

Claire Billaud

Noortopia



Moortopia

Claire Billaud

Œuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : Photo par Phil Campbell sous licence Creative Commons CC BY 2.0

En lecture libre sur Atramenta.net

Dédicace

À Paul Van Wassenhoven, ami des livres, de l'écriture, et ami tout court.

Repose en paix, Paul.

J'espère qu'il y a une bonne bibliothèque au paradis.

Geraldine Balmont

« Sir Horace Hawkins ! Miss Geraldine Balmont, sa nièce ! »

La voix du majordome chargé d'annoncer les entrées résonna sous les verrières démesurées du Crystal Palace.

Réservée tout spécialement par la famille Moore pour annoncer les fiançailles de leur fille Victoria, la salle de réception grouillait d'aristocrates et de riches industriels. L'arrivée de Sir Horace Hawkins, le magnat des filatures, en devenait presque anecdotique, et lui-même se sentait parfaitement à son aise parmi les occupants des lieux.

Ce n'était pas tout à fait le cas de Geraldine Balmont, pour qui beaucoup de choses semblaient oppressantes autour d'elle, à commencer par son corset. Elle essayait autant que possible d'éviter de porter cet instrument de torture, mais ne pas porter une tenue impeccable à une telle occasion aurait été impensable pour une jeune fille de bonne famille. Sir Horace avait tenu à lui fournir lui-même tout le nécessaire, et même le superflu, pour lui permettre de se faire remarquer parmi toutes ces dames vêtues à la dernière mode.

Habillée, corsetée, pomponnée et parée, Geraldine n'avait plus qu'à laisser transparaître l'attitude qui allait avec pour se faire accepter des autres jeunes filles, et en particulier de la reine de la soirée, Victoria Moore.

« Ah, Sir Horace ! Bienvenue ! »

Les deux nouveaux arrivants se tournèrent vers celui qui venait de parler, et Geraldine reconnut Jack Taylor. Derrière ses chaleureuses salutations, elle savait que Jack Taylor était un concurrent acharné de Sir Horace Hawkins. Le « Roi de la chimie », comme le

surnommaient les journaux, avait déclaré vouloir dominer le marché du textile avec ses fibres artificielles, et d'après ce que racontait Sir Horace, il ne s'était pas arrêté aux déclarations d'intentions.

C'était d'ailleurs une des principales raisons de la présence de Geraldine.

Elle porta instinctivement la main à l'aigrette qui ornait sa chevelure rousse, vérifiant que tout était bien en place, juste avant que Sir Horace ne la présente à Jack Taylor.

« Mes hommages, miss Balmont. Sir Horace, j'ignorais que vous aviez une si charmante nièce.

– Geraldine vivait chez ses parents en province, mais ils l'ont envoyée en pension à Londres il y a quelques années, et maintenant ils me demandent de l'aider à faire ses débuts en société ici. Ils espèrent qu'elle trouvera ainsi un bon mari. Les beaux partis sont plus nombreux dans la capitale.

– Je comprends. Malheureusement pour elle, elle arrive trop tard pour mon fils Andrew. »

En effet, Andrew Taylor était le second invité d'honneur, en tant que fiancé de Victoria Moore. C'était d'ailleurs ce qui donnait tout son prestige à cette soirée qui voyait l'union de deux empires familiaux : les Taylor, rois de la chimie, et les Moore, empereurs de la construction.

« Où est votre fils, d'ailleurs ? reprit Sir Horace. Geraldine et moi aimerions le saluer. »

L'expression diplomate de Jack Taylor se troubla, et il laissa voir un rictus d'embarras.

« Malheureusement, il est un peu en retard... Il va arriver d'un instant à l'autre.

– Votre fils est en retard à ses propres fiançailles ? répondit Sir Horace en riant. Prenez garde à ce qu'il n'arrive pas aussi en retard au mariage ! »

La plaisanterie ne fit pas du tout rire son interlocuteur, et Geraldine jugea prudent de prendre l'initiative de détourner la conversation.

« Mon oncle... si nous ne pouvons pas voir le fiancé, pourrions-nous saluer la fiancée ? Vous m'avez tellement parlé de

mademoiselle Victoria Moore que je suis impatiente de faire sa connaissance.

– Ce sera facile, répondit Jack Taylor, qui avait lui aussi hâte de changer de sujet. Victoria est là-bas avec ses amies. Pourriez-vous en profiter pour lui dire que j’attends son fiancé et que je le lui envoie dès qu’il arrive ?

– Bien sûr, monsieur. »

Geraldine fit une révérence très correcte et partit dans la direction qu’on lui indiquait. Sir Horace fit quelques pas dans la même direction, et dès qu’ils furent en vue de Victoria Moore, il s’arrêta.

« Mon oncle, vous ne me présentez pas ?

– Si, si... Où avais-je la tête... »

Elle se pencha aussi gracieusement que possible vers l’oreille de Sir Horace, et lui dit plus bas :

« Allons, mon oncle, nous sommes ici pour cela... »

Il épongea discrètement un peu de sueur sur son visage arrondi, tandis que Geraldine essayait d’avoir un premier aperçu de Victoria Moore. Au milieu d’un petit groupe de jeunes filles, elle trônait comme une reine entourée de ses dames d’honneur. Victoria avait soigné sa tenue aussi bien qu’une grande actrice le jour d’une première, et contrairement à ces dernières, elle refusait sûrement de porter du toc. Sa robe de soie rouge et blanche n’avait pas un faux pli, ses cheveux d’or étaient coiffés si impeccablement qu’aucune mèche n’aurait osé sortir du rang, retenues comme elles l’étaient par une incroyable barrette constellée de rubis et de diamants qui brillaient de mille feux, et le tout surmonté d’un bouquet de plumes d’autruche teintées dans les mêmes couleurs que la robe.

Geraldine soupçonna que l’ensemble ne serait plus jamais porté après cette soirée, et essaya de mettre de côté les pensées qui lui venaient à propos du gaspillage éhonté des riches pendant que les pauvres mouraient de faim ou d’épuisement. Elle laissa Sir Horace accaparer leur attention à toutes en attirant l’attention sur elle et en faisant les présentations. Toutes les jeunes filles saluèrent avec grâce, et Victoria avec plus d’ostentation que les autres.

« Je suis heureuse de faire votre connaissance, Geraldine – puis-je vous appeler Geraldine ?

– Je vous en prie, Victoria. »

Elle avait prononcé ce dernier mot avec prudence, mais Victoria ne sembla pas s'en offusquer.

« Je ne vous connaissais pas, dit-elle, et c'est bien dommage. Soyons amies, Geraldine. Au fait, j'ai vu que vous veniez de parler à mon futur beau-père, savez-vous si mon fiancé arrive bientôt ?

– Je crains que non. Monsieur Taylor lui-même ne semblait pas le savoir. »

Victoria ne sembla pas incommodée par la nouvelle, et Geraldine devina qu'elle n'était pas pressée de se fiancer.

« Tant pis, dit la reine de la fête. Dès qu'il sera là, nous tâcherons de lui rappeler les devoirs d'un *gentleman*. En attendant, nous sommes aussi bien entre nous, n'est-ce pas, Alice ? »

Geraldine observa attentivement la jeune fille à qui Victoria avait adressé sa dernière phrase. Occupée à regarder Victoria, elle n'avait pas fait attention à Alice car celle-ci était éclipsée par Victoria comme un astre terne par une étoile brillante. Ni sa tenue ni sa coiffure n'avaient l'éclat de celles de sa camarade, et tout en elle indiquait qu'elle était issue d'un milieu social inférieur à celui de Victoria.

Pourtant, Geraldine trouva que sa blondeur pâle et ses traits à peine sortis de l'enfance la rendaient au moins aussi belle que Victoria, surtout que contrairement à cette dernière, elle n'avait pas cet air de fierté qui rendait beaucoup de femmes riches insupportables. Mais au milieu de cette foire aux vanités, ses vêtements sans apparat la condamnaient à être transparente.

Alice elle-même ne se sentait visiblement pas à sa place dans cette soirée, car à la question de Victoria, elle ne put que rougir et répondre un timide « oui, bien sûr ».

Victoria fit un grand sourire, et reprit de plus belle à l'attention de Geraldine :

« Alice est mon amie depuis plusieurs années déjà. Nous étions ensemble au pensionnat. *Benthold School for Young Ladies*, vous connaissez certainement ?

– Bien entendu, qui ne connaît pas cet établissement ?

– Peut-être y étiez-vous aussi ? Quoique nous aurions dû nous

croiser, et je ne me souviens pas de vous.

– Non, je n’ai pas eu cette chance, mais j’étais à l’institut de Miss Rosary.

– Un excellent pensionnat également, vous avez eu de la chance.

– C’est celui où sont allées les filles de Sir Horace. Il a fait en sorte que j’y entre aussi. »

Les choses commençaient à être difficiles pour Geraldine. Il lui fallait à la fois reprendre tous les éléments que Sir Horace lui avait donnés sans se tromper, et avoir l’air de raconter ainsi sa propre histoire sans réciter. Sa crédibilité et tout le reste en dépendaient.

Le mouvement impatient que fit Victoria avec son éventail lui donna un peu d’inquiétude, mais elle comprit vite que le problème n’était pas la qualité de son histoire, mais le fait que Victoria ne supportait pas d’entendre parler de quelqu’un d’autre qu’elle plus de quelques minutes.

« Je me demande ce qui retient mon fiancé de venir enfin à ses propres fiançailles, dit-elle. Crois-tu qu’il a peur de moi, Alice ?

– Allons, pourquoi aurait-il peur de toi ? »

Mais les yeux d’Alice semblaient indiquer qu’elle pouvait citer un certain nombre de raisons d’avoir peur de Victoria. Celle-ci arbora un sourire satisfait en voyant que la conversation était revenue sur son sujet favori, elle-même.

« Une fois ces formalités remplies, dit-elle à Geraldine, il faudra que vous veniez nous voir à la maison. Nous pourrions échanger quelques souvenirs de nos pensionnats respectifs, et vous nous donneriez des nouvelles des filles de Sir Horace. On dit que l’aînée va bientôt se fiancer elle aussi... comment s’appelle-t-elle, déjà ?

– Margaret. » Geraldine avait lu et relu l’arbre généalogique de Sir Horace tant de fois qu’elle pouvait en revoir les pages rien qu’en fermant les yeux.

Victoria fit encore un petit geste avec son éventail et répondit :

« J’espère qu’elle aura d’aussi belles fiançailles que les miennes. Vous ferez en sorte que je sois invitée, n’est-ce pas ? Alice devra également être de la partie, il serait bon pour elle de trouver un prétendant dans ce genre d’occasion. »

L’intéressée se remit à rougir, de plus en plus mal à l’aise.

Geraldine se demanda s'il y avait quelque chose derrière cette attention, apparemment innocente, d'une jeune fille envers son amie ; mais le regard à la fois calculateur et capricieux de Victoria laissait deviner que ses actes étaient rarement innocents.

Elle n'eut cependant pas le temps de poursuivre ses réflexions sur ce que Victoria pouvait penser au sujet d'Alice, car un brouhaha peu habituel pour le niveau de distinction de la fête se fit entendre.

« N'est-ce pas incroyable ?

– Bien sûr que si, mais ce n'est pas une raison suffisante... »

La voix qui répondait était celle de Jack Taylor, dont l'embarras ne semblait pas atténué.

« Enfin, tu es en retard à une soirée donnée en ton honneur, dont tu es censé être le centre d'attraction ! Que va-t-on dire ?

– Bientôt, la seule chose dont on parlera sera cette découverte ! Enfin, n'avez-vous pas entendu ? C'est extraordinaire ! »

Les deux voix se rapprochaient rapidement et toutes les têtes se tournèrent vers la source du bruit. Geraldine était particulièrement curieuse de connaître la suite. Si elle avait bien compris, l'une des deux voix devait être celle du fiancé tant attendu, Andrew Taylor.

Après s'être fait attendre, voilà qu'il arrivait en clamant haut et fort que quelque chose était plus important que ses fiançailles. Victoria, qui devait avoir entendu elle aussi, regardait d'un air scandalisé l'endroit par lequel son fiancé arrivait.

Geraldine aurait presque eu pitié d'elle. Elle savait comment se passaient les mariages dans la haute société, il s'agissait rarement de mariages d'amour. Mais dans la plupart des cas, les conjoints essayaient au moins de préserver les apparences ; celui-là affichait la couleur dès les fiançailles. Au moins, Victoria ne se ferait aucune illusion sur son mariage.

Il fallait également considérer les avantages de la situation : Victoria allait d'autant plus avoir besoin d'amies.

Enfin, le duo de voix parvint en chair et en os jusqu'à leur groupe, et Geraldine put enfin mettre un visage sur le mystérieux fiancé. Il s'agissait d'un jeune homme de grande taille, portant un costume élégant et taillé parfaitement sur mesure. Ses cheveux châains étaient retenus en catogan ; sa bouche affichait un sourire

enthousiaste qui découvrait de belles dents très blanches. Ses yeux étaient fins et son nez petit, si bien que Geraldine le compara intérieurement à un félin.

Elle n'eut pas le temps d'y penser davantage, car dès que le fiancé fut dans son champ de vision, Victoria fit tout pour reprendre le contrôle de la situation.

« La seule chose extraordinaire ici, monsieur, dit-elle en le saluant, c'est votre arrivée. Nous vous attendions tous avec impatience, pour nos fiançailles, que j'espère que vous n'aviez pas oubliées.

– Pardonnez-moi, ma chère, mais je viens de faire une découverte qui m'a fait perdre la tête quelque temps. Mais comme vous le voyez, je ne suis pas si en retard. »

Il la salua très correctement quoiqu'un peu vite. Geraldine remarqua que malgré l'acidité de ses paroles, Victoria s'était déjà refait un sourire de circonstance, escamotant complètement son visage de quelques secondes plus tôt.

« Allons, vous êtes tout excusé, Andrew – vous permettez que je vous appelle Andrew ? dit Victoria avec grâce. Je suis sûre que nous allons très bien nous entendre.

– Je n'en doute pas. Mais dites-moi, qui sont les jeunes personnes qui vous accompagnent ? »

Elle perdit un peu de son sourire, comme si sa « cour » de jeunes filles était soudain devenue encombrante. Elle fit cependant les présentations, jusqu'à « Geraldine Balmont, la nièce de l'honorable Sir Horace Hawkins que vous devez connaître » avant de passer à la dernière du cercle.

« Alice Whitegate. Elle était ma plus proche amie au pensionnat.

– Très heureux de vous rencontrer, miss Whitegate.

– Je suis très heureuse de vous rencontrer également... »

Le fiancé avait salué chaque amie de Victoria avec la même déférence, mais Geraldine eut l'impression qu'il s'était arrêté quelques instants de plus devant Alice. Celle-ci, pour sa part, était sortie pour quelques secondes de sa réserve habituelle pour afficher au jeune homme un grand sourire enthousiaste. Mais Geraldine se rendit rapidement compte qu'elle n'était pas la seule à avoir

remarqué cette singularité, quand Victoria fit à nouveau une mimique avec son éventail, cette fois, apparemment, pour dissimuler la moue que la scène venait de lui arracher.

Mais telle une prestidigitatrice, Victoria fit réapparaître son sourire dès que l'éventail s'en éloigna, et reprit la parole :

« Andrew, vous êtes arrivé en retard... Pour vous faire complètement pardonner, je vous suggère de m'accompagner plus loin, et de me parler de ce qui vous a fait perdre la tête le jour même de vos fiançailles. Alice, monsieur Taylor a été un peu secoué par cet incident, voudrais-tu lui tenir compagnie et lui servir un rafraîchissement ? »

Sans accorder davantage d'attention à ce qui pourrait arriver à Alice, à Jack Taylor où à quiconque l'accompagnait, Victoria entraîna Andrew à l'écart des autres invités, dans un coin du salon occupé seulement par de grandes fenêtres qui donnaient sur le jardin.

« Hé bien, fit Jack Taylor qui était resté en retrait pendant les présentations, il a fini par arriver, et elle semble lui avoir pardonné. La fête va pouvoir reprendre son cours normal. »

Geraldine doutait de ce pardon, mais Victoria semblait au moins vouloir préserver les apparences le temps de la soirée. Elle décida de laisser les tourtereaux roucouler entre eux.

Après le départ de Victoria, le cercle d'amies faisait l'effet de planètes à qui on avait brusquement enlevé leur soleil, et qui, privées de la gravité qui les retenait ensemble, se dispersaient lentement. Alice, en particulier, commença à entraîner Jack Taylor vers le buffet de rafraîchissements, obéissant aux ordres de Victoria comme si elle avait été sa domestique plutôt que son amie.

Geraldine se joignit à eux en ajoutant d'un air désinvolte :

« Vous avez raison, tout est bien qui finit bien. Mais savez-vous pour quelle raison votre fils est arrivé aussi en retard ? »

L'homme lui jeta un regard équivoque et elle craignit d'avoir dit quelque chose de déplacé. Mais il se contenta de dire :

« Mon fils est très impliqué dans les développements récents de notre entreprise, ce qui fera d'ailleurs de lui un successeur idéal si je dois un jour me retirer des affaires pour une raison quelconque – Dieu m'en préserve, mais un homme d'affaires avisé doit toujours

prendre des précautions. Et il attendait avec impatience les derniers rapports de nos laboratoires concernant le radium. Mais peut-être n'avez-vous jamais entendu parler du radium ? »

Alice fit un geste de dénégation, et Geraldine répondit qu'elle en connaissait le nom mais rien de plus. Jack Taylor répondit d'un ton paternaliste :

« Je ne vais pas vous imposer une longue explication que vous ne comprendriez pas ; même nos scientifiques n'ont sûrement pas encore découvert toutes les propriétés du radium. Sachez seulement que c'est une substance dont la découverte est récente, et qui nous a interpellés dès le début par ses effets extraordinaires. Le radium émet un rayonnement qui n'est similaire à rien de ce que nous connaissions auparavant. Et ce rayonnement, chaque découverte semble le confirmer, pourrait bien être l'origine même de la vie.

– On a dit cela de l'électricité, il me semble, n'est-ce pas ?

– On l'a dit, mais on s'est trompé. De plus, l'électricité est condamnée à n'être qu'une énergie limitée. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais les plus grands physiciens du pays ont démontré qu'il était impossible de la produire à grande échelle. Elle ne peut guère servir qu'à faire fonctionner des jouets ou d'autres gadgets comme le téléphone, même si j'avoue que ce dernier est bien pratique. Mais le radium n'a rien à voir avec cela. Son rayonnement, même à faible dose, est capable de redonner de la force à des cellules vivantes affaiblies ou malades. Il est à la base de médicaments révolutionnaires que nous avons commencé à commercialiser, et mon fils est très enthousiaste au sujet de leurs résultats et des autres applications que le radium pourrait avoir et que nous devons encore découvrir. »

Geraldine hocha la tête en faisant de son mieux pour avoir l'air d'une jeune fille naïve qui ne comprenait rien et écoutait par politesse, mais elle prenait mentalement note de ce que lui disait son interlocuteur. Elle se rappelait effectivement avoir entendu parler des premiers médicaments au radium fabriqués par les usines de Taylor et de leurs effets miraculeux. Les médecins n'avaient pas tari d'éloges à leur sujet et proclamaient que ces découvertes annonçaient l'ère d'une nouvelle médecine révolutionnaire. On avait rapporté les

cas de plusieurs personnes atteintes de tumeurs et d'autres maladies que l'on pensait mortelles, et qui en avaient guéri en un temps record après un traitement au radium. Un engouement certain commençait à se former autour de cette substance, et par conséquent de ceux qui venaient d'être les premiers à la mettre sur le marché.

Seul Sir Horace ne partageait pas cet enthousiasme, et parlait en privé d'une commercialisation trop rapide, n'ayant pas pris en compte les éventuels dangers du radium. Même s'il s'était bien gardé de le dire, Geraldine se doutait qu'il regrettait d'abord de ne pas avoir été le premier à découvrir cette substance. Mais maintenant que ses principaux concurrents envahissaient le marché, il avait surtout à cœur de découvrir tout ce qu'il était possible de savoir sur le radium, et si possible un danger caché susceptible de faire éclater un scandale et de provoquer la ruine des Taylor.

Mais il allait falloir un peu plus que ce vague exposé pour découvrir cet éventuel danger. Geraldine se contenta donc de féliciter Jack Taylor pour cette extraordinaire découverte, avant de se mêler de nouveau à la fête. Il ne fallait surtout pas manquer le clou du spectacle, l'annonce officielle, sous les dômes de verre du Crystal Palace et les regards curieux des passagers des dirigeables qui survolaient Londres, des fiançailles d'Andrew Taylor avec sa nouvelle amie Victoria Moore.

???

D'abord le néant. Puis une douleur insoutenable.

Une brûlure atroce, comme si tout son corps était entouré de flammes.

Non. Les flammes n'entouraient pas son corps. Elles étaient à l'intérieur de son corps. Elles y circulaient comme pour s'y répandre partout. Elles semblaient parcourir ses lignes de vie, comme si elles avaient pour but de les consumer et de le ramener au néant.

Il espérait que c'était le cas, et que ce serait rapide.

Mais les brûlures ne disparaissaient pas.

Lentement, avec d'immenses précautions, il ouvrit les yeux. Le moindre mouvement produisait de nouvelles douleurs. Il lui semblait que rien qu'en ouvrant les yeux, il risquait de faire tomber son malheureux corps en miettes.

Mais ce ne fut pas le cas. Il mit cependant du temps à habituer ses yeux à la lumière, et bien qu'il n'en eût aucun souvenir, il savait qu'il avait passé du temps sans ouvrir les yeux.

L'image, d'abord floue et saturée de lumière, se précisa progressivement. Il était allongé et il regardait un plafond. Le plafond était haut. De puissantes lampes au gaz éclairaient la pièce. Elle contenait également d'étranges machines, d'une taille imposante et d'une forme peu rassurante ; certaines se terminaient par de longues aiguilles ou des pinces. L'un des murs était pratiquement recouvert d'une immense étagère, remplie d'instruments scientifiques de précision et de fioles d'un liquide luminescent, dont les éclats oscillaient entre le blanc, le jaune et le vert vif.

Ce liquide lui faisait peur. Il ne savait pas comment il le savait,

mais il en était certain : ce liquide était dangereux.

Il se rendit compte que pendant le temps qu'il avait passé à observer la pièce, la brûlure dans son corps s'était estompée. Cela devenait supportable. Il envisagea de se relever pour mieux voir où il était, et ce qu'il faisait là.

Il comprit très rapidement qu'il était attaché. Des sangles solides retenaient ses poignets, ses chevilles et sa taille. Seule sa tête pouvait bouger, mais elle lui faisait mal ; il sentait comme un tiraillement au niveau du cuir chevelu, sur tout le pourtour de son crâne.

Les sangles étaient bien serrées et il n'était pas possible de s'en sortir sans s'arracher les mains et les pieds. Il tenta de tirer dessus ; le cuir craqua légèrement mais tenait bon. Il essaya de regarder autour de lui à la recherche d'un scalpel ou d'un autre objet coupant à portée de ses mains, mais il n'y en avait aucun.

Soudain une porte, à laquelle il n'avait pas vraiment fait attention, s'ouvrit. Un homme en blouse blanche, sans doute un médecin, entra dans la pièce. L'homme eut une hésitation en le voyant, comme s'il ne s'attendait pas à le voir réveillé.

« Eh bien, dit-il alors en remettant ses lunettes en place, te voilà donc réveillé. Peux-tu parler ? »

Parler ? Il n'avait même pas encore pensé à le faire. Il concentra son souffle et voulut ouvrir la bouche, mais son propre corps ne lui obéissait pas. Ses yeux étaient tournés vers l'homme, c'était la seule chose qui semblait fonctionner.

Le médecin s'approcha de lui, avec un sourire qui se voulait sans doute rassurant, mais qui lui semblait plutôt annoncer des ennuis.

« Te souviens-tu de quelque chose ? Peux-tu au moins dire ton nom ? »

Il essaya de fouiller dans ses souvenirs à la recherche de son nom. Mais il n'y avait pas de nom, ni même de souvenirs. Essayer de fouiller sa mémoire était comme essayer de trouver quelque chose dans une pièce entièrement noire, sans aucune source de lumière à sa portée.

Et même s'il retrouvait son nom, il n'était même pas certain de pouvoir le prononcer, dans l'état où était ce corps qu'il contrôlait à peine.

« Tu ne te souviens de rien, n'est-ce pas ? Ne t'en fais pas, c'était prévu. Les autres aussi ont perdu la mémoire. »

De quels autres parlait-il ?

« J'aurais aimé que tu te souviennes de quelque chose. Ça aurait été plus intéressant. Mais bon, on fait avec ce qu'on a. Pour commencer, il va te falloir un nom. Pourquoi pas... Peter ? »

Ce nom ne lui plaisait guère. Mais il ne le détestait pas non plus. C'était un nom qui ne lui évoquait tout simplement rien. Peter ? Oui, il pouvait être Peter. Mais il pouvait tout aussi bien être John, Paul, ou n'importe qui d'autre. Le médecin, de toute façon, ne semblait pas savoir qui il était et avait pris ce nom au hasard. Alors autant être Peter, et essayer de se souvenir plus tard. Il hocha la tête pour montrer son approbation. Le mouvement dut être assez net pour être compris, car le médecin sourit.

« Très bien, Peter. Je vais te détacher, d'accord ? »

Le médecin commença à retirer les sangles. Peter le laissa faire calmement, heureux de pouvoir bientôt se lever. Il se surprit même à essayer de sourire, alors que la situation n'avait pas grand-chose de réjouissant. Mais cela signifiait aussi qu'elle ne pouvait que devenir meilleure.

Le sourire s'estompa cependant quand il vit que ses jambes n'avaient pas été détachées.

« Je ne vais pas tout enlever tout de suite, nous allons d'abord... vérifier quelques détails. Essaie déjà de t'asseoir. »

Heureux de ne plus être plaqué contre la table d'opération sur laquelle il se trouvait, Peter se releva rapidement. Il fut surpris de sentir quelque chose de lourd et de doux à la fois, comme un ballot de crin, tomber sur ses épaules et ses bras. Il l'attrapa à pleine main, dans un geste maladroit et mal contrôlé, tira... et ne put retenir un cri de douleur. Le tiraillement de son cuir chevelu venait de devenir insoutenable. Il lâcha aussitôt la chose, et la douleur diminua et redevint supportable.

« Ne tire pas sur tes cheveux ! Ton cuir chevelu vient à peine d'être rattaché. Il cicatrisera rapidement, mais il vaut mieux éviter de tirer dessus pendant quelque temps. »

Peter toucha le crin et se rendit compte qu'effectivement, cette

longue chevelure bouclée était bien la sienne. Pourtant... Il n'avait aucune idée de ce à quoi il ressemblait, cependant, une certitude venue de nulle part lui assurait que ses cheveux n'avaient jamais été comme cela.

« Il fallait faire cette greffe de cuir chevelu, reprit le médecin, tes anciens cheveux étaient vraiment inutilisables. Ils étaient trop clairsemés, et il y avait des poux impossibles à enlever. Il était plus simple et plus efficace de te donner la chevelure de quelqu'un d'autre. Tout ça est un peu rapiécé, mais l'avantage de tes semblables est qu'on peut se permettre ce genre de tricherie. »

Il ne comprenait rien à tout ce qu'on lui racontait, sur ses semblables dont il ignorait de qui il s'agissait, puisqu'il ne savait même pas qui il était lui-même. Son corps, dont il avait à peine commencé à reprendre le contrôle, lui donnait à présent l'impression de s'engourdir, de se détacher de son cerveau. Il lutta en vain et sentit le néant s'emparer lentement de lui pendant que le médecin, visiblement très content d'avoir un interlocuteur muet, reprenait son discours.

« Bref, tu es Peter. Ne cherche pas qui tu étais avant, c'est accessoire. Tu es en train de commencer une nouvelle vie, et tu seras plus fort, plus endurant que dans l'ancienne. Et surtout, nous avons tout prévu pour toi. Le chômage gangrène notre société, mais toi, tu peux d'ores et déjà avoir la garantie d'un emploi à vie. Et tu as de la chance, ce n'est pas le travail le plus pénible qui soit. Tout ce que tu devras faire, ce sera... sourire, aider les gens, et faire le bonheur autour de toi. Tu verras, Peter, tu vas vivre dans une utopie ! »

Victoria Moore

« Je vous remercie d'être venue me voir, Geraldine. Cela me fait extrêmement plaisir. Comment va Margaret ? »

Victoria invita Geraldine à venir s'asseoir sans faire attention à sa réponse. Elle gardait encore en tête le dirigeable privé des Hawkins dans lequel Geraldine était arrivée, un bijou de technologie et d'art nouveau à côté duquel le dirigeable des Moore lui avait paru un peu fade.

Se déplacer en dirigeable en Angleterre, et à Londres en particulier, n'avait plus rien d'extraordinaire de nos jours, et c'était même de plus en plus apprécié pour circuler au-dessus du *smog* émis par les nombreuses usines londoniennes, dont celles des Moore. Mais la plupart des gens devaient se contenter des lignes régulières au confort plus ou moins garanti. Ceux qui avaient plus de moyens louaient des dirigeables à des compagnies spécialisées, mais seules les familles les plus riches pouvaient se payer leur propre dirigeable et en entretenir l'équipage. Victoria avait toujours été fière de l'appareil des Moore, qui faisait office à sa manière de publicité pour l'excellence des techniques de construction de leurs usines et du sens du détail artistique de leurs architectes.

À présent celui des Hawkins, plus récent, menaçait de leur voler la vedette.

Victoria prit mentalement note d'en informer son père, dès qu'il serait moins occupé. Depuis l'annonce officielle des fiançailles, Thomas Moore n'était passé à la maison qu'en coup de vent, prétextant toujours qu'avec la collaboration de Jack Taylor, il préparait la cérémonie de mariage, qui devait être une célébration

grandiose à côté de laquelle les fiançailles devaient passer pour une minuscule réunion de famille. Andrew Taylor devait être lui aussi occupé à la préparation du mariage, car depuis la cérémonie des fiançailles, il ne s'était presque pas montré à la maison, à tel point qu'on aurait pu douter de la réalité de ces fiançailles, si elles n'avaient pas attiré autant de beau monde pour en être témoins.

Cela laissait Victoria seule à la maison avec sa mère et Alice, que Victoria avait insisté pour loger quelque temps dans une maison de domestique inoccupée du parc de leur manoir. Elle tenait à avoir la jeune fille avec elle pour lui demander conseil sur la robe de mariée en soie et en satin, brodée de centaines de bijoux, qu'elle faisait préparer pour son mariage. Pour quelqu'un qui n'aurait jamais la chance de porter une telle robe un jour, Alice faisait preuve d'un goût étonnamment sûr, et Victoria estimait la récompenser très largement en lui permettant de voir, et même de toucher un peu, cette robe aux différentes étapes de sa préparation.

Peut-être même, si la cérémonie était réussie et que Victoria se sentait d'humeur généreuse, Alice hériterait-elle de la robe après le mariage. Sans les bijoux, bien évidemment, qui étaient la propriété de la famille Moore et une part non négligeable de la dot de Victoria. Et sans doute sans le voile. Ni l'étole. Mais Victoria n'avait encore rien décidé.

Elle continua de poser à Geraldine quelques questions sur Margaret Hawkins. Du même âge que Victoria, Margaret était encore à marier, et toute la haute société londonienne savait que Lady Charlotte Hawkins, sa mère, recherchait activement le prétendant idéal pour elle.

Mais elle avait échoué à mettre le grappin sur le plus beau parti de Londres, Andrew Taylor. Depuis, ses recherches semblaient être au point mort, et Victoria prit un malin plaisir à le rappeler à Geraldine. À sa grande surprise, cette dernière ne manifesta aucune émotion particulière à ce sujet. Victoria devina qu'elle ne portait peut-être pas sa cousine dans son cœur, ou peut-être était-elle surtout préoccupée par ses propres projets de mariage. Après tout, Geraldine semblait elle aussi tout à fait en âge de se fiancer.

« Et vous, avez-vous un prince charmant en vue ? Peut-être pas un

prince, mais pourquoi pas un noble ? Il y a sûrement bien des nobles désargentés qui seraient heureux d'épouser une riche héritière apparentée à Sir Horace Hawkins... »

Geraldine ne réagit toujours pas, et Victoria commença à se demander si, pour ne rien répondre à ses subtiles piques, son interlocutrice était stupide ou si elle était une machine sans sentiment. Dans toute l'Europe, des inventeurs et des industriels travaillaient à des automates sur le modèle de la machine de Babbage destinés à faciliter la vie de leurs futurs propriétaires, mais d'après ce qu'elle en avait entendu, ils étaient encore rudimentaires et aucun d'entre eux ne présentait ni l'apparence ni l'intelligence complexe d'un être humain.

Victoria espérait qu'ils y arriveraient. Posséder une poupée uniquement destinée à la servir n'était pas pour lui déplaire. Certes, Alice se rapprochait assez bien de cette définition, mais s'afficher avec une véritable automate, un bijou de technologie tout juste sorti d'une usine et acheté à prix d'or, impressionnerait bien davantage son entourage. Elle prit mentalement note de se tenir au courant des dernières avancées dans ce domaine ; la situation de son père lui permettait de le faire très facilement.

Elle fut interrompue dans ses réflexions par des cris qu'elle reconnut immédiatement comme ceux de sa sœur Juliana. Depuis son enfance, la jeune fille était sujette à des crises d'hystérie ; c'était, Victoria l'avait remarqué, sa manière habituelle de réagir à la nouveauté. Or une nouveauté, il y en avait eu une récemment dans la vie de Juliana.

« Il y a encore un problème avec Miss Caroline ? » demanda-t-elle à sa mère qui descendait.

Soucieuse de respecter les convenances, Georgia Moore commença par saluer respectueusement leur invitée, avant d'entraîner Victoria à l'écart.

« Miss Caroline a encore essayé de faire sortir Juliana alors que ce n'est pas son jour de promenade.

– Et vous ne lui avez pas dit que c'était une mauvaise idée ?

– Si, mais elle a insisté. Elle a prétendu qu'elle a déjà eu affaire à ce genre de cas, et qu'il faut se montrer ferme et l'habituer à faire

face au monde extérieur. J'ai laissé faire en me disant qu'au fond, ce serait peut-être bon pour Juliana... mais voilà, maintenant elle crie et j'ai bien peur que cela ne dure un certain temps... »

Georgia Moore leva les yeux au ciel.

« Je ne sais plus quoi faire avec Juliana. Aucun pensionnat n'a pu en faire quoi que ce soit, et maintenant elle est bien partie pour user toutes ses gouvernantes... »

Victoria adressa à sa mère un regard compatissant. Georgia ne ménageait pas ses efforts pour faire quelque chose de sa seconde fille, et il y avait fort à parier qu'elle allait en redoubler après avoir si bien fiancé la première. Mais c'était peine perdue. À quatorze ans, Juliana parlait à peine, n'articulant que quelques syllabes et s'exprimant essentiellement par des cris ; pire encore, toute tentative de la mettre en contact avec des personnes étrangères à sa famille, ou seulement de changer ses habitudes, se traduisait par une crise d'hystérie dont il était extrêmement difficile de la calmer. En multipliant les gouvernantes ayant soi-disant connu des cas difficiles, sa mère espérait faire évoluer la situation, et si elle n'espérait plus marier Juliana, elle souhaitait au moins la rendre présentable, et ne plus avoir à la cacher en présentant aux visiteurs toutes sortes d'excuses. Victoria compatissait, car elle ne pouvait pas s'empêcher d'admirer sa mère pour tous les efforts qu'elle faisait dans cette entreprise vouée de toute évidence à l'échec.

« Si Juliana ne fait aucun progrès, ajouta à voix basse Georgia en hésitant, je vais peut-être devoir envisager de la placer dans un couvent d'ici quelques années... Nous ne pourrons pas la garder à la maison éternellement dans ces conditions.

– Dans un couvent ? Mais elle n'y connaît rien en religion ! Elle ne doit même pas savoir ce que c'est !

– Elle ne connaît rien à rien de toute façon. Il n'y a aucun autre endroit où nous pourrions la placer. Au moins, dans un couvent, les sœurs n'ont souvent rien d'utile à faire, et elle sera cloîtrée, ce qui lui conviendra. »

Victoria se rendit compte que Geraldine, intriguée par les cris de Juliana et maintenant par la conversation qu'elle avait en catimini avec sa mère, les regardait et hésitait à s'approcher. Elle se douta

qu'une jeune fille bien élevée comme devait l'être une nièce de Sir Horace ne commettrait pas une telle indiscretion, mais elle préféra jouer la carte de la prudence.

« J'ai bien peur qu'il ne faille écourter votre visite, ma chère, dit-elle en revenant vers Geraldine. Ma sœur est malade et a besoin de repos.

– Très bien, comme vous le voudrez. Tous mes vœux de rétablissement à la petite malade, j'espère que ce n'est pas trop grave. »

Geraldine salua respectueusement Victoria et sa mère, avant de quitter le salon sous l'escorte d'une domestique pour se diriger vers la plate-forme où l'attendait le dirigeable des Hawkins. À travers la verrière qui permettait d'admirer la plate-forme ainsi que la vue des environs, Victoria observa le dirigeable qui se préparait à décoller, sa jalousie ravivée par la vue de l'engin, mais aussi mêlée de questions sans réponses sur ce que pensait réellement cette jeune fille aux cheveux de feu.

Geraldine Balmont

Geraldine termina son discours en ces mots :

« Il y a quelque chose de très louche dans tout cela. »

Sir Horace Hawkins hocha la tête d'un air songeur, et elle sentit le besoin de détailler ce qu'elle venait de lui dire.

« À première vue, cela n'avait l'air de rien de plus qu'un cadeau particulièrement somptueux pour l'union de leurs deux familles, une fantaisie à la hauteur de leurs fortunes colossales.

– Et encore augmentées par ce maudit radianium, grommela Sir Horace.

– Mais, continua Geraldine en ayant l'air d'ignorer l'interruption, j'ai découvert des détails étranges en allant voir de plus près. »

Et elle avait dû ruser pour voir de plus près. Y aller sous l'identité de la nièce du riche Sir Horace Hawkins lui aurait peut-être ouvert quelques portes plus facilement, mais avec un risque beaucoup trop grand que les Moore, et par conséquent Victoria, ne l'apprenne, ce qui aurait pu lui faire perdre la maigre confiance que la jeune fille lui accordait. C'est pourquoi Geraldine s'était déguisée en ouvrière, dans des vêtements de travail crasseux et ses cheveux roux dissimulés sous un foulard pour éviter d'attirer l'attention sur un détail aussi remarquable que leur couleur.

« Au niveau de la construction, il n'y a pas grand-chose à dire, à part que M. Moore a mis les grands moyens. Des équipes d'ouvriers qui se relaient jour et nuit, une architecture unique, et une petite gare à l'entrée, reliée directement au manoir des Moore en prolongeant la ligne de train privée qu'ils utilisent déjà pour circuler entre leur maison et leur usine principale. »

Sir Horace hocha à nouveau la tête. Ce train privé, Thomas Moore s'en vantait sans cesse. Il affirmait que cet aménagement symbolisait les nouvelles techniques rapprochant le patron de ses ouvriers en lui permettant de se rendre facilement à son usine, mais la manière ostentatoire dont il le présentait suffisait à prouver qu'il se souciait moins de ses ouvriers – dont aucun ne profitait d'ailleurs de ce luxe – que de rappeler aussi souvent que possible qu'il était l'un des seuls à Londres, à l'exception notamment de la famille royale elle-même, à posséder sa petite ligne de train personnelle.

L'observation de la gare terminée, Geraldine s'était introduite sur le chantier en profitant de l'agitation des travailleurs, qui avaient autre chose à faire que remarquer qu'il y avait une ouvrière de plus sur le chantier. Transportant un peu de matériel l'air de rien pour ne pas avoir l'air suspecte, elle était allée et venue sur les lieux en observant les bâtiments déjà presque terminés, et bientôt prêts à accueillir un personnel qu'elle devinait à la hauteur de ce projet insensé.

Un contremaître avait fini par la remarquer, mais moins pour sa présence injustifiée que pour sa beauté. Lorsqu'il avait commencé à lui faire des avances, elle avait fait en sorte de ne pas le repousser directement, mais d'en profiter pour lui poser quelques questions sur ce qu'on avait l'intention de faire de ce qui était construit ici.

Elle y avait appris d'abord le nom de l'endroit, Moortopia, dont les ouvriers allaient bientôt installer les lettres dorées à l'entrée. Puis elle avait obtenu la confirmation que cette espèce de parc de loisirs privé était destiné exclusivement à Victoria Moore, future Victoria Taylor.

« En voilà une qui a de la chance, avait ajouté le contremaître. Comme quoi il y a des femmes qui ne sont sensibles qu'aux cadeaux somptueux. Bien sûr, je n'ai pas les moyens d'en faire autant, mais tu ne cracherais pas sur une ou deux livres, ma jolie ? »

Geraldine avait réprimé une grimace de dégoût et avait ajouté :

« Plutôt qu'une ou deux livres, je serais contente d'une place parmi les domestiques de cet endroit. Car la future madame Taylor va avoir besoin de gens pour s'occuper d'elle ici, non ? J'ai été femme de chambre, je pourrais recommencer : vous croyez qu'il y aurait

moyen de me trouver une place, vous qui connaissez les patrons ? »

Geraldine essaya de chasser le souvenir des mains suantes du contremaître sur ses épaules, et enchaîna pour Sir Horace :

« C'est là que les choses vraiment étranges commencent. Il m'a répondu que je ne devais pas y penser, que les patrons avaient décidé qu'un endroit spécial avait besoin de domestiques eux aussi spéciaux, et que c'était M. Taylor qui s'était déjà chargé lui-même du recrutement de tout le personnel. Et qu'il n'y avait pas de place ouverte pour les gens n'étant pas passés par lui.

– La situation n'est pas si aberrante, répondit Sir Horace. Vu qu'il offre ce cadeau à Victoria Moore au nom de toute sa famille, il est normal que Jack Taylor s'assure que tous les détails sont impeccables, y compris chez les domestiques de la maison. La seule chose qui m'étonne un peu est qu'il ait fait la sélection lui-même au lieu de passer par un de ses nombreux hommes de confiance qui recrutent des ouvriers et du personnel, mais pour un projet tenant d'aussi près à sa famille, cela se comprend.

– J'aurais pensé la même chose, insista Geraldine, si je n'avais pas vu ce que j'ai vu le lendemain. »

Voyant le regard interrogateur de Sir Horace, elle continua son récit. Après avoir quitté discrètement le chantier à la faveur d'un changement d'équipe, elle était revenue sur les lieux le lendemain, un peu avant l'aube. Un dirigeable, dont elle avait cru reconnaître la silhouette comme étant celle de l'appareil privé des Taylor, avait alors survolé le parc sans s'y poser, mais en déposant à l'aide d'un treuil une lourde caisse, que des ouvriers avaient immédiatement commencé à ouvrir avec leurs outils.

Geraldine fit une pause et reprit son souffle avant de raconter la suite.

« Dans cette caisse, il n'y avait pas de matériel de construction, ou de meubles pour ce château de conte de fées... Non, ce sont des gens qui en sont sortis. La lumière était trop faible pour que je les distingue bien, mais il y avait surtout des femmes apparemment, et elles portaient des uniformes de domestiques avec de grands tabliers. Je conçois que M. Taylor ait tenu à recruter ses domestiques lui-même... mais quelle raison valable aurait-il de les envoyer sur place

quasiment de nuit, et surtout dans une caisse ? »

???

Des roues gigantesques qui tournaient, des pistons qui se levaient et s'abaissaient, un mouvement perpétuel mécanique d'une régularité terrifiante.

Il était au milieu de tout cela, et bien que les pistons et les roues fussent à côté de lui, il sentait que tôt ou tard, l'un d'entre eux allait dévier de sa course pour le broyer ou l'écraser. Aucune sortie n'était en vue, ou s'il y en avait une, les mécanismes lui en interdisaient tout accès. Il était prisonnier de cette machine.

Quelque chose se mit à briller au-dessus de sa tête. Malgré la peur que lui inspirait cet immense espace rempli de pistons et de roues, il leva prudemment la tête en luttant contre les tremblements qui le prenaient.

Le liquide épais et brillant qu'il avait déjà vu coulait lentement sur les engrenages les plus élevés. Comme dans le laboratoire, sa couleur variait aléatoirement entre le blanc, le jaune et le vert vif. Il adhérait bien aux objets et leur donnait son éclat coloré. C'était beau. Sa peur se calmait un peu, mais elle ne disparaissait pas pour autant.

Il lui semblait que les sources de liquide se multipliaient et venaient progressivement imprégner tous les éléments du mécanisme géant. Il était maintenant entouré de pistons et de roues qui brillaient. D'une certaine manière, c'était encore plus effrayant, et pourtant il se sentait plus calme. Les mécanismes dégageaient désormais une impression de familiarité, pourtant inexplicable.

Mais alors même qu'il commençait à se sentir mieux, le mécanisme géant se métamorphosa à nouveau. Les pièces imprégnées du liquide lumineux commencèrent à se déformer. Les

changements de formes commencèrent à gripper le mécanisme, à lui faire perdre de son étouffante régularité.

Il recula et chercha un endroit moins exposé, car les engrenages déformés commençaient à dévier, confirmant ainsi ses craintes du début. Mais dans cette salle pourtant immense, il n'y avait guère d'endroit vraiment éloigné de tout mécanisme.

La transformation continuait. Il ne s'agissait plus de simples déformations à présent. Certaines pièces bougeaient désormais d'elles-mêmes comme si elles étaient vivantes. Il lui semblait même que des yeux et des bouches apparaissaient sur certaines d'entre elles, là où devaient se trouver les boulons destinés à les maintenir en place.

Les yeux étaient tournés vers lui. Les bouches voulaient lui parler, mais elles remuaient sans émettre le moindre son.

Il se rendit soudain compte que le mécanisme géant était plus près de lui qu'il n'aurait dû l'être. Il avait avancé. Et il avançait encore, se rapprochant de lui de tous côtés.

Allait-il être écrasé ou dévoré par ce titan monstrueux, ni tout à fait mécanique ni tout à fait vivant ?

Victoria Moore

Victoria tournait nerveusement en rond dans le train privé des Moore.

« Allez-vous enfin nous dire où nous allons ? Et quelle est cette fameuse surprise ? »

Andrew se contenta de répondre encore une fois :

« Victoria, si je vous le disais, ce ne serait plus une surprise. »

Alice était aussi du voyage. Georgia Moore, trop occupée avec Juliana, avait désigné Alice pour jouer les chaperons pour cette invitation. Cela ne plaisait pas à Victoria, qui trouvait que depuis leur départ, son fiancé avait un peu trop tendance à regarder son « amie » alors qu'elle voulait l'avoir tout à elle.

Sa seule consolation était que Geraldine était aussi avec elle. Ayant appris qu'Andrew allait lui offrir une magnifique surprise, elle avait demandé à ce que Geraldine soit aussi de la partie, espérant avoir enfin une occasion de l'impressionner et d'impressionner les Hawkins à travers elle. Andrew avait accepté quand elle lui avait présenté cette dernière raison ; mais, jusque-là, Geraldine ne s'était pas montrée réellement impressionnée, alors même qu'elle avait l'honneur de voyager dans le train privé de la famille Moore, et dans la voiture de première classe spécialement conçue pour la famille.

« C'est vrai, osa dire Alice depuis le coin où elle se tenait, ce sera plus amusant de ne le découvrir qu'une fois là-bas...

– Je ne t'ai rien demandé, Alice ! »

Elle donna un coup nerveux de son éventail sur la table, mais en se tournant ensuite vers Andrew, elle remarqua que son regard était devenu sombre et agressif. Il était vraiment effrayant, comme un

fauve féroce. Elle eut un mouvement de recul, ne s'attendant pas à ce changement d'attitude. Mais Andrew reprit vite un regard normal et dit, avec cependant une pointe d'énervement dans la voix :

« Ne vous en prenez pas à Alice, elle ne fait que reprendre ce dont j'essaie de vous convaincre. Vous verrez bien quand vous y serez, ce qui ne va d'ailleurs pas tarder. Et une fois que vous l'aurez vu, je vous garantis que vous ne regretterez pas d'avoir attendu ! »

Le train privé roulait sur les rails sans aucun heurts. Cette portion de voie était toute neuve et avait été construite spécialement pour leur trajet, ce qui rendait le voyage extrêmement confortable, mais augmentait également l'ennui et l'impatience de Victoria.

Enfin il ralentit. Victoria, Geraldine et Alice s'approchèrent des fenêtres et virent le train s'arrêter dans une gare qu'elles ne connaissaient pas. En fait, c'était plus un arrêt qu'une gare, n'étant apparemment composé que de deux quais et d'une verrière qui protégeait le tout des intempéries. La décoration était singulière, et contrastait avec les gares de la ville, dont l'apparence était dominée par le bronze et le bois brut. La gare où elles se trouvaient était peinte de couleurs vives, à base de vert tendre, avec des motifs de fleurs dans des dizaines de nuances de rose et de bleu. Les poutres qui soutenaient le plafond de la verrière se terminaient en haut et en bas par des volutes complexes, décorées de feuilles de lierre métalliques et peintes elles aussi en vert. Ce décor de nature artificielle donnait à la gare un aspect déroutant, complètement à l'opposé des gares « normales » dont le décor évoquait la modernité et la fonctionnalité des trains à vapeur du pays.

« Mais quel est cet endroit ? » s'étonna Victoria. Elle se rendait compte, progressivement et à contrecœur, que la surprise de voir cette gare incongrue avait en effet effacé chez elle l'agacement et l'impatience. Elle était maintenant curieuse d'en savoir plus sur l'endroit où elle se trouvait.

« D'autres personnes vont vous le dire, répondit Andrew, mais je prends la liberté d'être le premier à le faire, et tant pis si c'est un peu en avance : bienvenue à Moortopia ! »

En descendant, Andrew sortit de sa poche un petit flacon qu'il avala d'un trait.

« Puis-je me permettre de vous demander ce que vous buvez, monsieur Taylor ? s'enquit Geraldine.

– Une cure au radianium, répondit-il. Le fruit de nos recherches sur le radianium et ses extraordinaires propriétés. Elle redonne de l'énergie au corps, prolonge sa jeunesse et aide à prévenir l'asthénie et d'autres maladies.

– Voilà qui est intéressant. Pourrais-je en avoir ? »

Andrew fouilla dans sa poche et en sortit un autre flacon.

« Je vous offre celui-ci, mais si vous voulez prolonger la cure, il faudra vous adresser à nos revendeurs. Elle n'est pas donnée, mais vous êtes de la famille de Sir Horace Hawkins, je sais que vous en avez les moyens. »

Voyant ce conciliabule entre Andrew et Geraldine, qui détournait son fiancé de son devoir de l'aider à descendre, Victoria frappa nerveusement son éventail sur le montant de la porte de la voiture. Andrew se retourna d'un air agacé, mais regagna immédiatement son sourire pour aider Victoria à descendre. Elle se posa sur le quai comme une princesse, laissant Alice se débrouiller derrière elle.

Suivi par les deux autres jeunes filles, Andrew mena Victoria sur un chemin pavé de pierres roses, au milieu d'un parc planté de fleurs dans les mêmes tons de rose et de bleu que la décoration de la gare. Une cascade artificielle déversait de l'eau dans un grand bassin où on apercevait des poissons d'un rouge éclatant.

Et au bout du chemin se dressait un château de conte de fées. Entièrement peint en rose, il arborait de multiples tours rondes rehaussées de dorures. Des statues de fées dans les mêmes tons en soutenaient les colonnes et les balcons, tout en accueillant les visiteurs d'un sourire sur leurs lèvres dorées. Et au-dessus de l'immense porte d'entrée, des lettres d'un or éclatant formaient le mot : MOORTOPIA.

Abasourdis par l'aspect des lieux, Victoria, Alice et Geraldine n'arrivaient pas à dire un mot. Andrew savourait leur surprise avec un sourire satisfait.

« Allons, venez, dit-il, le meilleur est à l'intérieur. »

Comme s'il n'avait attendu que ces mots, le château ouvrit ses portes. Victoria aperçut un intérieur à la décoration recherchée,

toujours dans le même style de fleurs et de contes de fées qu'à l'extérieur. L'espace d'un instant, elle pensa aux maisons de poupées chères à sa sœur Juliana, et se demanda si, telle Alice au pays des merveilles, elle n'avait pas rapetissé avant d'entrer dans l'une de ces maisons de poupées.

L'entrée était tapissée d'un motif de petites fleurs roses et vertes, auquel s'ajoutaient plusieurs cadres où étaient représentées des fées espiègles aux ailes de papillons entourées de guirlandes de fleurs. La lumière du soleil, tamisée par les rideaux roses aux fenêtres, éclairait doucement ces scènes.

Puis le décor, jusque-là vide et immobile, s'anima. À pas feutrés, quasiment sans faire de bruit sur le carrelage neuf, quatre femmes de chambre et un maître d'hôtel en uniforme impeccable firent leur entrée, saluèrent les nouveaux arrivants et prononcèrent quasiment d'une seule voix : « Bienvenue à Moortopia ».

Alice fut si surprise qu'elle leur rendit leur révérence, et même Geraldine esquissa un petit salut. Victoria leur donna un coup de coude en murmurant : « Mais que faites-vous ? On ne salue pas les domestiques ! »

Elle s'expliquait la gaffe de son amie par le fait que celle-ci ne disposait pas d'une domesticité importante. Celle de Geraldine, qui devait quand même avoir du monde à son service, était plus étrange, mais elle-même était impressionnée par ce qu'elle venait de voir. Beaucoup des domestiques de la famille Moore, pourtant parfaitement stylés et éduqués, ne se gênaient guère pour faire quelques écarts de conduite, même en présence de leurs maîtres. Ceux-là étaient arrivés d'un pas si uniforme qu'on aurait cru la même personne dédoublée, et à part leur mot de bienvenue, restaient parfaitement impassibles et muets. Ils ressemblaient à des poupées automates, et les jolis uniformes roses et fleuris des femmes accentuaient encore cette impression.

Enfin, le maître d'hôtel fit quelques pas en direction de Victoria et s'inclina à nouveau.

« Monsieur Moore et monsieur Taylor vous attendent dans la salle à manger, mademoiselle. »

Il avait une voix douce. Grand, le teint pâle comme un aristocrate,

il avait de grands yeux clairs et une magnifique chevelure brune et bouclée, étrangement striée de quelques mèches plus claires, retenue en catogan et – ce qui était un peu plus incongru – par un bandeau noir étroit en haut du front. Victoria le trouva très beau, et par ricochet, se rendit compte que toutes les servantes qui l’accompagnaient étaient également jeunes et belles. Cela contribuait à les faire confondre avec des poupées, les domestiques « réels » n’étant pas souvent des canons de beauté.

Elle se décida à le suivre vers la salle à manger, tandis qu’Andrew, Alice et Geraldine lui emboîtaient le pas. Les servantes prirent leurs manteaux, chapeaux et ombrelles avant qu’ils n’entrent dans la salle à manger qui était décorée dans le même style que l’entrée. Un grand lustre de cristal orné de feuilles de lierre métalliques éclairait la table de style rococo peintes de feuilles et de fleurs. Devant cette table, comme le maître d’hôtel l’avait annoncé, Thomas Moore et Jack Taylor attendaient le petit groupe.

« Bonjour, Victoria, dit Thomas Moore. Bonjour, Andrew, bonjour, mademoiselle Balmont, et bonjour à toi aussi, Alice. Alors, comment trouvez-vous Moortopia ? »

Victoria écoutait sans comprendre.

« C’est vous qui êtes à l’origine de tout cela, père ? »

Moore et Taylor se mirent à rire.

« Presque. Pour être exact, c’est moi et Jack Taylor. Nous avons unis nos efforts et nos moyens, moi pour la construction et lui pour ses innovations chimiques, pour ce cadeau de noces. »

Il prit un ton solennel.

« En l’honneur de ton mariage avec Andrew Taylor, nous t’offrons Moortopia et tout ce qui s’y trouve. Cet endroit t’appartient désormais.

– J’espère que vous ne m’en voulez pas trop d’avoir été complice de tout cela, ajouta Andrew. Je savais depuis longtemps quels étaient les projets de nos pères, mais je pensais que ce serait plus amusant de ne rien vous dire et de vous laisser tout découvrir une fois Moortopia achevé. »

Alice, qui semblait encore abasourdie par la beauté des lieux, ne prit la parole qu’à ce moment :

« Félicitations, Victoria, quelle chance tu as, cet endroit est... extraordinaire ! »

Andrew prit le compliment pour lui et inclina la tête vers Alice avec un sourire triomphal, ce qui la fit rougir. Victoria les aperçut et commença à se tourner vers eux, mais elle vit alors Taylor parler à l'oreille du maître d'hôtel. La curiosité l'emporta sur sa jalousie et elle entendit Taylor dire quelque chose qui ressemblait à :

« Je ne veux plus revoir de scène comme tout à l'heure. Si cela se reproduit ne serait-ce qu'une fois, tu retournes d'où tu viens, est-ce clair ? »

C'était la première fois que Victoria voyait Taylor faire preuve de sévérité, lui qui était toujours si affable en sa présence. Et la nature de la « scène de tout à l'heure » l'intriguait encore plus. De quoi pouvait-il bien s'agir ? Probablement de quelque chose qui s'était produit avant leur arrivée, car à partir du moment où elle l'avait vu, le maître d'hôtel avait eu un comportement irréprochable, sur lequel bien des domestiques qu'elle connaissait auraient pu prendre exemple.

Victoria se retourna et vit Geraldine près d'elle. À son regard curieux, et au geste d'entente qu'elle lui fit de la tête, elle comprit que la jeune fille avait elle aussi entendu, et qu'elle avait elle aussi envie de savoir pour quelle raison ce jeune maître d'hôtel si irréprochable venait de recevoir une telle réprimande.

Victoria fit signe à Geraldine de la suivre, mais elle décida de prendre elle-même l'initiative d'intervenir. Pour laisser entendre à Taylor que son changement d'attitude lui déplaisait, et aussi pour s'attirer la sympathie de ce maître d'hôtel charmant et séduisant.

« Monsieur Taylor, vous avez dit que Moortopia et tout ce qui s'y trouve m'appartient, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est exact... »

Elle passa un instant son éventail devant sa bouche pour dissimuler un sourire mauvais, puis pointa l'éventail vers le maître d'hôtel et déclara :

« Alors je veux cet homme.

– Que dites-vous ?

– Je veux qu'il entre à mon service particulier. Trouvez un autre

maître d'hôtel pour Moortopia et laissez-moi ramener celui-ci à la maison. »

Taylor fit la grimace.

« C'est malheureusement impossible, Victoria. Pour des raisons... que je ne peux pas détailler, le personnel de Moortopia doit rester à Moortopia, du moins pour quelque temps. Mais de votre côté, vous pouvez venir ici aussi souvent que vous voulez. Peter, et tout le reste du personnel avec lui, sera toujours aux petits soins pour vous. »

Victoria fit la moue sans essayer de le cacher.

« Vous dites que Moortopia et tout ce qui s'y trouve m'appartient, mais si je demande une toute petite chose concernant le personnel, c'est non ? »

Ce fut Moore qui intervint.

« Il faut comprendre, ma chérie. Moortopia est un cadeau pour toi, c'est vrai, mais nous y faisons aussi l'expérience... d'un nouveau genre de gestion du personnel. C'est pour cela qu'il n'est pas possible de faire des changements. Peut-être plus tard, quand nous saurons si l'expérience a porté ses fruits, nous pourrons envisager ce que tu demandes, mais nous n'arriverons à rien si tu décides de changer les domestiques de poste dès le début. »

Elle consentit à se résigner.

« Très bien, mais dans ce cas, je reviendrai ici aussi souvent que je voudrai. Et d'ailleurs, dès cette semaine, j'y organiserai une réception !

– Si tu veux. Maintenant, si nous déjeunions ? Les cuisiniers nous ont préparé un excellent repas. Ensuite, nous ferons le tour de la propriété. »

Geraldine Balmont

Geraldine regretta un peu d'être placée loin de Victoria au déjeuner. Évidemment, le fiancé s'était réservé une place auprès d'elle, et Alice, même s'il était clair qu'elle n'était rien d'autre qu'une demoiselle de compagnie sans salaire, avait elle aussi été tout naturellement placée aux côtés de sa chère « amie ». Geraldine n'était qu'une récente connaissance de Victoria, et même si son appartenance à la famille Hawkins lui donnait du prestige, elle était aussi, en tant que telle, la représentante des principaux rivaux de la famille Taylor, ce qui ne la rendait pas particulièrement bienvenue à Moortopia.

Elle décida de ne pas y penser et de profiter du repas. Après tout, elle n'avait pas grand-chose à dire à Victoria. La seule chose qu'elle aurait aimé faire, c'était la remercier d'avoir parlé du jeune maître d'hôtel, et par conséquent de la condition si particulière des domestiques de Moortopia. Et dire cela à voix haute avec les Moore et les Taylor pour l'entendre n'aurait pas été très prudent.

Mais Geraldine était satisfaite. Cet incident confirmait ses soupçons sur la nature louche des domestiques que l'on avait amenés ici. Elle ne croyait pas à l'explication hésitante de Jack Taylor sur cette soi-disant nouvelle méthode de gestion du personnel, ou peut-être ne voulait-elle pas croire que l'avenir de la gestion du personnel était de faire venir des gens dans des caisses déposées par des dirigeables entre chien et loup.

Elle observa, l'air de rien, ceux qui lui servaient ses plats. Maître d'hôtel et serveuses se comportaient tous de la même manière : ils servaient, puis se remettaient à leur place exacte, au pouce près

semblait-il, attendant l'arrivée des prochains plats ou un geste des convives demandant du vin ou quelque chose. Et tant qu'ils attendaient, leur regard était atone, comme s'ils n'avaient aucune pensée.

Elle avait eu l'occasion, chez Sir Horace, d'observer des domestiques parfaitement stylés. Eux aussi s'efforçaient de rester immobiles, presque invisibles, en attendant que leurs maîtres les appellent. Mais une observation attentive permettait toujours de deviner qu'ils profitaient de ce temps d'attente pour se repasser mentalement la liste de leurs tâches de la journée, ou pour penser avec impatience à ce qu'ils feraient lors de leur prochain jour de congé, ou pour d'autres pensées qui finissaient toujours par se traduire par une brillance dans leur regard ou un léger tic sur leur visage. Ceux de Moortopia, en revanche, ne bougeaient absolument pas.

Victoria semblait avoir cessé de faire attention aux domestiques, et profitait du repas et de la conversation d'Andrew. Geraldine semblait être la seule à avoir remarqué cette incongruité.

Cela ne l'étonnait guère, les gens qui se trouvaient autour de cette table n'avaient pas de raison de faire attention à des domestiques qui, dans les maisons riches et en particulier ici, n'étaient pas beaucoup plus que des meubles. Peut-être Alice, issue d'un milieu plus modeste, pouvait-elle l'avoir remarqué. Geraldine se demanda s'il fallait mettre Alice dans la confidence, mais elle se ravisa en pensant qu'il valait mieux que personne ne voie qu'elle avait remarqué cette étrangeté, si elle était, comme elle commençait à le croire, le symptôme de quelque chose de bien plus grave.

Elle entendait Victoria remercier Andrew ainsi que son père et son futur beau-père, le tout sur un ton qui marquait surtout sa grande satisfaction d'être l'unique destinataire de ce cadeau extraordinaire. Elle commençait déjà à élaborer des plans de visites au cours desquelles elle montrerait Moortopia à ses différentes « amies » – et, selon Geraldine, leur ferait comprendre à quel point ce petit palais et son mariage imminent avec Andrew Taylor la plaçaient au-dessus d'elles dans la hiérarchie des riches – sans jamais penser, semblait-il, qu'il pouvait y avoir une incongruité dans le personnel que

renfermait Moortopia.

Geraldine se dit qu'elle en demandait peut-être trop à Victoria. Habitée depuis son plus jeune âge à voir son personnel faire ses quatre volontés, elle ne devait rien voir d'anormal dans des domestiques encore plus obéissants que les autres, a fortiori quand ils se trouvaient sur un domaine créé spécialement pour elle. Ce n'était pas à elle de voir ce genre de chose ; Geraldine était là pour cela.

Lorsque Victoria fut un peu à court de remerciements, Geraldine se pencha vers Jack Taylor qui se trouvait non loin d'elle et glissa :

« Vous avez vraiment très bien recruté le personnel. Personne ne bouge d'un seul pouce ! Même dans notre maison où nous sommes exigeants, nous n'arrivons pas à un tel niveau de perfection. Comment avez-vous fait pour trouver de telles perles en si peu de temps ?

– Il est vrai que l'exploit était difficile, répondit négligemment Jack Taylor. Sans de bons contacts avec les meilleures maisons de placement de Londres, il aurait été tout simplement impossible. Je vous remercie de le remarquer. »

Geraldine sourit en retour, tout en pensant que cette réponse ne voulait rien dire. Sir Horace, comme tous les chefs de familles riches de Londres, faisait lui aussi appel aux meilleures maisons de placement, et Jack Taylor le savait très bien. Elle fit cependant mine d'être satisfaite de la réponse, et d'admirer à nouveau la rigidité plus que militaire des domestiques.

La scène à laquelle elle avait assisté à la suite de Victoria avant le repas lui semblait d'autant plus inexplicable. Jack Taylor avait accusé le maître d'hôtel d'une « scène » qui pouvait lui valoir le renvoi immédiat. Pourtant, elle l'avait toujours vu accomplir ses devoirs à la perfection et rester dans une stricte immobilité le reste du temps. À tel point qu'il ressemblait à un automate.

Cette idée frappa Geraldine, et elle se demanda si c'était là le secret de l'immobilité parfaite des domestiques de Moortopia en-dehors de leur travail. Elle avait entendu parler de la machine analytique de Babbage et de toutes les discussions lancées à son sujet par différents scientifiques et industriels. On parlait notamment de miniaturiser la machine et d'y coupler des moteurs pour créer des

automates dotés d'une certaine intelligence, tout en étant programmés pour accomplir des tâches bien précises. Le tout restait encore très largement au stade de la théorie, mais Geraldine se demanda si l'existence de prototypes était envisageable.

Mais si les domestiques de Moortopia étaient des automates, ils étaient très aboutis pour de simples prototypes. Leur apparence comme leur manière de se tenir imitaient à la perfection l'humanité, et ils semblaient prêts à faire leur entrée dans des maisons normales.

Par ailleurs, on ne pouvait pas accuser un automate de faire une « scène ». La célèbre Lady Lovelace, qui avait écrit sur la machine analytique un livre remarquable que Geraldine avait eu l'occasion de lire, y précisait sans aucune ambiguïté que la machine ne pouvait créer quelque chose par elle-même, et se contentait d'exécuter ce qu'on lui ordonnait. Un domestique humain, même discipliné, pouvait faire une scène fâcheuse, mais un automate programmé ne pouvait normalement pas dévier de son programme.

Cette simple scène, et le fait que Jack Taylor lui avait bien semblé parler au maître d'hôtel comme à un humain fautif, et non pas comme à une machine, rendait peu probable l'hypothèse des automates. Mais celle d'une maison de placement exceptionnelle ne tenait pas la route non plus. Il devait donc y avoir encore autre chose.

Quelque chose qu'elle avait bien l'intention de découvrir, et sans que les Moore ni les Taylor ne soupçonnent qu'elle le cherchait.

Andrew Taylor

Andrew avala une dose de sa cure au radium presque machinalement en descendant du dirigeable familial. L'endroit était, après tout, particulièrement approprié pour consommer du radium.

Si les Taylor avaient fait de tels bénéfices grâce au radium, ce n'était pas seulement parce que leurs laboratoires avaient été les premiers à en découvrir les propriétés. C'était aussi parce qu'ils étaient les propriétaires des plus grands gisements de radium de la région.

Plus précisément, l'endroit où ils venaient de se poser était la propriété de la sœur de Jack Taylor, Violet Taylor Branson dite Viola. « Viola l'Excentrique » comme on l'appelait dans les rares dîners de famille où elle se montrait, « Viola la Folle » comme on l'appelait dans les autres.

Alors qu'elle appartenait à la famille Taylor et qu'elle avait donc le devoir de faire honneur à cette famille, Viola, l'enfant gâtée de la fratrie, avait préféré n'en faire qu'à sa tête et s'était stupidement mariée à un homme qui ne possédait qu'une ferme et les quelques terres avoisinantes, parce qu'elle s'était mis en tête que la vie paysanne était terriblement romantique.

Son mari l'avait accueillie avec joie comme la bonne affaire qu'il avait faite. En effet, grâce à la dot de Viola, il avait largement augmenté la surface de ses terres et avait poursuivi sa vie de fermier, autorisant Viola à vivre dans l'oisiveté grâce à quelques filles de ferme qui faisaient le travail à sa place. S'il l'avait fait aussi spontanément, c'était sûrement aussi parce qu'il avait bien compris qu'en vraie *lady*, Viola était tout simplement incapable de travailler.

Après le décès prématuré de son mari, Viola avait tenté de reprendre l'exploitation agricole en main, mais sans y arriver. Cependant, des prospecteurs, qu'elle avait accepté de faire venir sur ses terres en échange de droits de passage conséquents, y avaient découvert de grandes quantités d'un élément entièrement nouveau et prometteur. En tant que frère de Viola, Jack Taylor s'était très vite porté volontaire pour l'aider à gérer cette toute nouvelle ressource, prenant de fait le contrôle d'un gisement exceptionnel de radium.

Viola l'avait laissé faire, à la surprise générale. Les autres membres de la famille s'étaient attendus à ce que la veuve, se découvrant à la tête d'une nouvelle fortune, essaie de garder la main dessus. Mais depuis son veuvage, Viola était devenue très passive, presque renfermée, ne se mêlant presque plus à sa famille, ce qui les satisfaisait.

Andrew félicita intérieurement sa tante de s'être montrée aussi raisonnable, et espéra que sa future femme finirait elle aussi par connaître sa place. Avec un peu de chance, Victoria passerait le plus clair de son temps entre les réceptions et la maison de poupée améliorée que ses parents et ses futurs beaux-parents venaient de lui offrir. Le tout sans savoir ce que les Taylor préparaient réellement grâce à Moortopia.

Les champs autrefois luxuriants n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Ils avaient perdu beaucoup de leur valeur faute d'entretien après la mort d'Earl Branson, et à présent, ils ne servaient plus que de liaison entre les différentes ouvertures des mines de radium. L'endroit grouillait d'activité et des ouvriers se relayaient pour faire sortir de terre le précieux minerai de radium, légèrement luminescent même à l'état brut, qui scintillait comme l'or qu'il allait bientôt rapporter aux Taylor.

Jack et Andrew s'approchèrent de l'un des contremaîtres, qui surveillait le travail depuis une baraque de chantier à ciel ouvert où était installé un bureau rudimentaire. L'homme les salua très respectueusement, et s'empressa de répondre quand Jack lui demanda comment se passait l'extraction du radium.

« Très bien, monsieur. Le rendement des ouvriers se maintient.

– Il faudrait qu'il augmente, répondit froidement Jack. La

demande explose chez nous.

– Il augmentera, monsieur, mais nous avons dû renouveler nos effectifs récemment... Nous avons dû nous séparer de plusieurs ouvriers qui ont été vu fréquentant des bars et des salles de billard. »

Andrew eut un petit rire nerveux.

« Et vous les avez renvoyés pour ça ? Nous avons besoin de tous les ouvriers disponibles, ne pouvait-on pas les laisser tranquilles ? »

Son père lui adressa un regard sévère. Le contremaître, qui l'avait remarqué, hésita et reprit en bafouillant un peu :

« Monsieur, c'est nécessaire pour l'entreprise. La réputation de nos mines dépend de celle de ses travailleurs...

– N'écoutez pas mon fils, dit Jack d'un ton qui se voulait rassurant, il manque encore un peu d'expérience dans ce domaine. Il ne sait pas que ces établissements, en plus d'être proscrits par la morale et de nuire à la capacité de travail de nos ouvriers, sont un repaire de militants et de syndicalistes, et que les ouvriers qui les fréquentent deviennent vite une gangrène dont il faut se débarrasser au plus vite. »

Rassuré, le contremaître reprit :

« Nous avons d'ores et déjà embauché suffisamment de personnes pour les remplacer. Chacun de ceux qui travaillent ici sait très bien que si le travail ne lui convient pas, il y a au moins dix personnes dans la région qui sont prêtes à prendre sa place. Et pourtant, nous avons un nombre impressionnant d'ouvriers qui sont régulièrement absents pour maladie. Bien entendu, ils savent tous que les jours d'absence pour maladie ne leurs sont pas payés, mais ce qui n'est pas payé n'est pas travaillé non plus, et il nous faut gérer cela en embauchant du personnel supplémentaire.

– Ces gens ne sont pas capables de prendre soin de leur santé, soupira Jack. Tu vois, Andrew, à quel point nous avons raison de leur interdire de fréquenter les bars. Faites en sorte que ce soit bien affiché partout, mon brave, ajouta-t-il pour le contremaître. Et rappelé de vive voix pour ceux qui ne savent pas lire. »

Il prit le temps de vérifier quelques chiffres auprès de l'homme, puis fit signe à Andrew de le suivre.

« La paresse des gens d'ici est incroyable, dit-il. Je n'ai jamais vu

autant d'ouvriers absents pour maladie.

– Il ne faut pas vous en faire pour cela, père, répondit Andrew. Ce n'est que temporaire, de toute façon. Nous sommes déjà en bonne voie pour mettre en place leur remplacement.

– Certes, mais en attendant, nous dépendons d'eux pour le radianium. Et surtout de cette terre. Allons donc rendre visite à ma chère sœur qui nous permet de l'utiliser. »

La ferme de Viola était toujours debout, mais le bâtiment manquait de vie et commençait à montrer quelques signes d'un mauvais entretien, l'activité ayant fui de la ferme elle-même à la terre qui l'entourait. Andrew savait que le bâtiment abritait quelques logements pour les ouvriers qui venaient de loin et ne pouvaient pas rentrer chez eux le soir, mais Viola avait conservé une importante part du bâtiment à son seul usage et celui des quelques domestiques qui s'occupaient d'elle. La ferme avait été réaménagée de manière à ce qu'il n'y ait plus aucune communication entre les « appartements » de la maîtresse des lieux et ceux des ouvriers, si bien que les occupants de chaque moitié du bâtiment, avec un peu d'imagination, pouvaient avoir l'impression d'y être seuls.

Viola reçut son frère et son neveu comme elles l'avait toujours fait depuis la mort de son mari, en grand deuil avec une robe de crêpe noire, un grand chapeau noir et un voile noir qui dissimulait entièrement son visage. La période de grand deuil imposée aux veuves était largement terminée ; Andrew avait même calculé que Viola était libre de cesser complètement de porter le deuil et de se remarier. Mais sa tante persistait à s'habiller ainsi, ce qui aurait été considéré comme profondément déplacé en ville, mais que l'on tolérait dans cette campagne où Viola était considérée comme une « chère vieille chose » dont il fallait pardonner les fantaisies.

Le terme « vieille » n'était pourtant guère adapté à Viola, qui était la cadette de Jack. Mais dans cette robe de grand deuil et sous ce voile noir, Andrew, qui n'avait plus vu le visage de sa tante depuis bien longtemps, n'arrivait pas à imaginer autre chose qu'une vieille femme couverte de rides et au regard dérangé par la folie.

« Bonjour, ma chère sœur, dit Jack. Comment allez-vous ? Bien, j'espère. »

Viola ne répondit pas et invita les deux hommes à venir s'installer dans son salon, une pièce rustique où elle avait fait installer des meubles luxueux qui juraient avec le reste du décor.

« Le thé, Julie » murmura-t-elle d'une voix presque inaudible à la bonne qui se tenait dans l'entrée.

La bonne s'éclipsa dans la cuisine tandis que Viola s'asseyait silencieusement dans son fauteuil. Andrew était toujours embarrassé de ce genre de visite, dont il ne voyait pas l'utilité. Son père mettait un point d'honneur à respecter l'image d'unité de la famille Taylor en rendant régulièrement visite à Viola sur ses terres, mais il était évident qu'il n'avait rien à lui dire. De son côté, Viola non plus n'avait jamais rien à dire, et s'enfermait autant dans son silence que dans ses voiles de deuil.

La conversation avec le contremaître avait été bien plus intéressante.

Andrew glissa une main dans sa poche et manipula machinalement le flacon de cure au radium qui s'y trouvait. Il se demanda s'il avait bien avalé tout le contenu du flacon, et pour en avoir le cœur net, il le sortit de sa poche, le déboucha et avala d'un trait tout ce qui aurait pu rester au fond.

« Toi aussi, tu bois cette chose ? »

Il sursauta presque de surprise. Viola avait rompu le silence, ce qui n'était pas habituel.

« Le radium prolonge la vie. Nous sommes pour l'instant les seuls à vendre ce médicament, ce serait dommage que je ne puisse pas en profiter moi aussi.

– As-tu observé des effets jusque-là ?

– Bien entendu. Depuis que je prends ce produit, je déborde d'énergie. À tel point que – pardonnez-moi, ma tante – j'ai hâte que mon mariage se fasse, pour concevoir un héritier imprégné comme moi de la formidable énergie du radium ! »

Viola se contenta de murmurer une phrase sibylline, dans laquelle Andrew comprit qu'elle souhaitait bonne chance à ce futur héritier. Puis le silence retomba.

« Nous n'allons pas nous attarder plus longtemps, déclara finalement Jack. Merci de nous avoir reçus. Cela nous fait plaisir de

vous voir, et de constater que les mines de radium de votre domaine fonctionnent bien. »

Elle ne répondit rien et se contenta de hocher la tête, à nouveau plongée dans son mutisme coutumier. Jack et Andrew la saluèrent avec la plus grande courtoisie, avant de quitter la ferme et de reprendre le chemin de leur dirigeable.

« On dirait que Viola s'intéresse particulièrement à ton futur mariage, fit remarquer Jack. Il est rare qu'elle parle. Et pour tout te dire, moi aussi, je suis impatient de voir ce futur héritier. C'est peut-être à lui que reviendront un jour les industries Taylor du futur, et Dieu sait quelles nouvelles découvertes nous aurons faites et commercialisées d'ici là. »

Ils marchèrent vers le dirigeable d'un pas rapide, tous les deux pressés de reprendre leurs affaires. Mais devant l'appareil se tenait un groupe d'hommes en habit de travail, auquel ils ne firent pas tout de suite attention, pensant qu'il s'agissait de l'équipage du dirigeable prêt à repartir. Ce ne fut qu'une fois plus près qu'ils se rendirent compte que ce groupe n'était pas leur équipage. Leurs tenues de travail crasseuses, inacceptables pour des pilotes d'un dirigeable de luxe, et leurs visages brunis par la terre les identifiaient comme des mineurs.

« Que faites-vous ici ? demanda sévèrement Jack. Vous devriez être au travail comme les autres. Je vous préviens, ce sera retenu sur votre salaire ! »

Cette démonstration d'autorité ne sembla cependant pas impressionner les mineurs. Au contraire, l'un d'entre eux, apparemment le plus âgé – bien qu'ils aient tous l'air d'être vieux et laids, avec la couche de crasse qui leur recouvrait le visage, et la lueur désabusée et fatiguée dans leur regard – osa même s'avancer vers Jack et Andrew.

« C'est justement de cela que nous voulons parler. De notre salaire. Et aussi de nos conditions de travail.

– Il n'y a rien à dire là-dessus, répliqua Jack. Les mines Taylor se font un devoir de respecter la loi. Nos salaires et nos conditions de travail sont parfaitement raisonnables au regard des autres entreprises du même type. »

Le mineur soutint son regard.

« Peut-être ne devriez-vous pas vous comparer aux entreprises du même type, reprit-il. Nos conditions de travail sont plus mauvaises qu'ailleurs.

– J'ai parlé en votre faveur concernant la fréquentation des bars, ingrats ! » répliqua Andrew.

L'homme se tourna vers lui. Son regard n'exprimait pas une once de gratitude. Au contraire, il était chargé de mépris, comme si les rôles étaient inversés et qu'Andrew lui était inférieur. Andrew, qui n'était pas habitué à cela, eut un instant d'hésitation.

« Il ne s'agit pas de cela, continua le mineur. L'interdiction de la fréquentation des bars est le cadet de nos soucis. J'ai travaillé dans plusieurs mines de toutes sortes, et je n'ai jamais vu autant de camarades tomber malades. Et contrairement à ce qu'on veut peut-être vous faire croire, l'alcoolisme n'y est pour rien dans toutes ces maladies. »

Jack haussa les épaules.

« Nous avertissons régulièrement nos ouvriers qu'ils doivent faire attention à leur santé et se constituer un petit pécule en cas d'imprévu. Pour le reste, la loi ne nous oblige à rien. Si vous vous êtes mis dans la tête que nos mines sont plus dangereuses que les autres, n'oubliez pas que nous ne retenons personne. Vous êtes tous libres d'aller chercher du travail ailleurs si vous pensez que c'est plus facile.

– Et que fait-on pour nos camarades qui sont déjà malades ?

– Qu'ils se soignent. Ils seront réembauchés à leur guérison.

– Ils n'ont plus les moyens de se soigner ! Avec leur maladie, ils ne gagnent plus rien, à cause de vous ! »

Le mineur s'avança d'un air menaçant, tandis que chez Jack, la colère montait. Il tira un pistolet de sa poche et le pointa sur l'homme.

« N'avancez pas ! »

Le mineur fit un pas en arrière, mais ses yeux jetaient des éclairs de colère, ce qui n'échappa pas au père d'Andrew.

« Suffit. Ce n'est quand même pas la première fois que quelqu'un tombe malade. Sachez que personne ne paye ses ouvriers à ne rien

faire, et nous pas plus que les autres ! Alors retournez au travail ou prenez la porte, à votre guise, mais ne revenez plus m'importuner avec ces histoires ! »

Les ouvriers ressemblaient à des chiens de combat en position d'attaque, et à cinq contre deux, les choses auraient pu mal tourner pour Jack et Andrew. Mais l'équipage du dirigeable, le vrai, alerté par les éclats de voix, descendit et mit en fuite le groupe de mineurs, au grand soulagement d'Andrew, qui ne manqua cependant pas de leur reprocher leur lenteur à intervenir.

Jack monta dans le dirigeable suivi par son fils, et fit signe à l'équipage de décoller au plus vite.

« Tu vois, Andrew, ces ouvriers sont des ingrats. Nous leur accordons pourtant tout ce que la loi nous ordonne, mais quand on leur donne le bout du petit doigt, ils réclament le bras tout entier. Quoi qu'il arrive, il ne faut jamais rien leur céder, et ne pas hésiter à leur rappeler leur situation, calmement, mais fermement. Quelques absences pour maladie ? Sans nous, ils ne gagneraient même pas leur vie ! »

Geraldine Balmont

Lorsque Geraldine franchit les portes de Moortopia pour la seconde fois, ce fut avec satisfaction, mais surtout avec regret de ne pas avoir pu y revenir plus tôt.

Mais elle n'avait pas eu le choix. Depuis qu'elle avait été déclarée unique maîtresse de Moortopia, Victoria Moore y régnait en reine tyrannique, n'accordant qu'au compte-gouttes les précieuses invitations à voir son petit palais de conte de fées. Parmi ses amies, les plus impatientes de venir étaient celles qui étaient déjà venues et qui ne rêvaient par la suite que d'y retourner une seconde fois.

Et Geraldine était celle qui était la plus impatiente d'y retourner, mais pas pour les mêmes raisons que les autres.

« Et donc, dit la jeune fille à sa droite, vous êtes la nièce de Sir Horace Hawkins ? C'est étrange, je connais un peu les filles de Sir Horace et elles ne m'ont jamais parlé de vous.

– Ma mère est la plus jeune sœur de Sir Horace, répondit Geraldine presque machinalement, comme si elle récitait. Il y a eu quelques disputes entre eux, et pendant des années, Sir Horace n'a pas voulu parler d'elle. Leur réconciliation est récente. »

Sa voisine sembla se satisfaire de cette réponse. Geraldine devina que le volume du cerveau de cette jeune fille – Eliza, ou Elvira, elle n'était plus tout à fait sûre de son prénom – devait être inversement proportionnel à celui de son embonpoint. Elle prétendait compenser ce défaut physique par une humeur joviale, mais selon Geraldine, elle parvenait surtout à émettre beaucoup plus souvent que nécessaire un petit rire agaçant.

Elle entendit d'ailleurs à nouveau ce rire. Eliza ou Elvira avait

déjà tout oublié des éventuels différends familiaux des Hawkins et s'extasiait sur la beauté de Moortopia.

« Comme c'est beau ! Quelle chance vous avez, Victoria ! »

Victoria se gorgeait des compliments qu'elle recevait de ses amies, tandis que Geraldine se contentait de montrer un minimum d'enthousiasme.

« Vous allez voir, dit Victoria, l'intérieur est encore plus beau que l'extérieur. »

Elle les emmena vers la porte d'entrée à une allure que Geraldine trouva ridiculement lente, mais dont les autres profitèrent pour admirer encore les jardins et abreuver Victoria de nouveaux compliments sur Moortopia.

Geraldine se mordit la lèvre et essaya de dissimuler son amertume. Moortopia méritait des compliments, mais tous étaient destinés à la seule qui n'était pour rien ni dans sa conception ni dans sa construction. Elle pensa en particulier à tous les ouvriers qu'elle avait croisés sur le chantier, et pour lesquels toutes ces enfants gâtées de la haute société n'avaient aucune pensée. À croire qu'elles s'imaginaient qu'il n'y avait jamais eu de chantier et que Moortopia était apparu tout seul du néant, comme dans les contes qu'il évoquait.

Enfin les portes s'ouvrirent, et le maître d'hôtel et les femmes de chambre effectuèrent leur salut parfait en déclamant à l'unisson « Bienvenue à Moortopia ».

Cette fois, Geraldine n'eut pas le malheureux réflexe de les saluer en retour, préférant essayer de les examiner sans en avoir l'air. Mais elle fut alors bousculée par sa voisine qui s'écria :

« C'est extraordinaire ! Nos domestiques sont loin d'être à la hauteur ; pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé de les éduquer. Comment avez-vous fait, ma chère ? »

Geraldine crut distinguer un moment de gêne dans le regard de Victoria. Elle n'y était pour rien dans la création de Moortopia, ni même dans le choix ou la formation des domestiques, et elle refusait de l'avouer devant ses amies.

« Ma chère Elzira, dit-elle finalement, si je vous le disais, ce ne serait plus un secret, et Moortopia perdrait de son charme. »

Elzira répondit par une nouvelle effusion de son rire agaçant,

tandis que Geraldine ne put s'empêcher de sourire et de féliciter intérieurement Victoria. Si vaniteuse et détestable qu'elle fût, on ne pouvait nier à Victoria un certain sens de la répartie, qui ne se manifestait malheureusement que trop rarement, et jamais pour les bonnes raisons.

Geraldine commençait à connaître Victoria. Peut-être même à la comprendre. Mais elle doutait qu'elles pourraient réellement devenir amies un jour. Elles étaient trop différentes, et Victoria vivait trop dans son propre monde pour pouvoir comprendre celui de Geraldine.

Elle ramena son attention aux domestiques, qui étaient retombés dans l'immobilité après leur salut. Une immobilité si parfaite qu'elle se surprit à chercher la clef qui devait remonter leurs mécaniques.

Pourtant, il lui sembla voir dans leurs cous la pulsation du sang qui coulait. Un mouvement qui lui semblait aussi impossible qu'inutile à reproduire sur des automates.

« Que faites-vous, Geraldine ? lui demanda Victoria d'un ton de reproche.

– Rien du tout... J'admire moi aussi la tenue impeccable de vos domestiques.

– Vous n'êtes pas non plus obligée de les dévisager, enfin. C'est indigne de votre rang. »

Geraldine s'éloigna immédiatement des domestiques et essaya de se recomposer une attitude, tandis qu'Elzira laissait encore éclater son insupportable ricanement.

« Vous n'avez donc pas bénéficié de l'exemple de vos cousines Hawkins ? demanda-t-elle sans cesser de ricaner.

– Elle a pourtant fréquenté comme elles le pensionnat de Miss Rosary, commenta Victoria. Il avait pourtant une excellente réputation la dernière fois que j'en ai entendu parler. Il faut croire que certaines réputations sont usurpées.

– En tout cas celle de Moortopia ne l'est pas » répondit Geraldine en cachant difficilement son aigreur.

Victoria répondit par un sourire fier et mena Elzira et Geraldine à l'intérieur. Geraldine se demanda pourquoi la remarque l'avait autant piqué au vif, alors qu'elle avait plus d'une raison d'y être indifférente. Sans doute avait-elle craint d'être percée à jour, mais

elle comprit que cette crainte était tout à fait exagérée quand elle vit ses deux camarades absorbées par la contemplation de l'intérieur du manoir, Victoria avec fierté et Elzira avec admiration.

De son côté, Geraldine se rendit compte que Moortopia ne lui faisait plus autant d'effet à sa seconde visite. Les abondants décors de fleurs et de fées, si beaux fussent-ils, faisaient bien trop « maison de poupée », bien trop artificiels.

Un bruit étouffé derrière elle la fit se retourner, et elle eut tout juste le temps d'apercevoir les domestiques qui, maintenant que leur maîtresse était à l'intérieur, venaient de se retirer à l'intérieur par des portes situées tout près de l'entrée. Nul doute qu'ils étaient à présent en train de se répartir à l'intérieur du manoir, prêts à réagir à la moindre sonnerie et à apparaître de manière aussi rapide et feutrée qu'ils venaient de disparaître.

Victoria, bien entendu, n'avait rien vu de tout cela et continuait de faire admirer les boiseries et les décors à Elzira qui la couvrait de compliments.

Geraldine comprit qu'elle tenait peut-être là une occasion. Elle savait d'expérience qu'un groupe de trois personnes restait rarement soudé longtemps, il se formait toujours un couple et une personne à part. Or, justement, la moquerie commune dont elle avait été la victime avait rapproché, au moins provisoirement, Victoria et Elzira qui déambulaient désormais ensemble en l'ignorant.

Elle avisa l'une des portes dérobées et se glissa dans les coulisses de Moortopia.

???

Il eut l'impression de s'éveiller, mais d'un réveil particulièrement difficile et angoissant, après un sommeil dont il n'avait aucune idée de la durée.

Les pistons et les rouages dont il se souvenait vaguement refirent leur apparition. Toujours aussi brillants et toujours aussi gigantesques, ils l'entouraient à nouveau, et semblaient toujours autant vouloir l'écraser.

Il se rappela avoir crié la dernière fois qu'ils avaient tenté de s'abattre sur lui. Ensuite, il n'y avait plus rien que le néant, un vide absolu jusqu'à ce nouveau réveil. La machinerie aurait tout aussi bien pu s'effondrer sur lui et le tuer, mais elle ne l'avait pas fait puisqu'il s'éveillait encore.

Et il n'était pas sûr d'être heureux d'être encore en vie et éveillé.

La mécanique géante et monstrueuse continuait de tourner, quand il revit sa précédente vision. Le liquide visqueux et brillant se remettait à couler de toutes parts le long du mécanisme.

Il savait quelle était la suite. Le mécanisme allait se déformer sous l'effet du pernicieux liquide, et le piéger et l'écraser à nouveau. Il allait sans doute encore crier, et peut-être que cela allait le faire sortir de ce piège en le plongeant une nouvelle fois dans l'inconscience, mais il n'en était absolument pas sûr.

Il se demandait s'il n'avait pas survécu par un énorme coup de chance la dernière fois, et craignait que celle-ci n'ait pas une issue aussi heureuse.

Malgré l'éclat des rouages désormais imbibés et déjà partiellement déformés par le liquide, il eut l'impression de voir une

trouée dans le mur de mécanismes qui l'entourait. Pensant que cette fois, il avait la chance d'avoir une porte de sortie, il s'y dirigea immédiatement. Mais son corps lui paraissait atrocement lourd et ses mouvements lents, et même si l'ouverture lui semblait proche, chacun de ses pas avait l'air dérisoire et ne l'en rapprochait qu'à peine.

Il courait, mais ses bras et ses jambes semblaient flotter dans la mélasse – ou peut-être était-il déjà embourbé dans l'affreux liquide, même si heureusement il y respirait encore – et la trouée ne se rapprochait qu'à peine de lui. Il y remarqua alors un changement. Une silhouette s'y découpait. Il pensa d'abord au médecin qu'il avait rencontré lors de son premier réveil, pas parce qu'il aurait été content de le revoir, mais tout simplement parce que c'était la seule personne qu'il connaissait, la seule à laquelle il pouvait penser.

Mais ce n'était pas le docteur. Le corset étroitement serré, la bosse formée par la robe à crinoline, et au-dessus la coiffure relevée ornée d'un petit chapeau à voilettes, ne laissaient aucun doute sur le fait qu'il s'agissait d'une femme.

Il ne connaissait pas cette femme, mais il était sûr d'une chose : qu'il était en danger. Il ignorait si elle pouvait l'en sortir, mais elle était son seul choix.

Toujours aussi désespérément loin de l'ouverture où elle se tenait, il cria pour l'appeler.

Geraldine Balmont

« Oh, vous m'avez fait peur ! »

Geraldine sentit que son cœur avait fait un véritable bond dans sa poitrine, et ce corset trop serré auquel elle n'était pas habituée n'arrangeait pas les choses.

Mais l'origine du problème, c'était le maître d'hôtel qu'elle avait repéré dans le couloir de service, et qui, alors qu'il était resté parfaitement silencieux alors qu'elle l'avait approché, s'était mis à pousser ce cri alors qu'elle était tout près de lui.

Elle regarda et écouta autour d'elle en se demandant si quelqu'un d'autre qu'elle avait entendu ce cri. Jack Taylor n'était pas censé être à Moortopia, mais si Victoria entendait, elle n'allait pas manquer de faire des reproches à son domestique cette fois.

Même si rien ne semblait bouger autour d'eux, elle éprouva pendant un instant de la colère envers cet homme qui agissait en dépit du bon sens. Après avoir agi en tous points comme un automate, il se retrouvait à pousser un cri sans aucune raison. Certes, elle n'était pas censée arpenter les couloirs de service à la recherche des domestiques, et la bonne manière pour en rencontrer un était de sonner, mais cela ne justifiait pas un tel hurlement.

À présent qu'elle était là, elle en profita pour compléter l'observation interrompue précédemment par Elzira et Victoria. Aucun doute, les pulsations du sang étaient visibles dans la veine du cou, et d'autant plus après ce cri qui avait tout de l'expression de la peur.

Elle se sentit rassurée d'une certaine manière. Même si elle avait envisagé très sérieusement l'hypothèse des automates, elle l'avait

considérée, au fond, comme vraiment incroyable. L'écarter était un soulagement car cela lui permettait de se dire que le monde qui l'entourait n'était pas devenu incompréhensible.

Il restait bien d'autres questions en suspens sur les domestiques de Moortopia, mais elle avait maintenant l'occasion de les poser à une source d'information de tout premier choix. Et elle ne savait toujours pas si elle avait beaucoup de temps pour le faire jusqu'à ce que le cri ou sa disparition ne soient remarqués.

Pourtant, la première chose qu'elle demanda au maître d'hôtel fut :

« Est-ce que ça va ? »

Pendant quelques instants, il ne répondit rien, et Geraldine commença à penser que ce cri n'était qu'un événement isolé et qu'il était déjà retombé dans son mutisme. Mais des mots qui ne faisaient pas partie du vocabulaire habituel d'un serviteur s'échappèrent finalement de ses lèvres :

« Aidez-moi... »

Geraldine mit quelques secondes de plus à se persuader qu'elle avait bien entendu ce qu'elle avait entendu. Et ce en particulier car si l'intonation était bien celle de quelqu'un qui demandait de l'aide, elle était la seule qui correspondait aux paroles. Le corps, et même le visage, étaient restés parfaitement immobiles ; même les yeux, comme à l'habitude des domestiques de Moortopia, ne trahissaient pas d'émotions particulières.

Elle crut d'ailleurs remarquer autre chose d'étrange dans ces yeux. Elle ne s'en était pas rendu compte jusque-là, quand les domestiques s'étaient tenus en pleine lumière ; mais dans la pénombre des couloirs de service, où les concepteurs de Moortopia avaient visiblement économisé sur l'éclairage, elle pouvait voir que les globes oculaires du jeune homme étaient légèrement phosphorescents.

Elle chercha vainement où elle avait déjà vu une phosphorescence similaire. Mais le plus important pour l'instant était de récolter des informations auprès de son interlocuteur.

« En quoi puis-je vous aider ? » demanda-t-elle.

Il la regarda d'un air absent, mais elle savait désormais que cela

ne signifiait rien.

« Aidez-moi et je vous aiderai, insista-t-elle. J'ai besoin de savoir ce qu'il se passe à Moortopia, et si vous me le révélez, je ferai en sorte que vous sortiez d'ici. »

Le jeune homme resta encore un instant silencieux, avant d'ouvrir enfin de nouveau la bouche. Mais sa réponse déçut Geraldine.

« Avez-vous besoin de quelque chose ? »

Surprise et déçue de le voir retourner à sa routine de domestique parfait, Geraldine essaya d'insister.

« Vous m'avez demandé de l'aide. Je peux vous aider, vous pouvez me parler en toute confiance. Je n'ai pas l'intention de vous dénoncer à Jack Taylor ou à qui que ce soit. »

Il inclina légèrement la tête, puis reprit comme si rien ne s'était passé :

« Je n'ai pas besoin d'aide. Mais vous, avez-vous besoin de quelque chose ? Je suis ici pour vous servir. »

Elle le regarda d'un air incrédule, espérant qu'il allait à nouveau sortir de sa torpeur, même si cela impliquait un nouveau cri. Enfin, comprenant qu'elle n'en obtiendrait pas plus, elle laissa échapper un soupir de déception, et dit d'une voix lasse :

« Je crois que j'ai ouvert la mauvaise porte et que je me suis perdue dans ces couloirs. Pourriez-vous me raccompagner jusqu'à l'entrée, je vous prie ? »

Victoria Moore

Alors qu'elle entraînait Elzira dans les couloirs en devisant, Victoria eut la surprise de voir s'ouvrir l'une des portes réservées aux domestiques, à-demi cachées dans les différents couloirs de Moortopia comme autant de trappes de théâtre.

Elle se prépara à demander au domestique qui arrivait pourquoi il venait se planter devant elle sans avoir été appelé, mais elle eut la surprise de voir le jeune maître d'hôtel de Moortopia accompagner Geraldine Balmont.

« Mais que faisiez-vous là-dedans ? »

– Je cherchais un endroit pour me rafraîchir, mais je crois bien que je me suis perdue. Heureusement, votre domestique m'a aidée à retrouver mon chemin.

– Vous arrive-t-il souvent de vous perdre dans les passages réservés aux domestiques, ma chère ? »

Elzira rit de bon cœur à ce trait d'esprit, agitant cependant un peu trop son lourd et complexe chignon auburn. Mais Victoria ne riait qu'à moitié.

Elle commençait à regretter d'avoir admis cette Geraldine Balmont dans son cercle d'amies. Elle n'avait pas pu dire non devant la caution incontestable qu'offrait Sir Horace Hawkins, et devant l'intérêt que Geraldine lui avait porté, mais s'il suffisait de s'intéresser à Victoria Moore pour devenir son amie, elle aurait tout Londres dans son salon.

Et depuis qu'elle la côtoyait, Victoria voyait bien que Geraldine n'était pas à la hauteur de ses cousines Hawkins. Elle n'avait pas particulièrement d'estime pour elles, mais au moins, elles étaient

sous tous rapports de vraies demoiselles de la haute société. Geraldine n'avait pas leur raffinement, leurs manières impeccables.

Elle se rappela comment, quelques années plus tôt, elle avait surpris une conversation entre son père et un ami où était revenu le mot « demi-mondaine ». Ne l'ayant pas compris, elle avait demandé une explication à sa mère, qui avait pris un air choqué, puis avait expliqué avec un certain embarras que c'étaient des femmes qu'il ne fallait surtout pas fréquenter, car sous une apparence ressemblant à celle des riches et des aristocrates, elles dissimulaient la vulgarité et la débauche du peuple.

Cette définition plutôt édulcorée faisait de Geraldine une demi-mondaine. Sauf en ce qui concernait la débauche – dont Victoria connaissait mieux la définition à présent que quelques années plus tôt – mais il y avait peut-être quelque chose à découvrir là-dessus, à creuser si elle voulait mettre un jour les filles Hawkins dans l'embarras.

« Victoria, ma chère, dit Elzira, vous n'avez pas encore montré ce fameux carrousel de porcelaine. Je brûle d'impatience de le voir. »

Le carrousel de porcelaine était une des curiosités les plus étonnantes de Moortopia, et aussi une des mieux cachées ; Victoria elle-même ne l'avait découvert que lors de sa seconde visite. Geraldine apprenait donc son existence uniquement par l'indiscrétion d'Elzira, et Victoria se demanda un instant si cette « demi-mondaine » était vraiment digne de le voir.

« Très bien, dit-elle. Venez, Geraldine, et restez près de nous cette fois, cela vous évitera de vous perdre chez les domestiques. »

Geraldine ne répondit rien, ce qui déçut Victoria, et lui jeta un regard noir, ce qui la conforta dans son opinion. Elle n'était même pas capable de recevoir ces petites leçons de bonne grâce.

Cette visite du carrousel de porcelaine allait être un cadeau d'adieu. Un somptueux cadeau d'adieu, et elle espérait en récolter autre chose que de l'ingratitude de la part de cette petite rousse.

Victoria entraîna les deux autres à l'étage où se trouvaient les chambres d'amis ainsi que la suite qui lui était personnellement réservée. Toutes les chambres étaient décorées sur le thème de différents contes de fées, et des portes dérobées réservées aux

domestiques permettaient d'accéder aux moindres désirs des occupants des lieux à toute heure. Victoria avait remarqué avec satisfaction que les couloirs des domestiques créaient une séparation quasi-invisible mais bien présente entre sa propre suite et les chambres d'amis. Cela lui fit penser à Alice, à qui cette situation était particulièrement adaptée.

Mais le carrousel de porcelaine se trouvait un peu plus loin. Victoria ralentit légèrement en laissant à Geraldine et Elzira le temps d'admirer les portes des chambres richement décorées des scènes les plus représentatives des contes de fées classiques. Elzira s'attarda particulièrement sur une *Belle au Bois dormant* aux cheveux auburn, et affirma qu'elle lui ressemblait et que si elle devait dormir un jour à Moortopia, ce serait dans cette chambre. Victoria se contenta de hocher la tête sans révéler qu'elle pensait surtout qu'il y avait une énorme différence, ou plutôt une différence de poids, entre cette jeune fille et la *Belle au bois dormant* de la porte.

« Venez ou nous ne serons pas au carrousel avant la nuit. »

Elles reprirent leur chemin et Victoria en profita pour constater que contrairement à Elzira, Geraldine ne s'extasiait guère sur les décors de Moortopia. Elle se souvint d'un proverbe qui parlait de verser de la confiture aux cochons.

Elle souligna mentalement sa résolution de ne plus jamais inviter Geraldine à Moortopia.

Arrivée devant la double porte du carrousel, où étaient représentées des figures de poupées dans d'invraisemblables robes à froufrous, elle laissa l'admiration d'Elzira s'exprimer, ce qu'elle fit avec enthousiasme. Geraldine reconnut la « prouesse artistique » de la peinture, mais sans s'extasier dessus. Victoria cacha également une nouvelle moue derrière son éventail en comprenant que Geraldine félicitait surtout l'auteur des peintures, un obscur barbouilleur qui n'avait même pas signé son œuvre. Sur ce point particulier, Victoria était d'ailleurs plutôt satisfaite : une signature eût dénaturé l'harmonie des tableaux.

« Vous allez voir, ce n'est rien comparé à ce qui se trouve à l'intérieur. »

Elle ouvrit en grand les portes dans un geste théâtral, révélant à

Geraldine et Elzira l'intérieur d'un petit cabinet apparemment octogonal, mais dont il était difficile de déterminer la forme exacte car tous ses murs étaient tapissés de miroirs où les trois jeunes filles pouvaient se voir à de multiples exemplaires.

Après avoir jeté un coup d'œil satisfait à son image démultipliée, Victoria s'approcha du centre du cabinet où se trouvait une sorte de guéridon garni de poupées de porcelaine dont les robes rivalisaient de luxe et d'extravagance. Au sommet de ce guéridon, une colonnette à laquelle étaient adossées les poupées était surmontée d'une clef mécanique.

Victoria la tourna sans aucun effort. Elle savait que, dissimulé dans le guéridon et sous le cabinet, un mécanisme démultipliait la force qu'elle mettait dans la clef ; elle ne connaissait rien à son fonctionnement mais se contentait de se satisfaire de sa présence.

Une fois le mécanisme remonté, Victoria entendit Elzira et même Geraldine pousser des cris de surprise. Il y avait de quoi : le plancher du cabinet venait de commencer à tourner lentement autour du guéridon tandis que les notes d'une boîte à musique invisible se faisaient entendre.

Elle releva la tête et jubila en voyant leurs visages surpris. Même Geraldine, qui avait eu le culot d'avoir l'air blasée de sa seconde visite à Moortopia, affichait une véritable surprise devant les petits secrets de son carrousel de porcelaine.

Car les révélations ne faisaient que commencer. Les miroirs des murs se mirent à pivoter à leur tour, déplaçant et mélangeant les reflets des trois jeunes filles qui se retrouvaient au beau milieu d'un kaléidoscope géant. Et à ces images se mêlaient aussi ceux de tableaux et d'autres poupées, dissimulés derrière les miroirs et qui apparaissaient et disparaissaient au gré de leurs rotations dans une grande fantasmagorie.

Le rire d'Elzira retentissait dans le cabinet, apparemment impossible à arrêter, tandis que Geraldine observait les évolutions du carrousel de porcelaine avec un grand sourire. Victoria, quant à elle, admirait son reflet qui apparaissait et disparaissait dans les miroirs, déplorant seulement que les images des deux autres venaient si souvent se placer devant la sienne.

Enfin le ressort du mécanisme arriva au bout de son mouvement, la musique s'interrompit, le plancher cessa de tourner et les miroirs se remirent en place en escamotant à nouveau les poupées et les tableaux. Elzira, mal remise de sa surprise, n'interrompit pas tout de suite son rire. Geraldine essaya de ne pas montrer qu'elle avait du mal à reprendre son équilibre – c'était aussi le cas de Victoria, mais elle estima avoir été bien plus discrète – et se contenta de continuer d'observer les miroirs désormais immobiles.

« C'est extraordinaire ! s'écria alors Elzira. Qui faut-il payer pour avoir une telle merveille chez moi ?

– J'ignore qui l'a fabriqué, admit Victoria, sans doute un des architectes de Moortopia engagés par M. Taylor. Vu qu'il l'a fait spécialement pour moi, j'ai bien peur que le seul moyen soit d'épouser Andrew Taylor.

– Oh, mais vous n'êtes pas encore mariée, ma chère, fit Elzira avec un sourire malicieux. Je pourrais peut-être encore vous le prendre...

– Vous n'avez aucune chance » répliqua Victoria, avec un peu plus de fiel dans la voix qu'elle ne l'aurait voulu. Voyant qu'Elzira ne trouvait pas sa réplique à son goût, elle s'empressa d'ajouter :

« Les préparatifs du mariage sont si avancés que personne n'oserait les interrompre à ce stade. Savez-vous que la fête réservée au cercle privé aura lieu ici même, à Moortopia ? Je ne devrais pas le dire car ce serait gâcher la surprise, mais à minuit pile, un feu d'artifice sera tiré et des fontaines de feu se mettront en marche.

– Des fontaines de feu ? Comment est-ce possible ?

– Les fontaines seront remplies de pétrole lampant. Il faudra faire attention à ne pas trop s'en approcher. Mais même de loin, l'effet promet d'être époustouflant. »

Anticipant dans sa propre imagination l'effet des fontaines de feu, Victoria sortit du carrousel et se demanda de quelle autre extravagance de sa future cérémonie de mariage elle pouvait parler sans trop en dire, quand elle entendit des pas dans l'escalier. Son premier réflexe fut encore une fois de se préparer à reprocher son indiscretion au domestique fautif, mais les pas semblaient pressés, et elle se radoucit en pensant qu'il y avait peut-être un message urgent

pour elle. Peut-être même de quoi se vanter encore une fois devant Geraldine et Elzira.

Elle se planta au milieu du couloir et prit cet air que des années d'éducation dans la famille Moore et dans les meilleurs pensionnats de Londres lui avaient permis de maîtriser parfaitement, celui de la maîtresse attendant que son serviteur remplisse son devoir, avec dans le regard une vague impatience suggérant qu'il n'était encore pas allé assez vite.

Mais elle perdit sa belle composition en voyant que la personne qui achevait de monter l'escalier n'était pas un domestique de Moortopia, mais son propre fiancé, Andrew Taylor. Et en voyant son visage, elle comprit qu'il n'était pas seulement pressé, mais aussi énervé.

« Que faites-vous encore là ? »

Médusée par son ton, Victoria fut d'abord incapable de répondre.

« Cette visite n'était pas censée durer des heures ! Vous devriez être en train de choisir les gâteaux pour le repas de noces ! »

Victoria parvint à digérer le premier effet de surprise et à se rappeler la présence de Geraldine et d'Elzira. Cette scène était du plus mauvais effet devant elles.

« Un peu de retenue, mon ami, finit-elle par répondre. Je ne suis pas une de vos domestiques et vous n'avez pas à me parler ainsi. »

Mais Andrew ne décolerait pas.

« Estimez-vous heureuse de ne pas être une domestique, car on ne vous aurait jamais pardonné un tel retard si c'était le cas ! Maintenant, renvoyez ces personnes et venez remplir vos devoirs !

– Il suffit, ne parlez pas de mes amies sur ce ton... »

Andrew ne répondit pas sur le terrain des mots où Victoria était si sûre d'elle. Au lieu de cela, elle ressentit une vive douleur à la joue et perdit la vue et l'équilibre pendant un instant.

Ce ne fut que quand elle parvint à se rattraper qu'elle comprit qu'il venait de lui asséner une gifle magistrale.

« Comment... osez-vous ? » dit-elle d'un ton mal assuré qui démontrait qu'elle n'était pas habituée à un tel traitement.

Le regard d'Andrew, face à elle, ne laissait transparaître aucun remord vis-à-vis de ce qu'il venait de faire.

« Vous n'êtes plus une enfant à qui on laisse faire tout ce qu'elle veut, dit-il brutalement. Vous avez des devoirs d'épouse à remplir, même si la cérémonie officielle n'est pas encore faite, et tant que vous les négligerez, je saurai vous les rappeler autant qu'il sera nécessaire ! »

Victoria tenta de contenir ses larmes de douleur et de rage. Elle sentait qu'elles n'attendraient pas son fiancé, et elle ne voulait pas les montrer à Geraldine et Elzira qui observaient toujours la scène, leurs regards choqués vissés sur elle. Il y avait de la pitié dans ces regards, mais Victoria ne voulait pas de pitié, ni rien d'autre qui pouvait la faire se sentir inférieure.

Et avec cette gifle, elle avait été ramenée plus bas que terre, elle qui était sur un nuage quelques secondes plus tôt. Il n'y avait plus de carrousel de porcelaine ni de fontaines de feu, juste la douleur cuisante sur sa joue.

Son regard retomba sur Elzira et elle s'entendit intérieurement répéter ce qu'elle lui avait dit, au sujet des préparatifs si avancés que personne ne pouvait oser les interrompre. Et pour la première fois, elle regretta que ce fût le cas.

« Vous m'avez retardée en voulant tout voir, dit-elle froidement à Elzira et Geraldine. Je vais vous demander de partir, un domestique va vous raccompagner jusqu'à la gare. »

Elles obéirent et repartirent vers les escaliers. Geraldine jeta à Victoria un dernier regard empli de compassion, qui l'exaspéra. Mais le sourire satisfait et carnassier d'Andrew en voyant les deux jeunes femmes partir fit souhaiter pendant un instant à Victoria ce qu'elle avait été sur le point de refuser définitivement : voir rester Geraldine.

Ricky Miller

« Tu daignes enfin rentrer, graine de vaurien ? Pour combien de temps, cette fois ?

– Ne t’en fais pas, tatie, je ne reste que cette nuit. »

Celle à qui parlait Ricky Miller n’était pas réellement sa tante. Tous les locataires de l’étage donnaient depuis longtemps à la vieille Maria Thornton le sobriquet de « Tatie Thornton » à cause de son amabilité et de sa gentillesse franche, qui donnait immédiatement l’impression d’avoir affaire à un membre de leur propre famille.

Ricky était d’autant plus incliné à lui donner un tel sobriquet qu’à la mort de ses parents, il avait été recueilli avec sa sœur aînée par Tatie Thornton qui leur avait ainsi évité de se retrouver à la rue et de vivre le pire – et sans doute aussi d’en mourir.

Sa débrouillarde sœur n’était pas restée très longtemps à la charge de la vieille dame. Pour ne pas mourir de faim à la fin de chaque mois, elle avait pris l’habitude de voler. Une habitude qui aurait pu lui valoir beaucoup d’ennuis, mais qui lui avait finalement été bénéfique, quand elle avait volé le portefeuille d’un détective privé. Ce qui avait rendu l’acte bénéfique, c’était que l’homme ne s’en était pas rendu compte tout de suite, et qu’en retrouvant la voleuse, plutôt que de la dénoncer à la police, il lui avait trouvé du potentiel en matière de discrétion, de dextérité et d’esquive, et avait décidé d’en faire son élève. Les femmes n’embrassaient généralement pas la profession de détective privé, mais c’était à ses yeux un avantage supplémentaire : personne ne soupçonnerait Lavinia d’être une détective.

Lavinia. Libbie. Leurs parents avaient donné à leurs enfants les

prénoms un peu pompeux de Richard et Lavinia, mais ils avaient toujours préféré leurs surnoms de Ricky et Libbie.

« Libbie m'a laissé un mot pour toi, dit Tatie Thornton. Je me suis permis de le lire. Elle parlait d'un parc d'attractions et d'un élément qu'on appelle le radialium, ou radiatium... Mes pauvres yeux ne sont plus ce qu'ils étaient, je ne suis pas sûre d'avoir bien lu.

– Radianium. Beaucoup de gens en parlent en ce moment. Sur la place, tout à l'heure, il y avait des gens qui proposaient aux chômeurs de s'enrôler comme mineurs dans les gisements de radianium. C'était à peu près aussi mal payé que le reste, mais ça avait l'air intéressant. »

Ricky laissa tomber son paletot sur une chaise. Comme tous les logements destinés aux pauvres, l'appartement de Tatie Thornton n'avait guère qu'une pièce, qui faisait office de cuisine, de salle à manger, de cabinet de toilette, et de chambre le soir venu quand on y déroulait une ou deux paillasses. On existait plus qu'on ne vivait dans un tel logement, dans des immeubles que Ricky n'avait pas hésité à qualifier de « tristes comme des cimetières ».

« Mais là où c'est devenu bizarre, continua-t-il, c'est que ces recruteurs ont été pris à partie par des ouvriers, qui se plaignaient que des gens qu'ils connaissaient étaient allés travailler dans les gisements de radianium et que beaucoup en étaient revenus malades. Évidemment, les autres ont répondu qu'il ne fallait pas écouter ces calomnies, que le travail était sûr et qu'il permettait d'évoluer en fonction du mérite, mais ils ont quand même perdu la moitié de leur auditoire très vite, et les ouvriers étaient prêts à en venir aux mains. Il a fallu l'intervention de la police pour disperser tout ça et je ne crois pas que qui que ce soit ait signé avec eux aujourd'hui avec tout ce raffut. »

Ricky ramassa la lettre de Libbie et la parcourut rapidement.

« Un parc d'attractions privé et le futur mariage des héritiers de deux empires industriels, Victoria Moore et Andrew Taylor... On peut dire que Libbie a fait du chemin. Bientôt on la verra enquêter pour les têtes couronnées. »

Le radianium, mot qui avait perdu la vieille Tatie Thornton, n'était évoqué que brièvement dans la lettre, mais il avait été suffisant pour

éveiller la curiosité de Ricky. Les réclames s'étaient multipliées depuis peu de temps en ville pour vanter les mérites quasi-miraculeux des cures au radium largement hors de portée de sa bourse. Et le recrutement d'ouvriers pour les gisements confirmaient le succès du produit ; dans le même temps, les objections des anciens ouvriers confirmaient, quant à elles, qu'il devait y avoir quelque chose de louche lié au radium.

« Tu sais quoi, tatie ? La graine de vaurien va devenir extracteur de radium.

– Tu parles sérieusement ?

– Et pourquoi pas ? Ils seront sûrement là demain. Je vais me faire embaucher, et il se pourrait bien que j'y trouve quelque chose que Libbie n'aura pas pu découvrir dans ses parcs d'attraction dorés ! »

Victoria Moore

« Mais mère, il m'a giflée ! Devant mes amies ! »

Georgia Moore laissa échapper un soupir avant de répondre doucement :

« Victoria... Ton père et moi avons toujours fait en sorte de ne pas y recourir, mais nous nous sommes bien rendu compte que tu as un caractère trop fort. Tu parviens à le contenir la plupart du temps grâce à l'éducation qui t'a été donnée, et c'est très bien, mais quand ce n'est pas le cas, il peut s'avérer nécessaire de réprimer ce genre de chose par les coups.

– Il n'y a aucun rapport avec mon caractère, je n'avais rien fait ! Il a tout monté en épingle pour se donner une raison de me frapper...

– Ma chérie, c'est ton époux. Même si ce n'est pas déclaré officiellement, tout le monde sait que vous allez vous marier, et il a de fait sur toi l'autorité qu'a un mari sur sa femme, et que nous lui avons cédée en lui accordant ta main. S'il est moins indulgent que nous, c'est à toi de faire attention à ne pas commettre d'impairs. »

Victoria se sentait sur le point d'exploser, et voulut répliquer, mais le regard de sa mère lui fit comprendre que c'était peine perdue. Dans la tête de Georgia Moore, si elle avait été frappée, c'était que d'une manière ou d'une autre, elle l'avait mérité. Et si sa mère avait des regrets vis-à-vis de tout cela, ce ne semblait être que de ne pas l'avoir davantage frappée dans sa jeunesse pour l'y préparer.

L'espace d'un instant, Victoria se demanda si sa mère avait elle-même été frappée, et si sa grand-mère avait usé des mêmes arguments quand sa mère s'en était plainte.

Puis elle tourna les talons et décida que cela ne l'intéressait pas.

Sa douleur était bien trop intense pour penser aux hypothétiques problèmes de sa mère. Pas la douleur physique, qui s'était déjà estompée et dont seule une légère rougeur à la joue gauche rappelait qu'elle avait été présente. L'humiliation d'avoir été réprimandée et frappée comme la dernière de ses servantes la brûlait bien davantage, et ce qui la rendait complètement indélébile, c'était que Geraldine et Elzira avaient été témoins de la scène de bout en bout.

Sentant des larmes amères couler sur son visage, Victoria se jura de ne pas les inviter à son mariage. Et de ne plus jamais les faire venir à Moortopia.

Elle-même ne savait plus si elle avait vraiment envie de retourner à Moortopia après ce qu'elle venait d'y subir. Pas si Andrew y était aussi en tout cas. Dans son esprit, Moortopia et Andrew étaient désormais liés pour longtemps à cette gifle.

Victoria monta les escaliers et entra presque sans réfléchir dans la chambre de Juliana. Elle se dit avec une pointe d'amusement, le peu qu'elle parvenait à trouver au milieu de ses larmes, que cela faisait longtemps qu'elle ne s'était plus repliée ainsi vers la chambre de sa sœur. Ce n'était pourtant pas inhabituel de sa part.

Depuis toutes ces années, Victoria connaissait bien la folie de Juliana, à tel point qu'elle prévoyait souvent son comportement. Celui-ci n'avait rien de bien compliqué : en-dehors de ses crises d'hystérie, Juliana se murait dans un silence presque absolu, qui pouvait durer jusqu'à ce qu'un événement quelconque ne vint déclencher une nouvelle crise.

Victoria regarda Juliana en arrivant, mais ce n'était pas réciproque. La jeune fille était souvent indifférente à ce qui se passait autour d'elle, comme si les autres n'existaient pas. Elle ne regardait jamais les gens dans les yeux, pas même sa propre famille.

Comme c'était souvent le cas, Juliana jouait avec sa maison de poupées. Elle était immense, bien plus que celles que Victoria avait eues dans son enfance. Mais c'était le seul luxe que Juliana avait jamais demandé. Contrairement à Victoria, ni les bijoux ni les vêtements luxueux ne l'intéressaient. Elle ne voyait aucun inconvénient à porter la même robe pendant des années jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux, et elle l'aurait probablement fait si leur

mère ne l'avait pas régulièrement forcée à changer de robe, déclenchant au passage les habituelles crises d'hystérie.

Victoria s'assit dans un fauteuil en regardant la maison de poupées. Elle se souvint que, plus petite, elle avait été jalouse de sa sœur qui avait de plus beaux jouets qu'elle. À présent, avec Moortopia, elle possédait la plus grande et la plus extraordinaire des maisons de poupées, et elle venait de découvrir que cela ne la rendait pas heureuse pour autant.

Pour l'être, peut-être devait-elle faire comme Juliana, jouer avec ses jouets sans se préoccuper du monde extérieur. Mais à présent que le monde extérieur s'était brutalement rappelé à elle, elle ne savait plus si c'était encore possible. Et au fait, Juliana était-elle vraiment heureuse ? C'était difficile à dire. À part lors de ses crises, Juliana ne montrait jamais ce qu'elle ressentait, ni même si elle ressentait quelque chose.

Et c'était exactement ce que Victoria recherchait. Elle le savait bien, elle ne tolérait les gens à ses côtés que si cela lui permettait d'être entourée d'une cour d'admirateurs à l'image d'Elzira. Et après avoir ressenti la douleur, l'humiliation devant les autres filles et la frustration vis-à-vis de sa mère, elle avait besoin d'une bulle dont toute émotion était bannie. Seule Juliana pouvait lui procurer cela.

Toujours indifférente à la présence de sa sœur, Juliana déplaçait des poupées et diverses miniatures d'une pièce à l'autre de sa maison. Ces mouvements, que Victoria trouvait mécaniques et répétitifs, se faisaient en silence ; seules quelques notes fredonnées, difficiles à reconnaître, troublaient de temps en temps la quiétude de la pièce.

Soudain, elle s'arrêta net, tourna la tête vers Victoria comme si elle venait de la remarquer, puis la leva aussitôt, et resta ainsi à fixer le plafond de sa chambre avec autant d'attention que s'il s'était agi du plus grand chef-d'œuvre du siècle. Juliana s'adonnait assez souvent à ces « rêveries », et Victoria savait par expérience que cela pouvait durer des heures. Les différentes gouvernantes chargées de Juliana avaient toutes, au moins une fois, essayé d'interrompre ses « rêveries » pour la forcer à reprendre contact avec le monde extérieur, et elles avaient toutes fini par y renoncer en comprenant

qu'elles déclenchaient ainsi les plus violentes crises d'hystérie de la jeune fille.

Victoria se demanda à quoi sa sœur pouvait bien penser durant tous ces moments où elle était complètement seule avec elle-même. Est-ce que, sous son apparente folie, elle observait et analysait le monde d'une manière parfaitement détachée ? En était-elle seulement capable ? Victoria se remémora alors une observation de leur mère sur l'éducation des filles. Selon Georgia Moore, qu'importaient ses qualités, une femme n'était jamais capable de raisonner et d'analyser comme un homme, car le soin d'elle-même, de son mari et de sa maison – qu'une bonne épouse se devait de ne pas négliger – occupait toutes ses pensées. Mais pour Juliana, ces soins étaient parfaitement étrangers et lui laissaient tout le temps de penser. Mais comme elle ne parlait pas, à quoi elle pensait demeurait un mystère.

L'avis d'Andrew sur le sujet n'était pas difficile à deviner. Il ne devait considérer Juliana que comme une malade qu'il faudrait guérir avec un de ses traitements au radium, dès qu'un tel traitement serait disponible, pour soulager sa future belle-famille de ce fardeau. Ou de cette honte.

Andrew semblait d'ailleurs de plus en plus imbu de son radium. Victoria le voyait avaler tous les jours au moins une dose du nouveau médicament à la mode, composé de quelques gouttes de radium mélangées à de l'eau sucrée. Elle ne savait pas ce qu'il espérait guérir avec ce traitement, mais elle savait déjà que cela n'arrangeait pas son caractère.

Finalement, le séjour dans la chambre de Juliana ne lui faisait pas le bien qu'elle avait espéré. Victoria pensa sortir et laisser sa sœur où elle était, quand celle-ci se remit subitement à s'animer. Elle saisit une poupée qu'elle avait jusque-là laissée à l'écart, et qui parut immédiatement familière à Victoria.

La poupée portait une robe qui n'était guère formée que de quelques tissus mal cousus, mais le tissu en question, Victoria le connaissait bien : quelques mois plus tôt, elle avait commandé une robe magnifique dans ce tissu. Il était nouveau, de grande qualité et le prix était en conséquence, mais comme d'habitude, ses parents n'avaient pas regardé à la dépense, et Victoria avait finalement

étrenné fièrement sa robe sous les regards médusés d'Alice et de quelques autres amies. Mais quelques jours plus tard, le rêve avait tourné au cauchemar : un gros trou irrégulier, visiblement découpé sauvagement aux ciseaux, était apparu en plein milieu de la robe. Après avoir accusé tout le monde, de ses amies aux domestiques, et sans retrouver le morceau manquant, Victoria avait fini par donner la robe à Alice, ne supportant plus sa présence dans sa garde-robe.

À présent, elle connaissait la vraie coupable, mais elle n'avait plus envie de se mettre en colère contre elle. L'acte de Juliana l'intriguait plus qu'autre chose. La poupée qu'elle avait ainsi habillée portait une belle chevelure blonde, dont les boucles autrefois artistiques pendaient à présent lamentablement. Leur couleur était identique à ceux de Victoria, comme si Juliana avait voulu la représenter ainsi.

Victoria avait toujours cru que les pensées de sa sœur et le monde qui l'entourait menaient des existences entièrement séparées, mais cette poupée qui copiait sa robe et sa chevelure lui montrait qu'elle devait exister dans ces pensées.

Juliana regarda quelques secondes la poupée qui ressemblait à Victoria, puis la maison. Et soudain, d'un geste vif, elle plaça la poupée au beau milieu de la maison, dans l'une des seules pièces qui avaient des portes, et elle referma immédiatement ces portes sur la poupée.

Victoria sursauta et sentit son cœur s'accélérer. Ce geste ne ressemblait pas aux répétitions mécaniques de Juliana. Il n'était donc sûrement pas anodin. Comme si sa sœur avait exprimé ainsi son souhait de l'enfermer.

À moins que ce ne fût un avertissement contre quelqu'un d'autre qui essayait de l'enfermer.

Geraldine Balmont

Deux domestiques de Moortopia apportèrent dans l'une des chambres d'amis, décorée d'images du *Petit Chaperon Rouge*, une grande et lourde malle appartenant à Sir Horace Hawkins.

Ayant appris par un télégramme de Victoria que Sir Horace et sa fille Margaret étaient les bienvenus à Moortopia, mais que pour des raisons qui lui étaient personnelles, elle ne souhaitait plus y inviter Geraldine Balmont, les Hawkins avaient modifié leur organisation en conséquence.

Lorsque les domestiques furent sortis et que la porte fut refermée, un mécanisme permettant d'ouvrir la malle de l'intérieur se déclencha, et Geraldine en sortit, vêtue d'une copie très correcte de l'uniforme des femmes de chambre de Moortopia.

La présence de Geraldine Balmont à la noce en dépit du veto de Victoria allait forcément être remarquée. Mais elle comptait sur le fait que pour tous ces riches venus encore une fois se congratuler entre eux, une femme de chambre de plus ou de moins leur serait parfaitement invisible.

Elle avait, encore une fois, complété son déguisement par une perruque brune dissimulant la couleur rousse trop voyante de ses cheveux. Elle n'était pas certaine que, si elle passait devant le nez de Victoria, celle-ci n'allait pas la reconnaître, mais se mêler aux invités n'était pas son but.

Après avoir vu Moortopia côté cour à sa dernière visite, Geraldine visait les domestiques. Et plus généralement les mécanismes internes de Moortopia, ceux que l'on ne montrait pas aux riches visiteurs et dont ils n'avaient cure.

Elle se regarda dans un des nombreux miroirs de la chambre, et ajusta sa tenue et sa perruque. Elle avait peut-être manqué de prudence lors de sa dernière visite à Moortopia – même si elle soupçonnait que le veto de Victoria devait surtout être dû au fait qu'elle avait été témoin de la gifle assénée par son futur époux – et elle ignorait s'il y avait des codes particuliers au sein de ces domestiques pas comme les autres.

Toute la difficulté de l'opération allait se trouver là : s'approcher suffisamment des domestiques pour en apprendre plus sur leur nature exacte, mais sans se faire remarquer d'eux.

L'étrange réaction du jeune maître d'hôtel la laissait cependant supposer que pour une raison qui restait à découvrir, les domestiques de Moortopia n'avaient, en temps normal, aucune autre préoccupation que les besoins de leurs maîtres.

Dans n'importe quelle autre maison, il était plus difficile qu'on ne pouvait le croire de se faire passer pour une domestique. Car si les maîtres n'étaient pas toujours attentifs à la présence d'une personne supplémentaire dans cette catégorie qui était très proche des meubles à leurs yeux, les autres domestiques, eux, savaient généralement qui était qui, et ne mettaient que peu de temps à repérer un membre en trop.

À Moortopia, en revanche, le comportement des domestiques était si proche de celui d'automates que Geraldine avait des raisons de croire que, si elle affectait l'air d'une femme de chambre aussi dévouée à sa tâche que les autres, sa présence ne serait pas remarquée et les autres continueraient de vaquer à leurs occupations comme si de rien n'était.

Geraldine sortit de la chambre en prenant la démarche modeste mais assurée d'une domestique qui connaissait parfaitement sa prochaine tâche. Se rappelant la présence de la porte dérobée réservée au personnel près de la chambre de Victoria, elle s'y dirigea tout droit et entra dans les couloirs cachés de Moortopia.

Elle fut encore une fois surprise de la pénombre qui y régnait. Rogner sur les dépenses destinées aux domestiques était une chose, sur laquelle les foyers les plus riches n'étaient pas forcément les moins portés, mais la lumière semblait tellement faible qu'elle devait

empêcher ceux qui empruntaient ces couloirs de bien voir ce qu'ils faisaient.

Ou alors, si on considérait les yeux légèrement phosphorescents du jeune maître d'hôtel, tous les domestiques de Moortopia partageaient un don de nyctalopie, ce qui ajoutait un nouveau mystère à leur nature.

Geraldine avança lentement et avec précautions dans le couloir, profitant du fait qu'il ne s'y trouvait personne pour la voir pour le moment. À travers les murs, elle entendit des éclats de voix enjoués qui devaient venir d'invitées, discutant sans se douter le moins du monde qu'on pouvait se trouver de l'autre côté du mur pour les écouter.

« C'est vrai qu'elle a l'air de fonctionner, cette crème au radianium. Votre teint est devenu encore plus blanc, on dirait presque une poupée de porcelaine. Bien sûr, vous étiez déjà belle avant... mais maintenant, vous irradiez, comme une aura douce qui se dégage de vous !

– J'étais sceptique au début, mais Andrew Taylor utilise lui-même du radianium et en semble très satisfait. C'est la preuve que nous pouvons faire confiance aux produits Taylor. Et si vous en parlez à ma mère, en insistant un peu vous apprendrez qu'elle a aussi commencé à utiliser la même crème au radianium.

– Andrew Taylor utilise lui-même des produits au radianium ? Je ne le savais pas. Pourquoi en aurait-il besoin, lui qui est déjà si beau et fort ?

– Sans doute pour le rester. »

La voix se fit plus chuchotante et complice quand la femme continua :

« Et peut-être aussi pour sa nuit de noces, vous me comprenez... »

Le groupe s'éloigna dans un grand éclat de rire tandis que Geraldine poursuivait son chemin dans la pénombre des couloirs. Un escalier, qu'elle faillit ne pas voir, descendait vers ce qui devait être la cuisine. Une odeur de plats mijotés lui confirma sa destination, et la surprit presque quand elle parvint à ses narines. Geraldine dut s'avouer qu'elle ne s'attendait plus à une ambiance olfactive aussi humaine dans cette maison de poupée aseptisée.

Pourtant, quand elle ouvrit la porte qui donnait sur la cuisine, elle se crut l'espace d'un instant dans une cuisine tout à fait ordinaire pour une maison riche. Un cuisinier et ses assistants s'agitaient pour confectionner le plus rapidement possible les plats du repas de noces de Victoria Moore tandis que les serveurs et serveuses se relayaient pour les emporter jusqu'au lieu de la fête.

Mais elle n'eut pas de mal à repérer le regard vide de tous ces gens. Le cuisinier et ses assistants enchaînaient les gestes rapides et précis, mais mécaniques, et fabriquaient à la chaîne exactement les mêmes plats, sans aucune différence entre deux assiettes. Quant aux serveurs, ils se succédaient et emportaient les plats avec une précision d'horlogerie, ne voyant apparemment rien d'autre que les assiettes qu'ils portaient ou devaient porter : pas une tête, même pas un œil, ne se tourna vers Geraldine quand elle ouvrit sa porte, alors que ce ne devait pas être leur chemin habituel. Même dans cet endroit où l'œil du maître ne venait presque jamais, personne ne cédait un seul instant à l'instinct naturel de la curiosité.

Geraldine balaya rapidement la pièce du regard à la recherche du jeune maître d'hôtel, mais en vain. N'ayant toujours déclenché aucune réaction, et ne voulant pas se mêler aux serveuses de peur de croiser Victoria ou un invité qui pouvait toujours la reconnaître, elle referma la porte et se remit en route.

L'absence totale de réaction des domestiques à sa présence avait quelque chose d'effrayant, il lui donnait l'impression d'être invisible. Pour le travail qu'elle faisait, c'était bien sûr un avantage, mais leur attitude la mettait mal à l'aise parce qu'elle n'était pas naturelle. Elle avait côtoyé des domestiques plus ou moins directement, et même ceux qui étaient les plus impeccables en apparence se relâchaient loin du regard de leurs maîtres. En ouvrant une nouvelle porte, elle se demanda ce qui pouvait bien clocher à ce point chez le personnel de Moortopia.

« Que faites-vous ici ? »

Geraldine sursauta et resta bloquée sur la porte à moitié ouverte dont elle tenait encore la poignée.

La pièce de l'autre côté était une buanderie, où s'alignaient des draps bien pliés, des planches à repasser, et une chaise où une

servante sans âge, aux cheveux d'un blond délavé impeccablement tirés sous son bonnet, cousait une taie d'oreiller. Du moins c'était ce qu'elle faisait avant l'arrivée de Geraldine. Ses mains étaient immobiles et comme figées dans le temps, l'une tenant la taie et l'autre une aiguille, sans même un tremblement.

« Je... dois prendre des draps pour une chambre » dit Geraldine, après un temps d'hésitation plus long qu'elle ne l'aurait voulu.

Mais son interlocutrice ne semblait pas relever son hésitation. Elle-même ne bougeait pas de sa position initiale, l'aiguille en l'air, comme une mécanique arrêtée en plein mouvement. Geraldine avança prudemment, constatant que le dialogue ne se poursuivait pas.

« Que faites-vous ici ? » demanda-t-elle exactement sur le même ton, comme si la réponse n'avait jamais existé.

Geraldine répéta, maintenant plus sûre de son excuse :

« Je dois prendre des draps pour une chambre. C'est bien ici qu'ils se trouvent ?

– Ici... c'est où ? Où suis-je ? »

La femme de chambre était exactement dans la même situation où Geraldine avait découvert le maître d'hôtel lors de son premier séjour à Moortopia. Le corps immobile, le visage sans expression, et quelque part au milieu de cette mécanique arrêtée, une voix demandait ce qui lui arrivait.

« Vous êtes à Moortopia, bien sûr, comme nous tous. Vous ne vous souvenez pas de votre arrivée ici ? »

Geraldine s'approcha de la femme en essayant d'accrocher son regard. Elle avait eu la chance de mettre une nouvelle fois le doigt sur ce qui n'allait pas chez les domestiques de Moortopia et elle n'avait pas l'intention de la lâcher.

« Qu'est-ce que c'est... Moortopia ? reprit la femme. Je ne me souviens de rien... à part de ces choses étranges qui brillent... »

Il y avait de plus en plus de peur dans sa voix, mais son corps démentait en continuant de rester parfaitement immobile, comme s'il était entièrement séparé du reste.

« De quoi parlez-vous ? demanda Geraldine le plus doucement possible. Pouvez-vous me dire quelles sont ces choses étranges qui brillent ?

– Elles... vont... »

Soudain, la femme se tut et reprit son geste exactement là où elle s'était arrêtée, le visage à nouveau concentré sur sa tâche comme si rien ne s'était passé.

Frustrée de se retrouver bloquée exactement au même endroit comme avec le maître d'hôtel lors de sa précédente visite, Geraldine voulut insister.

« Attendez ! Vous ne pouvez pas vous arrêter là, vous en avez trop ou pas assez dit ! Je dois savoir de quelles choses étranges vous parlez... En le sachant, je pourrai peut-être vous aider... »

La servante ralentit ses gestes sans les arrêter, et posa sur Geraldine un regard vide.

« Je ne comprends pas de quoi vous parlez. Tout va bien, je fais mon travail. Comme tout le monde ici. »

Il n'y avait aucun ton de reproche dans sa voix, rien qui insinuait que Geraldine ne travaillait pas, comme on aurait pu s'y attendre de la part d'une domestique ordinaire. Tout était parfaitement neutre dans ce qu'elle disait, comme si elle n'envisageait pas une seconde que quelqu'un pût ne pas travailler ici.

Rien à voir avec ce qu'elle avait dit quelques instants plus tôt. Mais Geraldine comprit qu'elle n'obtiendrait rien de plus, du moins avec cette femme.

« Vous avez parfaitement raison, dit-elle avec assurance. D'ailleurs, j'ai des draps à prendre pour une chambre, je devrais déjà l'avoir fait. »

Elle se dirigea vers la pile de draps repassés et amidonnés et en saisit quelques-uns, tout en essayant de jeter des coups d'œil discrets à la domestique. Mais celle-ci s'était remise à son ouvrage et continuait ses points de couture avec une précision d'horlogerie.

Tout cela ne rassurait pas du tout Geraldine. Ces deux attitudes complètement contradictoires du personnel de Moortopia, l'une aussi docile et sans saveur qu'une machine, l'autre effrayée et comme en cage, commençaient à lui faire froid dans le dos.

Les domestiques de Moortopia n'étaient pas des automates, c'était évident.

Ils étaient quelque chose de pire.

Ricky Miller

« Alors le nouveau, tu t'en sors ? »

Ricky s'en sortait aussi bien que quelqu'un qui n'avait encore jamais travaillé dans une mine : avec pas mal de difficultés.

La présentation du travail et des horaires n'avait rien eu de nouveau, pas même les règles très strictes sur la durée très courte du déjeuner, l'extinction des feux digne d'un couvent dans la maison transformée en logements pour les ouvriers, ou les recommandations sur la nécessité de faire quand même attention à sa santé car les absences pour maladie n'étaient pas payées. Mais ces dernières sonnaient étrangement quand il croisait tant de camarades aux traits tirés, au souffle court ou se plaignant à demi-mot de douleurs indescriptibles dans l'estomac.

Le travail en lui-même était physique et répétitif, mais Ricky faisait de son mieux. L'extraction du minerai de radium qui brillait d'une lueur verdâtre dans le noir – ce qui le rendait plus facile à trouver qu'une veine de charbon ou de métal – l'intéressait beaucoup, mais ne compensait guère le salaire de misère que l'on payait aux mineurs. Ayant eu un aperçu du prix des cures au radium vendues en ville, il trouvait leur rémunération d'autant plus dérisoire.

Bravant toutes les règles de la mine, il avait soustrait à un bloc de minerai qu'il avait extrait un petit morceau de radium gélifié de la taille d'un dé à coudre. C'était d'ailleurs là-dedans qu'il avait transporté son butin jusqu'à son logement en fin de journée afin de l'y étudier. Mais ne disposant pas de matériel, ni d'un grand bagage scientifique, il n'avait pu faire que des constatations superficielles sur

les effets du minéral. Celui-ci, semble-t-il, avait amoindri les effets de la fatigue de la mine et avait retardé son endormissement ; mais il avait ensuite été la cause de rêves étranges et angoissants.

Craignant de tomber malade comme tant d'autres, Ricky s'était vite débarrassé du morceau de radium en le jetant le lendemain dans un chariot avec le reste de leur production. Mais le plus étrange restait à venir.

« Dis-moi, lui dit Ned à voix basse, qu'est-ce que tu en penses, des types qu'on nous a envoyés ? »

Contrairement à Ricky, ces « types » n'étaient pas des « nouveaux » dans la bouche de Ned. Les « nouveaux » étaient ceux qui venaient d'arriver, qu'il fallait accompagner mais qui s'intégreraient tôt ou tard à l'équipe. Ce qui n'était pas le cas des « types » dont il parlait.

Arrivés deux jours plus tôt, les nouveaux venus avaient d'abord attiré les regards par leurs accoutrements. Les mineurs ne faisaient pas preuve d'élégance, et leurs moyens ne leur permettaient pas de faire des folies en matière d'équipement : ils venaient à la mine avec leurs paletots, leurs pantalons de travail usés et les chaussures les plus solides qu'ils trouvaient, ceux qui venaient de la campagne travaillant parfois en sabots. Les nouveaux venus, en revanche, étaient arrivés tous revêtus du même uniforme, combinant chemise et pantalon et complétée par un tablier assortis, le tout très simple mais d'une propreté impeccable, celle de vêtements de travail qui n'avaient encore jamais servi.

Cette tenue avait d'ailleurs suscité un début de protestation parmi les autres mineurs, qui avaient cru avoir affaire à des bourgeois venus s'encanailler en faisant semblant de travailler à la mine, et avaient voulu leur faire comprendre que ni la mine ni eux n'étaient une attraction. Les contremaîtres étaient cependant intervenus, assurant que ce n'étaient pas des bourgeois mais des travailleurs étrangers envoyés par les Taylor pour pallier au grand nombre de mineurs malades.

Mais la tension était toujours visible vis-à-vis de ces étranges mineurs.

« Ils sont louches, admit Ricky. Ils ne parlent quasiment pas, et

quand ils le font, j'ai l'impression que c'est... comment dire... qu'ils ne pensent pas ce qu'ils disent. Je veux dire, il n'y a pas d'émotion dans leur voix...

– Est-ce qu'ils pensent, seulement ? renchérit Ned. On dirait qu'ils n'ont rien en-dehors du travail. Ils sont là quand on arrive, ils sont encore là quand on repart... est-ce qu'ils dorment ou pas, ces cons-là ? Déjà qu'on ne les voit pas manger... »

Ricky ne pouvait qu'acquiescer. La durée du déjeuner était réduite au strict nécessaire et les contremaîtres insistaient sur le fait qu'il ne fallait pas interrompre le travail, mais aux alentours de midi – même si la lumière du soleil ne pénétrait pas jusqu'aux galeries les plus exploitées, l'estomac des mineurs leur tenait lieu d'horloge – on voyait toujours des ouvriers sortir leurs gamelles et manger à toute vitesse du porridge ou des tartines, prenant généralement quelques minutes pour s'asseoir dans un coin et manger au calme, aussi loin que possible des regards inquisiteurs des contremaîtres.

Mais les nouveaux venus ne mangeaient jamais, ou du moins on ne les voyait jamais manger. Détail corollaire et amusant, Ricky se dit qu'il n'avait jamais vu ces gens se soulager non plus. Ils n'étaient pas logés dans la maison où on mettait les ouvriers qui venaient de trop loin pour faire le trajet tous les jours, et où vivait aussi, disait-on, « Madame Viola », une femme de la famille Taylor à moitié folle et qui ne se montrait jamais.

Pour autant qu'il pût le savoir, ces étranges mineurs ne dormaient pas non plus.

On ne les voyait faire qu'une seule chose : travailler. Ce qu'ils faisaient sans relâche, et quasiment sans parler.

Au moins les mineurs avaient-ils été soulagés de voir qu'il ne s'agissait pas de bourgeois qui venaient faire semblant de travailler. Mais le soulagement avait été de courte durée. Certains ouvriers avouaient même du bout des lèvres qu'ils auraient encore préféré l'hypothèse des riches en goguette.

Car ceux-là, ils le savaient, ne pouvaient pas leur faire concurrence. Tandis que de mystérieux mineurs qui travaillaient à longueur de temps sans manger et peut-être même sans dormir menaçaient leur travail.

« Je pense que c'est une mystification, dit Ricky.

– Une quoi ?

– Je veux dire une mise en scène. Une nouvelle invention des patrons pour nous faire peur et nous inciter à travailler plus. J'ai déjà travaillé dans une usine où on mettait les ouvriers en concurrence, soi-disant pour créer une atmosphère d'émulation entre les gens et augmenter la production globale. Sur le principe, ça avait l'air bien, jusqu'au jour où on a découvert que les supérieurs aidaient certains ouvriers à truquer leurs résultats pour pousser les autres à des performances impossibles. Ceux qui ont voulu dénoncer ça ont été virés, et j'en faisais partie.

– Et tu crois que c'est pareil ici ?

– En tout cas, ça y ressemble. Ils essaient de nous faire croire qu'il y a des mineurs qui n'ont pas besoin de manger ou de dormir. Sauf qu'on sait tous que ce n'est pas possible. À mon avis, ils leur font jouer cette comédie, et dès qu'on a le dos tourné, nos drôles de collègues mangent ou dorment à l'abri des regards. Ce qui expliquerait aussi pourquoi ils ne dorment pas dans la maison de Madame Viola. Ils doivent avoir leur propre dortoir bien planqué quelque part. »

Ricky se gratta le menton. Lui qui s'était vanté à Tatie Thornton de découvrir quelque chose que Libbie ne trouverait pas de son côté, il estimait que ces mineurs qui travaillaient apparemment sans manger ni dormir étaient une énigme intéressante à résoudre, même si elle ne concernait pas directement le radianium.

Il poursuivit son travail avec les autres tout en continuant de surveiller l'étrange groupe du coin de l'œil, comme le faisaient beaucoup de mineurs à l'affût d'un signe de faiblesse de la part des nouveaux venus. Mais rien n'y faisait, personne ne parvenait à remarquer la moindre relâche de leur part.

Quand résonna la sirène marquant la fin de la journée, les mineurs remontèrent les uns après les autres et Ricky, en traînant des pieds, fit en sorte de partir avec le dernier groupe. Il avait surveillé les sorties sans en avoir l'air, mais les nouveaux venus n'étaient pas encore partis. L'heure de la dernière remontée était pourtant proche, et Ricky ne put s'empêcher d'admirer chez ses mystérieux collègues un

certain sang-froid : ils n'avaient pas peur de se laisser enfermer après l'arrêt des ascenseurs en attendant leur délivrance.

Ne pas montrer ses émotions à ses collègues était une chose, mais l'ambiance confinée de la mine impressionnait même les plus solides, et à part le mystérieux groupe, Ricky ne connaissait aucun mineur prêt à prendre le risque de rater les dernières remontées et de passer la nuit sous terre. Et dans les gisements de radium encore moins qu'ailleurs ; tous les mineurs connaissaient de près ou de loin quelqu'un qui était tombé malade, ce qui les incitait, tout en restant dans le respect des stricts horaires de travail, à rester dans les galeries le moins longtemps possible.

Les mineurs se dispersèrent, beaucoup d'entre eux se dirigeant à grands pas vers la gare du village afin d'attraper le dernier train, tandis que ceux qui dormaient sur place se dirigeaient vers la maison de Madame Viola pour y regagner la chambre qui leur était affectée et se reposer quelques heures avant le retour à la mine le lendemain matin de bonne heure.

Ricky était au moins aussi fatigué que les autres, mais ce groupe de mineurs qui ne remontait pas avec les autres titillait de plus en plus son goût pour les énigmes et son envie de découvrir quelque chose que Libbie ne savait pas.

Il suivit donc le groupe qui se dirigeait vers la maison, tout en cherchant du regard les surveillants qui s'assuraient, avec une vigilance digne de portières de couvents, que tout le monde rentrait bien à temps pour l'extinction des feux. Les mineurs se méfiaient de ces garde-chiourmes qu'ils soupçonnaient de rapporter aux contremaîtres ou aux patrons les manquements au règlement. Aussi Ricky ne fut-il pas surpris d'en trouver un en vive discussion avec l'un des mineurs, pour Dieu savait quelle entorse aux codes de bonne conduite plus ou moins implicites de l'établissement.

Ce remontage de bretelles était providentiel, car les deux hommes se regardaient ainsi les yeux dans les yeux et ne prêtaient aucune attention à ce qui se passait autour d'eux. Après s'être assuré d'un dernier regard que les autres surveillants étaient bien à l'intérieur du bâtiment, Ricky se détourna insensiblement de la porte par laquelle il était censé rentrer et, au lieu de cela, se dirigea vers l'angle de la

maison et la contourna en évitant soigneusement les fenêtres.

Aucun cri ni bruit de pas ne se fit entendre, et il continua son chemin le long de la maison, maintenant sûr que son évasion n'avait pas été remarquée. Il ignorait encore comment, après cela, il allait faire pour rentrer discrètement, mais il était, un peu trop peut-être, enclin à faire confiance à sa bonne étoile et à son sens de l'improvisation. Par exemple, escalader l'une des nombreuses plantes qui grimpaient le long du mur et que le manque d'entretien avait rendues énormes semblait à sa portée, et un bon moyen d'éviter des surveillants qui avaient tendance à surtout surveiller les entrées les plus évidentes.

Les fenêtres se succédaient et Ricky se demanda s'il avait déjà dépassé la partie de la maison transformée en quartiers des ouvriers et atteint celle qui était toujours occupée par Madame Viola.

Toutes sortes de rumeurs couraient sur cette femme dont tout le monde parlait mais que personne ne voyait jamais. La seule chose sur laquelle tout le monde s'accordait, c'était qu'elle faisait partie de la famille Taylor et qu'elle était la propriétaire officielle du gisement de radium. Pour le reste, Ricky avait entendu les histoires les plus étranges et les plus contradictoires. Parfois on racontait que Madame Viola était devenue folle après le décès de son mari ; parfois on disait, au contraire, qu'elle avait toute sa tête, mais que sa famille la faisait passer pour folle et la séquestrait dans sa propre maison afin d'exploiter les mines à leur convenance. Une histoire démentie par certains qui affirmaient avec assurance avoir aperçu Madame Viola dans les très rares moments où elle sortait de sa maison. Là encore, les avis étaient unanimes : elle portait une longue robe de crêpe noir et un grand chapeau agrémenté d'un voile noir qui dissimulait entièrement son visage. Une apparence qui laissait libre cours à de nouvelles spéculations, les plus imaginatifs affirmant qu'elle était encore jeune et merveilleusement belle sous son voile, les autres leur rétorquant qu'il ne s'agissait que de contes à dormir debout et que dans tous les cas, elle n'était pas pour eux.

De fait, Madame Viola dégageait auprès des mineurs une aura d'irréalité, comme si elle n'appartenait pas au même monde dans tous les sens du terme. Ne s'impliquant jamais dans les affaires de la

mine, elle n'était pas considérée comme une véritable patronne, mais plutôt comme une sorte de sainte protectrice, distante mais jouissant d'une sorte d'adoration bienveillante.

La tentation était grande de profiter de la situation pour espionner la propriétaire de la mine, mais Ricky préféra se concentrer sur son mystère originel, celui des nouveaux ouvriers.

Il se glissa donc sous la fenêtre et rampa silencieusement mais aussi rapidement que possible, craignant, à présent que tout le monde était censé être rentré, de rater la sortie de ses mystérieux collègues. Il restait persuadé qu'on ne les laissait pas éternellement sous terre et qu'ils devaient sortir très vite après le départ des autres mineurs ; et comme ils n'étaient pas très nombreux, ils pouvaient sortir en peu de temps et disparaître ensuite sans laisser de traces.

Désireux de se trouver le plus vite possible à portée des entrées de la mine, Ricky ne prit pas la précaution d'éviter la dernière fenêtre, qui n'était de toute façon pas éclairée. Il se releva au beau milieu de la fenêtre, et tendit le cou et l'oreille à l'affût du moindre signe de mouvement sur le terrain du gisement de radium.

Ce fut exactement à ce moment que la fenêtre derrière lui s'illumina à la flamme d'une lampe à gaz que l'on venait d'allumer. Surpris, Ricky n'eut pas le réflexe de se baisser en espérant ne pas être vu, mais seulement celui de se retourner vers l'intérieur de la pièce.

De l'autre côté de la fenêtre se trouvait une femme portant une élégante robe de crêpe noir, aussi luxueuse que ce qui était permis aux veuves en grand deuil dans la haute société. Elle ne portait pas de chapeau ni de voile, et un chignon complexe constituait la coiffure de ses cheveux blonds, où couraient des mèches blanches, apparemment précoces car le visage, dont Ricky voyait le profil droit, était encore jeune, avec des traits fins et réguliers, un nez qui rappelait en plus petit celui de Jack Taylor – qui n'était pas venu à la mine récemment, mais dont Ricky connaissait l'apparence pour avoir vu sa photo dans les journaux – et de jolis yeux bleus, ou plutôt un joli œil bleu puisque seul le droit était visible de la fenêtre.

Même si ce n'était pas son but initial, Ricky comprit qu'il avait la chance inespérée de voir « Madame Viola » sans son voile, et de

découvrir que les rumeurs sur sa beauté étaient finalement vraies. L'espace d'un soupir et d'un battement de cils, il oublia l'énigme des mineurs qui ne remontaient pas et resta sous l'emprise de l'attraction que lui inspirait ce beau visage.

Puis Viola, qui ne l'avait pas encore remarqué, se tourna vers la fenêtre, et il vit l'autre côté de sa face.

Pour Ricky, c'était pire qu'un charme qui se brisait. La répulsion que lui inspira la moitié gauche de ce visage était à la hauteur de la fascination que la moitié droite avait inspirée. Car ce côté n'était pas seulement laid.

Sur tout le côté gauche du visage de Viola, la peau était comme brûlée, mais pas brûlée comme de la peau humaine, plutôt comme du caoutchouc ayant en partie fondu sous la chaleur. L'œil gauche, vitreux, n'avait plus de paupières, et des taches rouges que Ricky ne vit d'abord que confusément se révélèrent être des trous laissant voir le derme, voire les fibres des muscles du visage. Le bas de la mâchoire portait même des marques noirâtres, qu'à sa grande horreur, Ricky reconnut comme des marques de nécrose.

Le côté gauche de Viola Taylor était un cadavre vivant.

Un cri strident retentit de chaque côté. Viola fit volte-face et empoigna le chapeau et le voile qu'elle avait laissés sur une console, se couvrit la tête à la hâte et sortit de la pièce, tandis que Ricky se forçait à se taire, conscient qu'il venait de se trahir en découvrant le terrible secret de la propriétaire du gisement de radium.

Les mineurs affirmaient tomber malades à cause du radium, et Ricky se demanda si ce qu'il venait de voir était l'effet sur une personne qui vivait depuis des années sur une terre saturée de cet élément.

Mais il n'était pas temps pour lui d'y réfléchir. Il devait s'enfuir.

Si Viola pouvait le reconnaître, il était désormais hors de question de retourner dans sa chambre. Il devait s'éloigner le plus vite possible de la mine de radium.

Le premier chemin qui lui vint à l'esprit était celui que prenaient les ouvriers qui partaient à la gare. Il n'y avait plus de train à cette heure, mais il lui restait la possibilité de se cacher pour le reste de la nuit dans la gare ou dans une maison avoisinante, et prendre le

premier train pour Londres en espérant trouver un moyen pour qu'on y perde sa trace.

Entre la maison et le chemin de la gare, il restait tout le terrain de la mine de radium, gorgée d'un produit dangereux, et surtout, où les étranges ouvriers étaient peut-être toujours. Mais Ricky n'avait pas le choix. Chaque seconde qu'il passait ici augmentait le danger.

Il courut donc comme un dératé à travers le terrain, bénissant les lampes que l'on laissait allumées toute la nuit pour signaler les trous dangereux. Elles lui permirent de prendre la route la plus sûre et la plus courte possible vers la frontière du territoire de la mine et l'entrée du chemin qui menait au village.

Des coups de sifflet se faisaient entendre derrière lui, signe qu'il avait été repéré. Un bruit d'ascenseur de mine qui remontait craqua quelque part sur le terrain, non loin de lui, et il se demanda qui pouvait faire remonter cet ascenseur à cette heure, bien après la dernière remontée.

Mais il n'y avait qu'une seule réponse possible à cette question.

Ricky courait déjà à une vitesse qu'il n'aurait jamais cru pouvoir atteindre. Avoir le diable aux trousses, ou plus précisément la femme-démon du gisement de radium, lui faisait dépasser ce qu'il avait toujours cru être ses limites physiques. Mais quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent pour laisser sortir les étranges mineurs, ils coururent vers lui si vite qu'il les vit à peine arriver.

Il eut à peine le temps de voir un visage impassible malgré la course et deux yeux luminescents dans son champ de vision, qu'un poing s'écrasa sur son visage et le fit s'écrouler.

La douleur devint presque immédiatement intense jusqu'au point de le paralyser, mais il ne sentit que peu de coups. Ces ouvriers, ou quoi qu'ils fussent, étaient diaboliquement efficaces, et capables de frapper exactement au bon endroit en économisant leurs coups.

Lorsqu'il fut sur le point de sombrer dans l'inconscience, il entendit de nouveaux pas près de lui. Le froissement d'une robe qui les accompagnait indiquait que Viola Taylor faisait partie du groupe.

« Il faut qu'il meure, dit-elle d'une voix tremblante.

– Cela ne pose aucun problème, répondit l'homme qui l'accompagnait. S'il n'a pas été trop abîmé, il pourra même faire

partie de l'expérience. »

Alice Whitegate

Les éclats de la noce de Victoria et Andrew Taylor avaient enfin fait place au calme de la nuit. C'étaient évidemment les nouveaux mariés qui avaient donné le signal de la fin des réjouissances en annonçant leur intention de se retirer. Plus précisément, c'était Andrew qui avait donné le signal, attirant sur lui la traditionnelle tape sur l'épaule de la part de son père lui souhaitant bon courage pour la nuit de noces.

Alice s'était demandé si Victoria avait une idée de ce que cela signifiait pour elle. Pour sa part, elle en avait quelques notions théoriques ; c'était l'un des rares avantages à être née dans un milieu inférieur à celle qui se disait son amie.

À présent, après le bal où les invitées de Victoria avaient rivalisé d'éclat dans leurs robes de soie et leurs bijoux hors de prix, et après l'attraction aussi fascinante qu'effrayante des fontaines de feu dont les hautes flammes avaient fait défaillir plusieurs dames et demoiselles, Moortopia ressemblait au château de la Belle au bois dormant une fois la malédiction de la méchante fée accomplie.

Comme les autres invités qui restaient sur place, Alice s'était retirée dans sa chambre. Victoria avait insisté pour qu'on lui attribue celle sur le thème d'*Alice au pays des merveilles*, et Alice avait dû faire comme si on lui faisait cette plaisanterie pour la première fois.

La chambre, cependant, était très confortable et avec la fatigue du long bal, Alice ne mit guère de temps à s'endormir. La literie soyeuse de Moortopia n'avait rien à voir avec les endroits où elle dormait habituellement, et même si elle trouvait que c'était une piètre récompense pour devoir supporter Victoria et ses airs supérieurs, elle

ne manqua pas d'en profiter.

Ses dernières pensées avant de céder au sommeil furent pour Andrew Taylor, l'époux de Victoria depuis ce jour. Dès qu'il était entré dans la vie de Victoria, et par conséquent dans celle d'Alice qui la suivait toujours, il avait exercé sur la jeune fille un charme étrange, aussi fascinant que repoussant. Le jeune homme riche qui se donnait une image de prince charmant avec ses catogans bien tirés et ses costumes hors de prix, n'avait jamais cessé d'évoquer aux yeux d'Alice, et ce depuis le premier instant, une sorte de fauve dans un habit de luxe.

Elle ignorait si c'était dû à sa mâchoire et son nez qui évoquaient la forme de ceux d'un félin, ou à la lueur digne d'un prédateur dans son regard ; une lueur qui lui avait semblé monter en puissance depuis la célébration des fiançailles. Alice l'avait d'autant plus remarqué qu'Andrew ne dédaignait pas de la regarder, d'abord furtivement, puis en se cachant de moins en moins. Alice savait même que cela n'avait pas échappé à Victoria, qui ne s'était pas gênée pour le lui reprocher – à Alice, s'entendait. En tout cas, Andrew n'avait pas changé de comportement, et même durant la fête, son regard léonin s'était porté plus d'une fois sur Alice.

Le bruit d'une porte qu'on ouvrait puis qu'on fermait brutalement réveilla d'un coup Alice, qui eut à peine le temps de se demander si elle avait réellement dormi et combien de temps, quand elle sentit quelqu'un s'asseoir sur son lit.

« Qui est là ? » demanda-t-elle en tirant autant que possible les couvertures sur elle. Puis, la peur l'ayant forcée à bien se réveiller, elle ajouta d'une voix mal assurée : « Allez vous-en ! »

Mais le poids sur le lit était toujours présent et immobile, aucunement décidé à partir. Alice chercha à tâtons un moyen d'avoir de la lumière, car elle devait toujours être au milieu de la nuit et la chambre était plongée dans l'obscurité.

La petite veilleuse de porcelaine sur sa table de chevet se trouva à portée de ses doigts, mais il lui fallait encore trouver une allumette. Sentant l'intrus bouger, elle se retournait convulsivement entre la table de chevet et le poids de trop sur son lit. Elle crut voir, du côté du second, deux petites lueurs verdâtres dans la nuit, comme les yeux

d'un chat, mais un chat dont la tête était placée à hauteur d'homme.

« N'auriez-vous pas besoin d'aide, ma chère ? »

Alice sursauta et faillit renverser la veilleuse sur le sol. La voix de l'intrus lui était parfaitement connue : c'était celle d'Andrew Taylor.

Il se leva, traversa la pièce à une allure presque inhumaine, et se retrouva près de la table de chevet où il alluma la veilleuse, confirmant à Alice l'identité de son visiteur. À la faible lueur de la petite lampe, sa mâchoire féline et la brillance de ses yeux ressortaient d'autant plus, et avec ses longs cheveux détachés, lui conféraient l'apparence d'un lion prêt à attaquer.

Alice recula instinctivement, mais rencontra le mur derrière elle. Andrew ne bougeait pas, et semblait considérer comme tout naturel le fait de se rendre dans la chambre d'une autre femme en plein milieu de ce qui devait être sa nuit de noces.

« Que faites-vous là ? » parvint-elle à dire.

Andrew sourit.

« Je viens vous rendre visite.

– N'êtes-vous pas censé être aux côtés de Victoria ? C'est votre nouvelle épouse... »

Il éclata de rire cette fois.

« J'étais à ses côtés, je vous rassure. C'est juste que j'ai déjà terminé. Voulez-vous que je vous raconte ?

– Certainement pas !

– Vraiment ? Ne croyez pas que j'ignore ce que vous pensez réellement de Victoria. Je ne peux d'ailleurs pas vous donner tort : c'est une pimbêche qui se donne des airs d'importance, mais je peux vous assurer que dès qu'elle est confrontée à la dure réalité, elle n'en mène pas large ! »

Il termina par un autre petit rire qui faisait froid dans le dos d'Alice.

« Vous ne devriez pas parler ainsi de Victoria, dit-elle sans parvenir à maîtriser les tremblements de sa voix. Elle a ses défauts comme tout le monde, mais elle n'en reste pas moins mon amie.

– Gardez cela pour les étrangers, ma chère. Nous savons aussi bien l'un que l'autre que Victoria n'est l'amie de personne. Et cela nous arrange plutôt bien, n'est-ce pas ? De cette manière, nous

aurons moins de remords.

– Mais de quoi parlez-vous ?

– Allons, nous sommes entre nous, ne faites pas semblant de ne pas comprendre. Depuis que j’ai rencontré Victoria et que j’ai été admis dans son cercle, c’est vous que j’ai remarquée et que j’ai aimée, Alice.

– Et vous avez laissé faire vos fiançailles en sachant cela ?

– Ne jouez pas les naïves, vous avez bien assez d’entrées dans la haute société pour savoir que les mariages parmi nous sont rarement des mariages d’amour. J’ai accepté de continuer dans cette voie pour l’avenir des industries Moore et Taylor, mais personne n’est dupe, et tout le monde sait bien qu’il n’y a rien de plus derrière cette union. »

Alice se mordit la lèvre et ne répondit rien. Certes, c’était probablement le cas, mais si personne n’était dupe, tout le monde s’efforçait cependant de maintenir les apparences. Elle était presque sûre que Victoria, même si elle aussi trouvait son compte dans la fortune et la renommée qu’un tel mariage lui apportait, avait quand même dû croire, au moins par orgueil, qu’elle avait su prendre l’héritier des industries chimiques Taylor dans ses filets. Sa jalousie à l’égard d’Alice constituait à elle seule une preuve qu’elle se préoccupait au moins un peu d’Andrew.

« Mais ne parlons plus de Victoria. Elle dort, il n’y a plus que vous et moi ici. Je vous aime, et j’ai bien remarqué que je ne vous laisse pas indifférente. Nous ne nous sommes jamais dit que des banalités, parce qu’on ne nous laissait pas aller plus loin, mais tous ces regards dérobés que nous avons échangés depuis les fiançailles en disent plus long que bien des mots.

– Vous devez vous méprendre... Je vous estime, certes, vous êtes quelqu’un de fort impressionnant, mais je n’ai pas les sentiments dont vous voulez parler... »

Le rire glaçant retentit de nouveau.

« Alice, Alice ! Je ne sais pas si c’est auprès de Victoria que vous avez appris à parler de cette manière, mais c’est très réussi. Vous savez dire avec une telle élégance ce non qui signifie oui, que ce sera un vrai plaisir de vous avoir pour maîtresse. Qui sait, nous pourrions même finir par nous afficher officiellement l’un à côté de l’autre sans

que personne n'y trouve à redire. Vous avez beau être issue d'un milieu social inférieur au nôtre, vous avez quand même le prestigieux titre de meilleure amie de Victoria, après tout. Bien sûr, nous savons bien tous les deux ce que signifie vraiment ce titre. Mais dans un monde où seules les apparences comptent, ce qui se cache derrière n'a pas de grande importance. »

Il grimpa sur le lit en fixant sur la jeune fille un regard de prédateur.

« Mais voici un titre dont vous allez pouvoir vous réjouir. Je suis navré que vous deviez ainsi passer après Victoria, j'aurais préféré commencer par vous, mais là encore, les apparences nous contraignent. Mais soyez assurée que j'y prendrai bien plus de plaisir qu'avec mon épouse officielle. »

Alice tenta de rabattre les draps sur elle, couvrant son corps et la fine chemise de nuit qu'elle portait, tandis qu'Andrew déboutonnait son pyjama.

« Il suffit, monsieur, dit-elle en essayant de se donner de l'assurance. Je ne suis pas celle que vous croyez. Ne me touchez pas ou je hurle !

– Hurlez donc, cela ne fera qu'ajouter un peu plus de piment à l'affaire.

– Si je hurle, Victoria va finir par entendre...

– Possible... Mais encore faudrait-il qu'elle ose aller voir ce que je suis en train de faire. Car tout à fait entre nous, j'ai profité de notre nuit de noces pour lui faire comprendre qu'il n'était pas dans son intérêt de se mêler de mes affaires.

– Elle n'est pas la seule ici. Moortopia est rempli d'invités. Même si Victoria décide de ne pas venir, quelqu'un d'autre le fera...

– Et ce sera tant pis pour vous. Je leur dirai la vérité, à savoir que vous m'aguichez depuis mes fiançailles avec Victoria, et jusqu'au soir même de mes noces, à tel point que je n'ai pas pu résister. Mon mariage pourrait en être affecté, mais il a été béni et consommé, et ne pourra pas être annulé facilement désormais. Tandis qu'il n'y a rien pour sanctifier votre situation. Le moindre dérapage et vous serez une nouvelle Ève, chassée du paradis sans rien sur elle. Vous devriez donc réfléchir avant d'ameuter tout Moortopia. Essayez plutôt de

vous détendre et de profiter de l'immense honneur qui vous est fait, alors que bien des pimbêches invitées au mariage auraient tué pour être à votre place... »

La seule pensée qu'Alice parvint à former fut qu'elle leur aurait volontiers cédé la place sans leur demander de tuer qui que ce fût. Après cela, elle ne pensa qu'à lutter contre celui qui voulait la forcer, mais en vain. Andrew était non seulement d'une force peu commune, mais un simple regard de ses pupilles luminescentes coupait court à toute volonté de résister.

Plusieurs fois, au moins sous l'effet de la douleur, Alice voulut hurler. Mais à chaque fois, elle se mordit les lèvres et ne dit rien. Malgré l'envie de faire savoir à Victoria ce qui se passait, bien des choses la retenaient de libérer ses cris : le désir de ne pas donner à Andrew ce plaisir supplémentaire, mais aussi, et surtout, la peur que cela ne lui fît plus de mal que de bien. Andrew avait malheureusement raison. Meilleure amie de Victoria en apparence, elle n'était en réalité que tolérée dans son entourage tant qu'elle lui servait de demoiselle de compagnie sans gages. Et si Victoria ou quelqu'un d'autre apprenait ce qui s'était passé, Andrew ne se priverait pas de dire qu'Alice l'avait séduit et que tout était sa faute.

Et l'opinion de la haute société ne balancerait pas longtemps, entre lui et une jeune fille issue d'un milieu inférieur, qui n'était devenue la camarade et l'amie de Victoria que grâce à une bourse d'études et beaucoup de chance, et que l'on soupçonnait même d'être une arriviste et de profiter de la générosité de Victoria – on pensait sans doute qu'elle n'entendait pas, mais elle avait surpris des conversations des autres amies de Victoria, des pimbêches comme le disait Andrew, mais qui avaient plus d'influence qu'Alice n'en aurait jamais.

Geraldine Balmont

« Je ne me rappelle pas vous avoir invitée, dit Victoria avec une moue dédaigneuse.

– Vous ne l’avez pas fait, répondit Geraldine sans se laisser perturber. Votre époux et votre beau-père ont invité Sir Horace Hawkins. Et mon oncle a estimé qu’il était bon que je l’accompagne. »

Comme à son habitude, Victoria se cacha le visage derrière son éventail pour cacher à l’assistance le pire de sa grimace, puis elle tourna les talons en laissant entendre rien que par son expression qu’elle avait déjà perdu trop de temps pour une chose indigne de son attention.

C’était la première fois depuis l’incident de Moortopia qu’elle revoyait Victoria Moore – Victoria Taylor depuis le mariage, rectifia-t-elle mentalement – et il était évident que Victoria n’avait toujours pas pardonné à Geraldine d’avoir été témoin du premier geste de violence d’Andrew envers elle.

Elle se demanda si ce premier geste avait été suivi par d’autres. Après la fastueuse noce à Moortopia, les nouveaux époux étaient immédiatement partis pour deux semaines en voyage de noces aux Indes, en toute intimité si on exceptait toute la domesticité qui avait dû les suivre vers leur villégiature exotique. Les domestiques ne diraient rien de compromettant de peur de perdre leur place, mais peut-être que si Alice, meilleure amie officielle et dame de compagnie gratuite officieuse, avait été elle aussi du voyage, Geraldine trouverait le moyen de recueillir auprès d’elle plus de détails inavouables sur le nouveau couple le plus en vue de la haute

société londonienne.

Mais pour l'heure, elle était là pour assister aux annonces officielles. Geraldine calcula qu'ils étaient tout juste revenus de leur voyage de noces et qu'Andrew n'avait pas perdu de temps pour retourner aux affaires des industries Taylor avec son père. Victoria, de son côté, avait dû passer des commandes pour renouveler sa garde-robe avant de partir pour le Raj britannique, afin d'avoir pour l'événement une tenue somptueuse, tout en soie et en velours prune, étroitement serrée au niveau du col et des manches pour que seul apparaisse, en plus de ses mains gantées et parfumées, son visage encadré par ses fameuses anglaises blondes recouvertes d'un chapeau à voilette assorti au reste.

Geraldine remarqua que Victoria, dont la peau était au naturel lors de leurs premières rencontres, portait aujourd'hui une couche de crème et de poudre sur son visage. Elle se demanda si la nouvelle Mrs Taylor avait elle aussi succombé à la mode des crèmes et du maquillage au radianium que, selon les réclames, toute dame soucieuse de sa beauté se devait de posséder dans sa salle de bains.

La salle louée par Jack et Andrew Taylor pour leur annonce n'était pas aussi grande ou somptueuse que le Crystal Palace, mais elle n'était pas avare de statues et autres décorations de cuivre doré qui étincelaient à la lueur des lampes à gaz, et dont la perspective attirait l'œil vers la scène centrale où devait avoir lieu la présentation dont tout le monde ignorait pour l'instant le sujet.

Même Sir Horace n'en savait rien. L'invitation envoyée par les industries Taylor et signée par Jack et Andrew n'annonçait la présentation qu'en des termes sybillins, une « nouvelle application révolutionnaire du radianium » sur laquelle aucun détail n'était donné.

Pour sa part, Geraldine se demandait dans quelle mesure cela pouvait avoir un rapport avec Moortopia et ses mystérieux domestiques. Elle soupçonnait que c'était le cas, mais manquait de preuves, à sa grande frustration, mais aussi à celle de Sir Horace qui commençait à lui en faire le reproche.

Après s'être fait refermer les portes de Moortopia, ses jours au sein de la haute société étaient peut-être comptés.

Louvoyant entre les groupes tout en prétendant flâner et admirer la décoration de la salle, Geraldine écoutait les conversations sans en avoir l'air, et plus précisément celles du groupe auquel Victoria venait de se mêler.

« Ne pourriez-vous pas nous dire de quoi il s'agit ? » demanda à Victoria une petite brune en velours vert.

Elle était accompagné d'un homme mince qui se lissait nerveusement la moustache, trahissant sa propre impatience d'en savoir plus. Il semblait assez âgé pour être le père de la brune ; Geraldine se dit amèrement qu'il l'était aussi assez pour être son mari.

« Ma chère, répondit Victoria, si je vous le disais, ce ne serait plus une surprise, voyons. »

Elle affecta de rire, mais ses éclats sonnaient faux. Et quelque chose dans la manière dont elle crispa sa main sur son éventail fit comprendre à Geraldine qu'elle ne devait pas connaître non plus le sujet de la présentation, et qu'elle était la première frustrée de ne pas le savoir.

Si c'était bien le cas, cela en disait long sur le nouveau couple. Et cela rassurait un peu Geraldine pour la suite des opérations : si Victoria n'était pas la mieux informée, ne plus la côtoyer directement n'était pas aussi grave. Elle était sûre que tout était encore possible si elle parvenait à mettre Alice en confiance et à la persuader de lui parler.

Pour cela, elle commença par chercher du regard la jeune fille parmi les invités, s'étonnant d'abord de ne pas la voir à sa place habituelle dans le sillage de Victoria. Les robes colorées et élaborées des femmes présentes dans la salle attiraient le regard et rendaient Alice difficile à repérer.

Un mouvement de foule dans l'assistance mit momentanément fin aux recherches de Geraldine. Jack Taylor venait d'apparaître sur le podium, et des applaudissements spontanées retentirent.

« Merci, mesdames et messieurs, d'être venus si nombreux. »

La voix du patron des industries Taylor était parfaitement posée, et Geraldine se rappela pendant un instant son embarras lors de la cérémonie des fiançailles, quand il avait dû avouer le retard

d'Andrew. Cette fois, il incarnait le dirigeant d'un empire chimique dans toute sa splendeur.

En pensant à Andrew, Geraldine remarqua pour la première fois depuis le début de l'événement qu'il n'était nulle part, et s'étonna que l'héritier désigné des industries Taylor ne fût pas présent, alors même que Victoria l'était.

Les applaudissements s'étaient tus dès les premiers mots de Jack Taylor, ce qui lui permit de continuer avec la même assurance :

« Comme nous l'avons promis, nous allons aujourd'hui vous présenter une nouvelle application révolutionnaire du radium. Comparé à cela, les crèmes de beauté au radium ne sont que des futilités, et même les médicaments au radium qui stimulent votre énergie et prolongent votre vie vont sembler bien pâles. »

Geraldine perçut un mouvement dans les coulisses et détourna le regard de Jack Taylor et son discours pompeux. Andrew Taylor venait de faire son apparition dans un recoin dans l'ombre à côté de la scène.

Elle ne fut pas surprise de son arrivée, mais de la personne présente derrière lui. Il s'agissait de celle qu'elle avait cherchée en vain dans l'assistance, Alice. Geraldine se demanda pourquoi Andrew gardait Alice aussi près de lui tout en envoyant Victoria faire de la figuration pendant ce temps.

Il y avait une explication, qui lui vint très rapidement à l'esprit. Si c'était bien cela, Alice allait effectivement devenir une source d'informations de tout premier ordre. Mais il allait aussi être plus difficile de l'aborder.

Andrew laissa Alice sur place et monta sur scène à la grande satisfaction de Jack, qui fit un geste enthousiaste dans sa direction en déclenchant une nouvelle vague d'applaudissements.

« C'est en grande partie grâce à mon fils Andrew que nous avons pu mettre au point cette invention, en ajuster les détails et en tester soigneusement les applications, afin de pouvoir la livrer aujourd'hui à votre approbation. »

Andrew salua fièrement l'assistance qui redoubla d'applaudissements. Cependant, à présent qu'il était sous les feux de l'éclairage de la scène, Geraldine remarqua des détails étonnants et

se demanda si les autres spectateurs, tout à leur enthousiasme, les avaient aussi remarqués.

Le côté gauche de la mâchoire léonine d'Andrew présentait une tache plus sombre, qu'on aurait pu prendre chez tout autre comme le reste d'un rasage raté, mais qui était inconcevable sur l'héritier d'un empire industriel en pleine présentation de son nouveau produit vedette. Quand l'orientation de l'éclairage s'y prêtait le mieux, Geraldine pouvait en détailler la forme, une sorte de volute qui suivait la ligne des gencives et qui remontait en direction de la tempe, s'arrêtant vers le milieu de la joue.

Quand il prit la parole en faisant face au public, Geraldine remarqua un éclat dans ses yeux qui ne semblait pas naturel, et ne s'expliquait ni par l'euphorie de l'annonce ni par les reflets des multiples lampes à gaz qui l'éclairaient. Cet éclat, selon elle, avait des points communs avec la légère luminescence qu'elle avait pu observer dans les yeux des domestiques de Moortopia.

« Mesdames, messieurs, dit-il, je m'adresse à vous de propriétaire d'entreprise à propriétaire d'entreprise. Comme nous le savons tous, il est souvent difficile de nous procurer des ouvriers ou des employés dignes de ce nom. »

Un rire contenu parcourut l'assistance. Geraldine ne trouvait pas la plaisanterie bien drôle, si c'en était une.

« Nous sommes bien souvent confrontés à deux problèmes principaux, continua Andrew : les ouvriers maladroits ou paresseux dont le travail ne rapporte guère, et ceux qui sont bons mais se laissent attirer par les sirènes de syndicats et autres associations de travailleurs, et demandent toujours plus en échange de leur travail jusqu'à n'être plus rentables. »

Par curiosité, Geraldine détacha son regard de la scène et scruta les visages de l'assistance. Les soupirs et les grimaces montrèrent que les propriétaires d'entreprises étaient nombreux et adhéraient à la vision d'Andrew.

« Mais grâce au radium qui a déjà démontré de nombreuses propriétés extraordinaires, ces inconvénients sont sur le point d'être résolus. Que diriez-vous de travailleurs disponibles sur demande, pratiquement infatigables, obéissant toujours et ne se plaignant

jamais ? »

Le public retint son souffle. Geraldine aussi, mais pas pour la même raison.

Si elle avait bien compris, Andrew Taylor venait de parler sans sourciller de donner de la drogue au radianium à ses ouvriers pour les empêcher de se plaindre, et la perspective n'effrayait personne parmi ceux qui venaient de l'entendre. Au contraire, tous étaient suspendus à ses lèvres et attendaient avec impatience d'en savoir plus.

« Dans nos réclames pour les produits au radianium que nous commercialisons déjà, nous avons dit que le radianium était la source de la vie. Non seulement il ne s'agissait pas d'un simple slogan publicitaire, mais nous étions au-dessous de la vérité, puisque nous allons dès maintenant vous en apporter la preuve. Que l'on fasse entrer les Radiavailleurs ! »

La scène s'anima de nouveau quand deux autres personnes firent leur entrée d'un pas mécanique et régulier. Geraldine reconnaissait bien ce pas ; mieux encore, elle reconnaissait aussi les deux personnes qui venaient d'arriver.

Le jeune maître d'hôtel de Moortopia et l'une des femmes de chambre.

Elle ne s'était pas trompée sur un point au moins : les domestiques au comportement étrange et à l'arrivée nocturne de Moortopia cachaient quelque chose de louche, comme elle l'avait déclaré dès le début. À présent les Taylor eux-mêmes le révélaient, mais elle se demanda s'ils allaient donner des détails sur la nature exacte de ces « Radiavailleurs ».

Elle jeta encore un regard circulaire dans l'assistance. La plupart des spectateurs avaient les yeux rivés sur les deux domestiques, se demandant sûrement ce qu'ils avaient de particulier et attendant une nouvelle révélation tonitruante de la part d'Andrew.

Une seule personne se détachait du lot, et c'était Victoria. Elle ne montrait aucune curiosité, mais son éventail dissimulait mal sa colère. De toute évidence, elle n'avait pas été mise au courant que du personnel de son cher Moortopia allait faire partie de l'exhibition.

Voyant que Victoria parcourait elle aussi le public du regard, Geraldine se força à regarder de nouveau vers la scène. Il était inutile

de faire comprendre à Victoria qu'elle avait aussi été un témoin privilégié de cette nouvelle humiliation – car c'en était une, à en juger par son visage décomposé.

Andrew fit signe aux deux domestiques d'avancer, et ils firent trois pas en avant, trois pas parfaitement synchronisés et de la même longueur.

« Certains d'entre vous ont eu l'occasion de côtoyer ces domestiques à Moortopia s'ils y ont été invités, poursuivit Andrew. Ce qui a aussi été l'occasion de remarquer à quel point leur service était parfait. Je vous présente toutes nos excuses pour cette petite supercherie, mais vous allez à présent pouvoir constater que cette perfection n'était aucunement due à la chance ou à des critères particulièrement exigeants sur le recrutement de notre personnel. Non, il ne s'agit là que de la conséquence logique d'une démarche scientifique. Car en dépit des apparences, nos Radiavailleurs sont artificiels. »

Ce dernier mot interpella Geraldine. En examinant les domestiques de Moortopia et leur comportement, elle était parvenue à une tout autre conclusion, et elle attendait maintenant avec impatience d'entendre la version officielle.

Andrew saisit le menton du maître d'hôtel dans sa main, le leva et l'agita légèrement en continuant son discours :

« Ils sont issus de la combinaison du meilleur de ce que peuvent produire les industries Taylor : des matériaux nouveaux et brevetés qui imitent les tissus humains, et le radianium qui, utilisé d'une manière bien précise que nous avons découverte, peut animer l'inanimé. »

Le maître d'hôtel restait passif tandis qu'Andrew lui tournait la tête sans grand ménagement pour permettre à tous les spectateurs de le voir. Si ces êtres étaient réellement artificiels, il fallait reconnaître que ceux qui les avaient conçus avaient poussé très loin le souci du détail.

Mais pour Geraldine, cela n'expliquait pas tout ce qu'elle avait vu.

Elle leva la main. Sa proximité avec Sir Horace lui attira très rapidement l'attention d'Andrew qui lui fit signe de parler.

« Nous connaissons les propriétés extraordinaires du radium, dit-elle, mais par quel moyen lui faites-vous animer des corps artificiels ? »

– C’est une excellente question, dit Andrew, à laquelle je ne peux malheureusement pas répondre pour plusieurs raisons. Premièrement, il faudrait pour la comprendre plusieurs diplômes d’ingénieur dans différents domaines, que je doute que vous possédiez. Ensuite, ce procédé a été déposé par les industries Taylor et personne, pas même moi, n’est habilité à en dévoiler les détails en public.

– Peut-on vraiment faire obéir ces Radiavailleurs à tous les ordres ? » insista Geraldine en prétendant changer de sujet.

Plutôt que de lui répondre directement, il se tourna vers les deux domestiques de Moortopia et ordonna « assis », « debout », « tournez à droite », « tournez à gauche », laissant le public constater qu’ils réagissaient au doigt et à l’œil, sans faire aucun bruit ni geste inutile. Puis il marqua une légère pause avant de dire à la femme : « Apportez-moi un verre d’eau. »

Sans hésiter une seconde, la femme quitta la scène, se faufila entre les gens sans toucher personne – beaucoup avaient d’ailleurs le réflexe de s’écarter de son chemin, pas tout à fait rassurés de savoir que cette créature était artificielle – et se dirigea vers le buffet le plus proche, où elle remplit rapidement un verre depuis une carafe d’eau, et revint par le même chemin le porter à Andrew. Ce dernier avala le verre avec satisfaction avant de poursuivre :

« Comme vous avez pu le voir, nos Radiavailleurs obéissent parfaitement aux ordres simples comme aux plus complexes, et sont à même d’exécuter toutes sortes de tâches courantes. Nos spécialistes les ont entraînés à reconnaître des centaines de mots et d’objets, ils comprennent tout ce qu’ils ont besoin de comprendre et peuvent immédiatement entrer au service de n’importe quelle maison comme ils l’ont fait à Moortopia.

– Comment avez-vous fait ? Sont-ce des machines de Babbage ? »

Andrew afficha un sourire un peu plus forcé, et ses yeux brillants commençaient à dire à Geraldine qu’il était temps pour elle d’arrêter de poser des questions.

« Plus précisément, c’est une amélioration de la machine de

Babbage utilisant là aussi la puissance du radianium pour qu'au lieu d'une énorme construction, nous ayons, avec les mêmes capacités, une machine littéralement à taille humaine. Nous avons également embauché toute une équipe de spécialistes pour concevoir les instructions à donner à cette machine. Lady Lovelace était une pionnière, mais croyez-moi, son algorithme de calcul fait pâle figure à côté de ce que nous avons créé pour nos Radiavailleurs. »

Le discours attira de nouveaux applaudissements, et Andrew perdit son regard agacé. Cela n'avait cependant pas échappé à Geraldine, qui soupçonnait que cette explication était destinée au public et aux investisseurs, mais que ce n'était pas la vraie.

Sans avoir tous les diplômes évoqués par Andrew, elle se tenait au courant des dernières avancées techniques et scientifiques. Elle avait entendu parler d'algorithmes développés sur la base de ceux de Lady Lovelace pour les machines de Babbage, mais s'il s'agissait bien de calculs plus complexes, il n'y avait rien d'assez élaboré pour contrôler les différents mouvements d'un automate en lui faisant reproduire ceux d'un être humain, et encore moins pour analyser la voix et le langage. De telles capacités lui semblaient au-delà de ce que pouvait faire une machine de Babbage, même améliorée, et surtout elle doutait fort qu'il existât des spécialistes des algorithmes capables de concevoir des instructions aussi nombreuses et aussi complexes. Elle avait également du mal à imaginer la taille de la carte perforée abritant un ensemble d'instructions aussi gargantuesque.

Et surtout, cela n'expliquait pas ce qu'elle avait vu à Moortopia ; les cris et les angoisses de ces domestiques n'avaient définitivement rien de ce que l'on pouvait attendre de machines. Il lui était impossible de poser une question gênante à ce sujet sans avouer qu'elle avait un peu trop fureté dans les couloirs de Moortopia, mais elle espérait secrètement que l'un des deux domestiques exhibés sur cette scène comme des animaux curieux allait avoir un de ces comportements étranges, et ferait ainsi tomber en miettes les belles explications épurées d'Andrew Taylor.

Mais rien ne se passait. Les domestiques, privés d'instructions, demeuraient immobiles tandis que leur propriétaire demandait s'il y

avait d'autres questions, tournant désormais le dos à Geraldine et à Sir Horace.

« Les médicaments au radianium coûtent cher, déclara un homme. Ces automates, qui en contiennent sans doute bien plus qu'un petit flacon de solution, ne risquent-ils pas d'être inabordables ?

– Inabordables pour le commun des mortels, sans doute. Rassurez-vous, nos prix sont étudiés pour que les invités de cette petite soirée puissent tous s'en offrir au moins un. »

Il y eut encore quelques rires étouffés, puis il ajouta :

« Il ne faut pas non plus oublier que cet investissement est avantageux sur le long terme. Engager un domestique normal ne vous coûte rien au départ, mais il faut ensuite lui verser des gages, lui accorder d'éventuels congés, autant de choses qui pèsent dans vos dépenses. En revanche, nos Radiavailleurs coûtent cher à l'achat, mais ensuite, ils ne vous demandent absolument rien, même pas des étrennes. Ils travaillent plus et mieux que les domestiques ordinaires, et sans salaire ! Comment ne pas être tenté ? »

L'homme se gratta le menton et répondit :

« Je serais bien tenté, mais je sens que ma femme ne sera pas d'accord. Elle est très superstitieuse et ne supporterait pas que des domestiques artificiels ressemblant à s'y méprendre à des humains se promènent dans sa maison.

– Dans ce cas, prenez-en pour votre entreprise. Nous vous avons montré ici du personnel de maison parce qu'ils présentent mieux, mais nous avons aussi essayé avec un franc succès dans nos propres mines des Radiavailleurs spécialement programmés pour les gros travaux. Là aussi, on obtient des ouvriers sans salaire, infatigables et imperméables au fléau du syndicalisme. Il y a une mise de départ, mais vous verrez qu'elle vous sera largement remboursée et en moins de temps que vous ne pourriez le croire. »

Des ouvriers au radianium qui travaillaient à l'extraction du radianium ; Geraldine releva l'ironie de la situation. Elle murmura à Sir Horace que tout était loin d'être dit sur ces Radiavailleurs, et qu'elle envisageait d'en savoir plus en jetant un coup d'œil dans les mines de radianium.

« Ce sera probablement la dernière chose que vous ferez pour

moi, répondit-il. Les Taylor vont mettre ces Radiavailleurs sur le marché. Votre enquête est un fiasco.

– J'ai des raisons de croire qu'au contraire, le fiasco est encore à venir et qu'il sera de leur côté... »

Victoria Taylor

Le regard d'Andrew n'exprimait que de l'indifférence. Victoria ne put s'empêcher de penser que cela relevait de l'exploit avec l'étrange lueur qui y brillait et qui se faisait de plus en plus intense à mesure que les jours avançaient. Mais même au milieu de cette lumière, elle ne distinguait aucune considération pour elle ni pour sa question.

La présentation des domestiques de Moortopia comme des « Radiavailleurs », comme les Taylor les appelaient désormais, continuait de se rejouer inlassablement derrière ses yeux. Avec au premier plan, le jeune maître d'hôtel qu'elle avait demandé pour elle et que Jack Taylor – elle s'en souvenait comme si c'était la veille – s'était empressé de lui refuser, avec ce qu'elle savait maintenant être un mensonge éhonté.

« Que voulez-vous que je vous dise ? » finit-il par demander.

Elle avait en tête un certain nombre d'excuses qu'elle voulait entendre, et pensa amèrement que seulement quelques mois plus tôt, avant ce maudit mariage, n'importe qui dans son entourage se serait déjà confondu en excuses pour bien moins que cela.

« Oui, Moortopia a servi de terrain d'expérimentation pour les Radiavailleurs. Il nous fallait un endroit relativement isolé et contrôlé par nous, mais reproduisant toute la complexité d'une maison dans laquelle ils peuvent être amenés à servir.

– Vous auriez dû me mettre au courant...

– Surtout pas. Vous n'auriez pas pu vous retenir d'en parler à tout le monde, cela aurait à la fois faussé l'expérience et éventé le secret. Il s'agit d'une des plus grandes inventions des industries Taylor, j'espère que vous en êtes consciente ?

– Il s’agit surtout de mon cadeau de fiançailles ! »

Andrew poussa un soupir.

« Vous êtes décidément bien naïve. Croyez-vous vraiment que les industries Taylor déploieraient autant de moyens, de matériel et de recherche technologique dans le seul but de vous faire plaisir ? C’était avant tout pour vérifier que nos Radiavailleurs étaient opérationnels en toutes circonstances et même en grand nombre, et pour que nos futurs clients aient un aperçu de leurs capacités sans même s’en rendre compte. Et, cerise sur le gâteau, cela vous a aussi fait plaisir. Alors, tout le monde est content, et vous n’avez aucune raison de vous plaindre. »

Victoria resta interloquée d’avoir reçu tout cela dans la figure. Elle connaissait les gifles d’Andrew, mais les bleus se cachaient sous une bonne couche de maquillage au radianium aux effets prétendument régénérants, et au bout d’un certain temps, ils disparaissaient. Cette gifle-là était moins violente mais plus insidieuse, elle traversait sa peau sans laisser de traces pour atteindre directement son amour-propre.

Comble du mépris, Andrew détourna son regard d’elle comme d’une chose qui n’avait aucune importance, et se replongea dans les papiers qu’il était en train de consulter.

« Ah oui, dit-il en relevant brièvement la tête, je vous rassure : vous conservez bien entendu Moortopia et tous les Radiavailleurs qui s’y trouvent. Quel que soit le succès rencontré par les Radiavailleurs, ceux-là ne seront jamais vendus, pour deux excellentes raisons : ils sont expérimentaux, et ils sont une excellente vitrine de ce que nous sommes capables de faire avec le radianium. En revanche, nous allons devoir donner accès à cette vitrine à certains acheteurs potentiels des Radiavailleurs. Ne vous en faites pas, ces visites ne seront que ponctuelles, et se feront lorsque vous ne serez pas à Moortopia, du moins dans la mesure du possible. »

Elle reçut la nouvelle gifle. On la dépossédait de Moortopia, et Andrew parvenait encore à présenter cela comme quelque chose dont elle était censée le remercier. Elle n’avait qu’une envie, celle de lui sauter à la gorge et de faire briller la peur dans ces yeux contre nature avant de les éteindre définitivement.

Mais elle savait très bien ce qui l'attendait si elle esquissait seulement un geste contre lui.

En revanche, elle n'avait pas non plus l'intention de lui donner le plaisir qu'il espérait.

« Je vous remercie de ne pas me reprendre totalement mon cadeau.

– Cessez vos sarcasmes, Victoria. Vous savez que Moortopia est avant tout un investissement de notre famille. Votre famille, à présent. Vous devez défendre les intérêts de votre famille, alors soyez pour une fois raisonnable. »

On aurait dit qu'il s'adressait à une enfant stupide qui faisait un caprice.

Victoria essaya de cacher ses larmes de rage derrière son éventail, tandis qu'Andrew revenait de nouveau aux papiers qui jonchaient son bureau. Il en prit un qu'il montra à son épouse en lui demandant comme si la conversation qui venait d'avoir lieu n'était rien :

« Tenez, vous qui êtes une femme, que pensez-vous de ceci ? C'est une nouvelle publicité pour notre ligne de cosmétiques au radianium. »

L'affiche présentait le dessin d'une femme dans un déshabillé de mousseline bien trop froufrouant, qui adressait un grand sourire à son miroir à côté d'un gros titre : « *LE RADIANIUM POUR LA BEAUTÉ : Mesdames, être belle est désormais une simple affaire de choix !* »

Victoria ne s'attarda pas sur le texte qui racontait avec emphase comment le radianium, source d'énergie et de vie, activait la beauté et la jeunesse de la peau, et comment les industries Taylor mettaient cet élément miraculeux à la portée des femmes modernes à travers des crèmes, pommades, lotions et autres produits où l'on garantissait « *une juste teneur en radianium (méfiez-vous des contrefaçons n'en contenant pas !)* »

Elle voulut détourner le regard de ces inepties, quand elle fut à nouveau attirée par le dessin de la femme qui vantait les effets de ces produits au radianium. Elle ne l'avait pas remarqué au premier abord, mais cette femme lui ressemblait beaucoup.

« Qu'est-ce que cela signifie ?

– Quoi donc ?

– Cette femme qui me ressemble sur cette publicité ! Ne me dites pas que c'est une coïncidence ! »

Il soupira.

« Je vous donne l'occasion d'être vue de tout le monde et cela ne vous plaît pas, vous qui aimez tant vous montrer ? Vous n'êtes vraiment jamais satisfaite !

– Vue de tout le monde ? M'affichant dans un déshabillé comme une vulgaire prostituée ? Alliez-vous vraiment croire que cela pourrait me plaire ? »

Il se leva de son bureau et pointa son regard luminescent dans celui de Victoria.

« Faut-il vraiment que je vous rappelle comment vous avez accepté avec empressement de m'épouser pour la fortune des Taylor ? Pour des bijoux et un parc d'attractions clinquant, sur lequel vous n'avez pas craché quand on vous les a offerts ? Honnêtement, pour moi, il n'y a pas beaucoup de différence entre vous et ces demi-mondaines que vous méprisez tant.

– Je suis une femme respectable, moi ! Une femme qu'on épouse !

– Une bague au doigt ? Rien qu'un symbole. Un simple anneau de métal ne fait pas une dame d'une enfant gâtée capricieuse. »

Victoria sentit soudain que cette fameuse bague au doigt la brûlait. Elle voulut la retirer de sa main pour la rendre à celui qui en faisait si peu de cas.

« Vous devriez réfléchir pour une fois, lui dit-il. Cette bague a beau être un symbole, elle n'en reste pas moins un symbole qui a du poids dans le regard de la société. Imaginez quel scandale ce serait si vous affichiez une intention de rompre le mariage au bout de si peu de temps ! Vous seriez mise à vie au ban de la haute société, et imaginez les conséquences pour votre famille. Deux filles, une folle et une divorcée, toutes les deux impossibles à marier. Qu'advierait-il de l'héritage de la famille Moore avec tout cela ? »

Il ajouta avec un sourire carnassier :

« Entre nous, et comme nous travaillons déjà largement avec votre père, je pense que nous reprendrions l'entreprise tôt ou tard. Vous avez le choix : l'union des industries Moore et Taylor peut se faire

avec vous ou sans vous. »

Elle eut à nouveau le réflexe de cacher sa grimace derrière son éventail, tout en se demandant, peut-être pour la première fois, à quoi bon dissimuler ses sentiments. Au fond d'elle-même, elle voulait qu'Andrew sache à quel point il la faisait souffrir. Même s'il ne faisait aucun cas de ses sentiments, il devait au moins les connaître.

Pourtant, Victoria avait toujours eu le réflexe de se cacher derrière son précieux éventail quand elle faisait la grimace. Une habitude, elle s'en rendit compte, qui remontait à son enfance où ses gouvernantes et les maîtresses de Benthold School lui avaient répété jusqu'à la nausée qu'il était inconvenant pour une *lady* de montrer des sentiments trop appuyés. À force d'être punie pour les moues de mépris ou de contrariété qu'elle ne parvenait pas à retenir, elle avait pris l'habitude de les dissimuler derrière un mouchoir ou un éventail, préservant ainsi au moins les apparences. De toute façon, dans la plupart des cas, ses contrariétés n'étaient que passagères et la moindre distraction suffisait à les lui faire oublier, si bien qu'il était suffisant de faire en sorte de ne pas les montrer sur le coup, et le reste n'avait pas d'importance sur le long terme.

Mais à présent, elle commençait à entrevoir à quel point les apparences avaient refermé leur emprise sur elle. Il ne s'agissait pas seulement de ne pas montrer ses sentiments par simple respect des convenances.

Ce qu'on lui inculquait sans jamais le dire, c'était que ses sentiments n'avaient aucune importance.

Jusque-là, cela ne l'avait pas dérangée car les choses avaient tendance à aller dans le sens où elle voulait. Même si c'était la conséquence d'une toute autre volonté, ses sentiments finissaient d'une certaine manière par être satisfaits. Elle avait eu tout ce qu'elle voulait : de l'argent, des tenues somptueuses, des amies, et elle avait même fini par faire le mariage le plus prestigieux de Londres – et sans doute même de toute l'Angleterre – en y gagnant au passage son petit royaume de conte de fées à elle, Moortopia.

Mais à présent que le vernis clinquant commençait à craquer et à lui révéler dans quoi elle s'était vraiment engagée, Victoria comprenait que ses sentiments n'auraient guère de poids face à la

lucrative alliance contractée entre les Moore et les Taylor à travers son mariage.

Elle avait envisagé un instant de parler de l'attitude d'Andrew à ses parents, elle se rendait compte maintenant que c'était inutile. Sa mère lui répéterait que si son caractère ne plaisait pas à son époux, celui-ci avait le droit et le devoir de la corriger. Son père lui ferait sans doute un long discours infantilisant sur les enjeux d'une union entre les empires industriels Moore et Taylor, en lui rappelant qu'en tant que membre de la famille Moore, elle se devait de soutenir une union d'une telle importance, peu importe si elle en retirait quelques contrariétés au passage.

Elle était sûre que ce seraient là les mots de son père. Quelques contrariétés. Comme si le fait d'être frappée ou humiliée par son époux était comparable à celui de se voir livrer une robe en retard.

Victoria crispa sa main libre sur sa jupe à crinoline. Elle aurait voulu la jeter au feu, cette robe, et toutes les autres avec, en échange de pouvoir remonter le temps et ne jamais accepter la demande en mariage d'Andrew Taylor.

Mais elle se contenta de se retourner d'un geste brusque, sa jupe relevée envoyant valser la réclame scandaleuse et quelques autres papiers qui reposaient sur le bureau.

« Faites donc attention ! » lui cria Andrew.

Le ton de sa voix lui fit craindre de nouveaux coups et elle se recroquevilla instinctivement. Ce qui lui permit de se retrouver à la hauteur d'un des papiers qu'elle venait de faire tomber, et qu'elle ramassa.

Il s'agissait d'une lettre manuscrite à la calligraphie simple mais impeccable, adressée génériquement aux industries Taylor. Pressée de remettre les papiers en place, Victoria n'eut pas le temps de tout lire, mais la lettre mentionnait les médicaments au radium dont Andrew était si friand, ainsi que les mots « *danger* », « *poison* » et « *plainte* ».

Andrew lui arracha le papier des mains.

« Qu'est-ce que c'est ? »

– Ne vous attardez pas là-dessus. J'ai reçu cette lettre ce matin et je l'ai déjà lue, c'est sans importance. Un avocaillon qui doit

chercher à se faire un nom en attaquant les industries Taylor pour un motif fallacieux. Ses arguments ne tiendront pas une seule minute face à nos avocats. Et encore moins face à moi. Franchement, est-ce que j'utiliserais moi-même nos médicaments au radianium si c'était du poison ? »

Depuis leurs fiançailles, en effet, Victoria ne se rappelait pas un seul jour où elle ne l'avait pas vu boire le contenu d'un de ses fameux flacons de solution au radianium. Il lui semblait même qu'il les avalait d'une manière de plus en plus nerveuse et compulsive ; même si ce n'était pas du poison, il était bien possible que ce fût une drogue.

Elle passait des heures chaque matin à étudier son propre visage pour recouvrir de maquillage les bleus qu'Andrew lui faisait, mais elle croyait avoir remarqué d'étranges marques qui apparaissaient sur les mâchoires et les joues de son époux, comme des brûlures qui se développaient de l'intérieur. Quand il se rassit à son bureau et consacra de nouveau toute son attention à ses papiers, elle prit quelques instants pour le regarder, et constata que ces marques semblaient même devenir de plus en plus visibles.

Pendant un bref instant, elle eut envie de répondre à la question rhétorique de son mari et de lui jeter à son tour à la figure ce qu'il n'avait pas l'air de voir.

Mais elle se ravisa. Si ce n'était rien, il en profiterait pour la traiter à nouveau d'enfant stupide.

Et si c'était quelque chose, elle commençait à se dire qu'il était plus avantageux pour elle comme pour sa famille de devenir veuve que de devenir divorcée.

Geraldine Balmont

« Je vais pas te raconter d'histoires, ma jolie, mais ça va être dur. Ça peut paraître dingue, mais ils embauchent presque plus, là-bas.

– Comment c'est possible ? Les mines embauchent tout le temps, d'habitude ! »

Les mines étaient même un véritable gouffre à travailleurs. Pour remplacer ceux qui tombaient malades, étaient victimes d'accidents ou ne pouvaient plus travailler pour d'autres raisons, on y embauchait toujours du monde, et on y perdait aussi beaucoup de monde, que l'on remplaçait, et le cycle continuait. A fortiori pour les femmes et les enfants, plus faibles mais qui étaient toujours utiles pour ramasser le minerai ou acheminer les outils, et qui coûtaient moins cher que les hommes adultes.

« En fait, continua l'homme à qui elle parlait, ils embauchaient encore à tour de bras y a pas si longtemps. Mais là, c'est fini ou presque. Juste quelques-uns de temps en temps. Il paraît qu'ils préfèrent faire venir des gars de chez eux pour faire le boulot. Je sais pas d'où ils viennent exactement, mais il paraît que c'est plus efficace. Chez eux, peut-être.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Il fit un geste qui embrassait symboliquement le petit bar.

« Tout ça, là. Mon bar. Les patrons de la mine disent toujours qu'il faut pas y aller, mais on va pas se leurrer, les mineurs y venaient régulièrement. Fallait bien qu'ils se détendent un peu après avoir bossé toute la journée sous terre, les pauvres. Et pour moi aussi, c'était parfait, y avait toujours du monde. Mais les nouveaux, par contre, on les voit jamais ! Faut croire qu'ils ont décidé de respecter

leurs règlements à la lettre. J'espère que ça va pas durer, parce que mine de rien ça consomme, les mineurs, ça vous fait tourner une boutique. Si plus personne ne vient, je pourrais bien finir par mettre la clé sous la porte ! »

Geraldine considéra le bar presque désert et l'imagina rempli de mineurs essayant de noyer leur dure journée dans l'alcool, avant de rejoindre leurs familles pour ceux qui en avaient.

Les mines n'étaient pas les seules entreprises qui interdisaient à leurs ouvriers la fréquentation des bars. Toutes le faisaient avec plus ou moins de rigueur, pour préserver l'efficacité des travailleurs mais avant tout par souci de leur propre réputation. Mais il n'était pas toujours facile de contrôler le respect d'une telle règle, et beaucoup d'ouvriers, une fois leur journée terminée, n'hésitaient pas à envoyer promener les interdits de leur travail pour s'accorder une détente bien méritée. Avec une mine d'une telle taille à proximité, il devait forcément y avoir des mineurs qui venaient au bar en dépit des restrictions.

Sauf dans un cas.

« Tu les as vus, ces fameux gars de chez eux ?

– Non. Et c'est bien ça le plus bizarre, personne ne les voit. Qu'ils dorment sur place, passe encore, je connaissais des gars qui le faisaient. Mais ils ne viennent pas ici, et d'après la mère Lottie, on ne les voit pas au marché non plus. À croire qu'ils ne bouffent même pas ! »

Geraldine hocha la tête imperceptiblement. Il ne croyait pas si bien dire. Les nouvelles n'étaient pas encore arrivées jusqu'ici, mais les Taylor avaient déjà commencé, et même largement commencé, à se servir des Radiavailleurs dans leurs propres mines de radium.

Aller là-bas sous l'identité d'une ouvrière en quête de travail risquait de ne pas être aussi efficace qu'elle l'avait espéré. Mais elle savait qu'une bonne détective devait savoir changer de plan rapidement, et il y avait d'autres moyens de se faire ouvrir les portes de la mine. Le temps lui était compté pour cela, mais elle pouvait encore utiliser la caution du nom de Sir Horace Hawkins.

Elle prit donc le premier train pour Londres en troisième classe sous l'apparence d'une ouvrière. Et revint en première classe, parée

d'une robe de velours sombre et d'un manteau de voyage neuf, un petit chapeau à voilette sur ses cheveux et une chaperonne en robe noire à ses côtés.

Celle qui l'accompagnait, sous l'apparence d'une sévère gouvernante, était Mrs Blythe, la domestique de Peter Hilbury, le détective privé qui avait tout appris à Geraldine. La vieille dame, ancienne comédienne et toujours douée pour le théâtre, était habituée à jouer divers rôles pour Peter Hilbury, et plus occasionnellement pour Geraldine.

Lorsque la jeune fille lui avait demandé d'être pour un jour la gouvernante de la naïve nièce de Sir Horace Hawkins, Mrs Blythe avait pouffé de rire, connaissant un peu le rôle que jouait la jeune disciple de son maître. Mais à présent, elle se composait un parfait visage de gouvernante sèche et intransigeante, au point d'attirer à Geraldine quelques regards de compassion, venant de jeunes filles riches dont les chaperonnes ne semblaient pas aussi sévères que la sienne.

Elle dissimula habilement son hilarité intérieure en se disant que Mrs Blythe savait aussi bien jouer les mères maquerelles que les vieilles dames sévères.

Une fois de retour à la gare, elle se dirigea directement vers la mine et la maison de Viola Taylor, passant le plus vite possible devant le bar, même si elle était pratiquement sûre que personne ne reconnaîtrait la petite ouvrière du matin dans la jeune fille élégante qui marchait sous l'étroite surveillance de sa gouvernante.

Comme elle l'avait prévu, sa carte de visite et le nom de Sir Horace Hawkins lui ouvrirent en grand les portes de la maison. À la décoration minimale d'une élégance rustique et à l'odeur de renfermé que l'on sentait à l'intérieur, elle comprit que Viola Taylor ne recevait pas beaucoup de visites, et dans ces conditions, la moindre nouvelle tête qui se présentait était un événement en soi. Elle espéra que cela lui assurerait un bon accueil.

Viola Taylor se montra rapidement, si « se montrer » était la bonne expression, car Geraldine ne put voir de son hôtesse qu'une silhouette dissimulée dans une robe de grand deuil d'un luxe très exagéré pour la campagne, et dont l'épais voile noir attaché à son

chapeau dissimulait entièrement le visage.

« Je suis enchantée de vous rencontrer, mademoiselle, dit-elle. J'ignorais que Sir Horace Hawkins avait une nièce, mais ici, je suis un peu à l'écart du monde, j'espère que vous me pardonneriez cette lacune.

– Vous êtes toute pardonnée. Je suis devenue amie avec votre nièce Victoria depuis ses fiançailles, et elle m'avait tellement parlé de sa belle-famille et de vous en particulier, que j'avais hâte de vous rencontrer. »

Viola semblait gober le compliment, mais Geraldine se faisait presque peur en se disant à quel point elle avait déformé la réalité. Heureusement, Victoria – qu'elle n'avait jamais entendue parler de sa tante – avait peu de chances de venir infirmer ses audacieux propos.

Invitée à passer dans le salon avec Mrs Blythe, elle s'y installa confortablement en observant les environs tandis que Viola demandait du thé. La servante qui lui obéit en s'inclinant avait un regard et une démarche bien humains : la maîtresse des lieux ne laissait pas encore entrer les Radiavailleurs jusque dans sa maison.

Geraldine décida de commencer par cela.

« J'ai assisté à la présentation par votre neveu de ces nouveaux travailleurs automates, les Radiavailleurs. J'envisageais de prendre peut-être une femme de chambre de ce type chez moi, qu'en pensez-vous ?

– Il y a déjà tellement de radium chez moi que je n'ai pas vraiment envie d'en ajouter davantage. Des Radiavailleurs sont arrivés très récemment dans la mine, cependant, mais je ne m'en occupe pas directement, c'est mon frère qui les gère, comme vous le savez peut-être.

– Non, je l'ignorais. Cette mine est votre propriété et vous ne vous en occupez donc pas ?

– Mon frère Jack a toujours insisté pour s'en occuper. Avec son expérience, il est plus qualifié que moi pour gérer cette mine et le radium que l'on en extrait. Et cela m'évite bien des soucis. »

La servante apporta le plateau de thé et Viola servit Geraldine et sa fausse gouvernante. La jeune fille se demanda si elle pouvait profiter de l'occasion pour voir son hôtesse soulever son voile et

révéler ainsi une partie de son visage, mais ce fut peine perdue : Viola, qui devait avoir une longue expérience dans le domaine, écarta son voile juste assez pour glisser sa tasse par-dessous, la porter à sa bouche sans toucher son voile, boire et enfin, telle une illusionniste faisant réapparaître un objet escamoté, ressortit la tasse de sous son voile et la reposa sur le plateau.

« Votre robe de deuil et votre voile sont splendides, hasarda Geraldine. Mais... d'après ce que m'a dit Victoria, votre période de grand deuil est terminée depuis longtemps. Ne serait-il pas plus commode de prendre le demi-deuil ? »

Viola ne répondit rien, et Geraldine craignit d'avoir commis un impair. Pour rester dans son rôle, Mrs Blythe la regarda avec une moue désapprobatrice.

« Vous êtes jeune, dit finalement Viola, vous n'avez sans doute pas eu le temps de vivre de vrais drames, vous ne pouvez donc pas comprendre. Lorsque mon cher époux est mort, c'est mon monde tout entier qui s'est écroulé. Et ma famille ne m'a guère soutenue, eux qui désapprouvaient mon choix depuis le tout début. »

Il y avait du chagrin dans sa voix, mais très rapidement, Geraldine y décela aussi de l'aigreur.

« Earl n'était qu'un petit propriétaire terrien, reprit-elle, insuffisant aux yeux des Taylor, qui préféraient viser aussi haut que les Moore. Pourtant, quand on a découvert du radium sous ses terres... »

Elle s'interrompit, et le silence qui suivit fut plus éloquent que si elle avait continué son discours. Geraldine était désormais convaincue que Viola Taylor détestait à la fois le radium et sa propre famille.

Le silence fut long à se rompre, aucune des deux parties n'osant reprendre la parole. Geraldine était consciente qu'elle avait touché une corde sensible et que sa visite touchait peut-être déjà à sa fin.

« Je suis désolée, dit finalement Viola d'une voix étranglée. Je ne suis plus très habituée aux visites, et cette conversation m'a davantage fatiguée que je ne l'aurais cru. »

Avec la boule qu'elle semblait avoir dans la gorge, sa voix ressemblait davantage à celle d'une vieille femme, alors qu'elle avait

sonné jeune jusque-là. Geraldine se demanda quel âge avait Viola Taylor. Les renseignements qu'elle possédait indiquaient qu'elle était plus jeune que Jack Taylor, mais il était difficile de deviner son âge exact sous l'épais voile qu'elle portait.

« C'est moi qui vous présente mes excuses, madame. Ma question était un peu déplacée, et je suis désolée si je vous ai causé un quelconque chagrin. Nous allons partir, peut-être pourrions-nous reprendre cette conversation un autre jour ? »

Elle se leva promptement, suivie de près par sa pseudo-gouvernante. Elle ignorait si Viola accepterait à nouveau de la recevoir, mais elle comptait aussi s'attarder pour examiner un peu les Radiavailleurs de la mine dont son hôtesse affirmait ne pas s'occuper. Peut-être serait-ce plus facile cette fois, sans le regard sarcastique de Victoria et ses remarques sur sa proximité avec les domestiques.

« Victoria Taylor souhaiterait vous voir, madame. »

Geraldine eut un tressaillement en entendant prononcer le nom auquel elle venait juste de penser. C'était la domestique de Viola qui venait de rentrer dans le salon pour annoncer cette visiteuse inattendue.

« Il semblerait que ce soit le jour des visites impromptues, dit Viola d'une voix toujours mal assurée. Hé bien, faites-la entrer. »

Sans laisser à Geraldine le temps de s'écarter, les portes du salon s'ouvrirent en grand et laissèrent entrer Victoria, dans une confortable tenue de voyage munie d'une légère voilette qui cachait en partie son visage aussi fardé que lors de la présentation des Radiavailleurs.

Fidèle aux convenances de la haute société, Victoria n'était pas venue seule. Derrière elle, Alice avançait lentement, encore plus effacée que dans les souvenirs de Geraldine. Elle portait des vêtements d'un gris terne qui évoquait le ciel d'un jour morne, et son visage fermé et triste était en accord avec sa tenue.

Si elles avaient été seules, Geraldine aurait dit à Alice de couper les ponts au plus tôt avec Victoria dont la prétendue amitié semblait lui faire de plus en plus de mal. Mais, fidèle à ses habitudes, Victoria entendait jouer le premier rôle de la scène.

« Vous ici ? demanda-t-elle à Geraldine en la toisant du regard. Puis-je savoir ce que vous faites chez ma tante ?

– Une simple visite de courtoisie, répondit Geraldine d'un ton aussi neutre que possible. Votre tante avait accepté de nous recevoir, mais nous nous apprêtions justement à prendre congé.

– Excellente idée. Je vous souhaite une bonne journée. »

Sous le fin vernis de la politesse, Victoria cachait à peine qu'elle considérait la seule présence de Geraldine comme une nuisance. Celle-ci quitta la pièce en adressant à Victoria un sourire poli, et à Alice un autre, plus compatissant, tandis que Victoria se débarrassait de son manteau de voyage en le confiant négligemment à la domestique, sans plus d'égards que si cette dernière avait été un simple objet – peut-être que l'habitude d'avoir des Radiavailleurs comme personnel commençait déjà à s'installer.

Portant les manteaux de Victoria et d'Alice, la servante revint vers l'antichambre où se trouvaient Geraldine et Mrs Blythe.

« Pourrions-nous aussi ravoir nos manteaux, s'il vous plaît ? » demanda Geraldine.

La domestique hocha rapidement la tête sans cacher qu'elle croulait un peu sous le poids et le volume des manteaux, et Geraldine réprima difficilement l'envie de l'aider : toute sa compassion le lui criait, mais il lui fallait encore jouer les jeunes filles aristocratiques et n'ayant aucun ménagement pour le petit personnel, tant que Victoria serait encore là, et tant qu'elle enquêterait sur le radianium pour Sir Horace.

Elle profita de l'éloignement de la domestique pour écouter un peu à la porte et savoir ce que Victoria venait faire ici. Sa pseudo-gouvernante faisait discrètement le guet tandis qu'elle tentait de saisir des bribes de conversation, dans lesquelles elle comprit que Victoria reprochait en creux à Viola de l'avoir laissée entrer.

Mais cela ne dura pas éternellement, et Mrs Blythe lui fit rapidement signe que la servante revenait avec leurs propres manteaux. Elle n'eut pas d'autre choix que de sortir rapidement de la maison, sous peine de paraître indiscrete ou importune.

« Allons faire un tour à la rencontre de ces fameux Radiavailleurs pendant que Viola et Victoria sont occupées l'une avec l'autre »

murmura-t-elle à sa prétendue gouvernante.

Puis elle sortit après avoir jeté un dernier coup d'œil au salon.

Autour de la maison, il était difficile d'imaginer que les terres environnantes avaient autrefois appartenu à une ferme tant elles étaient désormais creusées de tous les côtés. Dans plusieurs puits descendaient des monte-charges et elle vit l'un d'entre eux remonter à la surface.

Marchant prudemment pour éviter à la fois la boue et l'angle de vue de la fenêtre du salon, elle avança vers le monte-charge en espérant pouvoir examiner de nouveaux spécimens de Radiavailleurs et découvrir une bonne fois pour toutes ce qui se cachait derrière ces ouvriers soi-disant artificiels.

Un petit groupe de Radiavailleurs sortit de l'ascenseur. Geraldine les reconnut immédiatement à leurs démarches et leurs tabliers identiques.

Comme pour les domestiques de Moortopia, on avait cherché à gommer leurs différences en leur faisant porter les mêmes vêtements de travail, et en les rasant et les coiffant de la même manière – ce qui, dans le cas des mineurs, se résumait à les tondre – mais tous leurs visages et leurs corps étaient différents.

Geraldine se demanda comment elle avait pu ne pas remarquer cela plus tôt à Moortopia. Encore que pour les domestiques de Moortopia, il pouvait y avoir une explication : c'étaient des prototypes, et comme ils « exerçaient » un emploi de maison, on avait fait en sorte que leur apparence puisse les faire passer pour des domestiques ordinaires et perturber le moins possible leurs maîtres.

En revanche, pour des travailleurs destinés aux mines ou aux usines, qui n'étaient pas destinés à être vus outre mesure, prendre la peine de donner une apparence différente à chacun semblait parfaitement inutile. Il n'était peut-être même pas nécessaire, en poussant un peu le raisonnement, de leur donner une apparence humaine aussi élaborée. Les Taylor avaient beau mettre en avant les innovations technologiques qui sous-tendaient l'existence des Radiavailleurs, mais dans ce cas, cela ressemblait plutôt à un zèle inutile. Et Geraldine ne voyait pas les Taylor dépenser de l'argent pour faire modeler à chaque ouvrier un visage qui ne servait à rien.

Lorsque la file des Radiavailleurs fut un peu plus proche d'elle, le dernier d'entre eux attira immédiatement son attention. Et sans dire un seul mot, il lui dit tout ce qu'elle avait à savoir sur l'origine des Radiavailleurs.

Elle reconnaissait cette peau blanche. Ces cheveux roux, même tondus de près, qui étaient presque identiques au sien. Et ce visage, même dépourvu d'expression comme celui d'un fantôme, elle le connaissait trop bien pour croire qu'il ne pouvait s'agir que d'une simple reproduction.

C'était celui de son frère, Ricky Miller.

Sir Horace Hawkins

Il lut et relut la lettre sans vraiment comprendre. Pour commencer, il ne s'attendait pas à recevoir une lettre de Geraldine. Elle avait pris l'habitude de toujours revenir en personne lui faire le rapport de ses découvertes, et ce d'autant plus qu'elle appréciait de pouvoir dormir dans sa maison. En effet, afin de parfaire l'impression que Geraldine était véritablement sa nièce, il lui avait prêté une chambre pendant tout le temps que devait durer sa mission.

N'ayant pas obtenu les informations qu'il espérait, il envisageait de mettre fin à cette mission, quand il avait reçu la lettre de Geraldine au milieu de son courrier du jour. Écrite à la hâte, la missive était laconique :

« Je sais ce que sont réellement les Radiavailleurs. Je ne peux pas encore vous en donner tous les détails, j'aimerais une confirmation scientifique avant cela. Sachez seulement que c'est bien pire que ce que nous avions imaginé.

Un rapport détaillé vous parviendra dès qu'il sera prêt. Pour l'heure, je préfère me retirer, ne pouvant plus envisager de rencontrer de nouveau les Taylor en face après ce que j'ai vu.

'Geraldine Balmont' »

La fin le laissait particulièrement perplexe. Avant d'engager Geraldine, il avait fait mener une petite enquête par l'un de ses avoués. La jeune femme était issue du peuple, avait connu maintes difficultés dans la vie et avait même été réduite à voler avant de parvenir à se lancer dans cette carrière atypique de femme détective. Autrement dit, elle avait dû voir et vivre des choses très dures, et même pour une femme, elle ne devait pas se laisser perturber si

facilement. Quant aux Taylor, ils étaient détestables avec leurs airs de parvenus, mais Geraldine avait plutôt bien supporté leur présence jusque-là, même si cela n'avait pas été tout à fait réciproque.

« Bonsoir, père. »

Sir Horace inclina légèrement la tête en direction de sa fille aînée, Margaret, qui le salua.

« Comment allez-vous, ma chère fille ? »

– Je suis épuisée. J'ai l'impression que Mère m'a fait faire le tour de toutes les maisons nobles de Londres. Elle ne s'est toujours pas remise du fait que ce n'est pas moi qui ai épousé Andrew Taylor, et je crois qu'elle s'est mis en tête de me faire épouser un fils de duc à présent. »

Il sourit et fit signe à sa fille de s'asseoir. Lady Charlotte Hawkins était une épouse et une mère prévenante, mais qui avait tendance à se sentir personnellement outragée quand le destin n'apportait pas la meilleure part à son mari et ses enfants.

« Allons, Margaret, vous aurez peut-être le fils d'un duc, mais tout à fait entre nous, il vaut sûrement mieux pour vous que vous ayez raté Andrew Taylor. Certains détails des rapports de Geraldine m'ont laissé entendre qu'il n'était pas le meilleur des époux. »

Au nom de Geraldine, Margaret se rendit compte que contrairement à son habitude, sa « cousine » n'était pas présente, et la chercha du regard.

« Elle ne rentre pas ce soir » lui dit Sir Horace en lui montrant la lettre.

Il sourit en constatant que Margaret était aussi perplexe que lui à la lecture des brèves nouvelles de Geraldine.

« Les Radiavailleurs, dit la jeune femme plus pour elle-même que pour son père. On ne parle que d'eux en ce moment. J'ai même plusieurs amies qui ont l'intention de s'acheter une femme de chambre automate... Croyez-vous que je devrais les en dissuader ? »

– Le ton de cette lettre m'inciterait à dire oui. Mais il est dommage qu'il n'y ait pas davantage de détails. Sans eux, les incitations à la prudence ne feront pas le poids face à la mode.

– Elle promet les détails pour bientôt, cependant.

– J'espère que ce sera le cas. »

Il se leva et marcha pensivement autour du fauteuil de Margaret.

« À en juger par ce qu'elle a fait jusque-là, Geraldine n'est pas du genre à exagérer. Si elle affirme qu'il y a quelque chose de terrible derrière les Radiavailleurs, c'est sûrement le cas. Et je serai le premier à en être informé. »

Il s'arrêta et posa une main paternelle sur l'épaule de sa fille.

« Votre mère peut bien dire ce qu'elle veut, mais je crois que dans peu de temps, elle se félicitera que vous n'ayez pas épousé Andrew Taylor. »

Geraldine Balmont

Le silence dans la salle d'attente était terriblement pesant. Ricky ne disait pas un mot, comme il n'en avait pas dit un seul depuis qu'elle lui avait fait quitter la mine de Viola Taylor.

Geraldine se corrigea mentalement : ce n'était pas tout à fait exact, il avait parlé. Mais ses mots la hantaient encore.

« Puis-je retourner à mon travail ? »

C'étaient là les seuls mots qu'il avait prononcés, d'une voix sans chaleur, sans humanité, qu'elle avait eu de la peine à reconnaître comme celle de son frère. Et son regard avait été en accord avec le reste. Rien dans ses yeux n'avait indiqué qu'il connaissait Geraldine, et encore moins qu'il la reconnaissait comme sa sœur. Il regardait presque à travers elle, cherchant à ignorer cet obstacle qui se dressait entre lui et son travail.

Pourtant, ils avaient toujours été très proches. Même s'il avait perdu la mémoire, Geraldine n'arrivait pas à envisager que son frère ne fût pas capable de la reconnaître.

Ensuite, elle avait remarqué cet éclat dans ses yeux, et elle s'était alarmée. Le même éclat que dans les yeux des Radiavailleurs – elle n'arrivait toujours pas à accepter que son propre frère pût en être un – et dans ceux d'Andrew Taylor.

Les Radiavailleurs, des automates. Tout cela n'était qu'une fable. Les Radiavailleurs étaient des gens ordinaires que les Taylor avaient drogués au radium, et elle allait le prouver.

Son enquête sur le radium lui avait permis d'obtenir les noms de quelques scientifiques qui travaillaient sur cet élément pour les industries Taylor. Et l'un d'entre eux, Alfred Curven, médecin et

chimiste, venait d'ouvrir un cabinet en ville. Ce qui signifiait deux choses : qu'il avait quitté son travail chez les Taylor, et qu'il était bien placé pour connaître l'usage que ses anciens employeurs faisaient du radium.

Un autre groupe de manifestants passa sous les fenêtres de la salle d'attente. C'était le troisième depuis qu'ils étaient arrivés, mais ils devaient tous se rendre au même endroit, car les pancartes qu'elle vit arboraient des mots qui visaient les Radiavailleurs, comme « *Non à la concurrence déloyale* » et « *Arrêtez les monstres mécaniques* ».

À en juger par leurs visages et leurs démarches, les manifestants avaient des pensées bien moins policées que le contenu de leurs pancartes, et si jamais ils croisaient un Radiavaleur sur leur chemin, ils étaient bien capables de le mettre en pièces. Geraldine espéra qu'ils ne regarderaient pas à l'intérieur, ou du moins qu'ils n'identifieraient pas son frère comme un Radiavaleur ; mais heureusement, ils étaient assez pressés pour ne pas faire attention à ce qui se passait dans un petit cabinet de médecin.

Cette histoire de Radiavailleurs commençait à tourner à la catastrophe. Les Taylor ne semblaient pas avoir envisagé une telle réaction, ou plus probablement, ils avaient balayé cette possibilité d'un revers de la manche en estimant que les problèmes du « bas peuple » ne faisaient pas partie de leurs préoccupations. Geraldine, au contraire, prévoyait que les protestations allaient enfler et que, même si elles venaient d'en bas, avec suffisamment de puissance elles allaient déferler sur les Taylor comme une lame de fond.

Et si l'état de son frère était irréversible, elle ferait en sorte d'être en tête de cette vague.

La porte du cabinet s'ouvrit et le docteur Curven, un petit homme chauve et barbu, au regard fatigué occulté par de grosses lunettes, en émergea.

« Bonjour. Vous aviez rendez-vous ?

– Non, docteur, mais j'ai bien peur qu'il s'agisse là d'une urgence. »

Il jeta un coup d'œil à la jeune femme, puis au jeune homme immobile derrière elle. Il croisa son regard, ou plutôt son absence de regard, et Geraldine sentit qu'il avait compris de quoi il s'agissait.

« Faites-le vite entrer, mademoiselle. Mademoiselle ?

– Libbie Miller. »

Elle ne voyait pas l'intérêt de continuer d'utiliser un faux nom. Bien au contraire, s'il venait aux oreilles des Taylor que Geraldine Balmont avait consulté un de leurs ex-employés spécialistes du radianium, ils allaient se poser des questions. Mais si c'était la parfaite inconnue Libbie Miller, personne ne relèverait l'information.

Ils entrèrent dans le cabinet, tandis que le regard du docteur allait de Libbie à son frère, hésitant, presque fuyant. Il devait avoir des dizaines de choses à dire, mais n'osait pas en dire une seule. Libbie décida de faire le premier pas.

« Ricky est mon frère. Ils en ont fait un Radiavailleux. »

Elle le dit d'une traite, espérant qu'après avoir enfin exprimé cela à voix haute, non seulement elle amènerait son interlocuteur à parler, mais elle pourrait aussi se soulager elle-même de cette horreur qu'elle n'avait encore pu confier à personne, pas même à Mrs Blythe qui n'avait pu obtenir que le silence des deux jeunes gens pendant leur retour à Londres.

Cependant, tout au contraire, cela fit déborder l'océan de douleur qu'elle contenait avec obstination depuis les mines de Viola Taylor et sa rencontre avec son frère. Les larmes trop longtemps retenues déferlèrent en elle, et elle éclata en sanglots, incapable de parler ou même de se tenir debout. Le docteur Curven, comprenant ce qui se passait, eut tout juste le temps d'approcher derrière elle une des chaises de son cabinet, où Libbie se laissa aussitôt tomber. Alors les larmes redoublèrent, et le cabinet médical fut empli des pleurs de la jeune femme recroquevillée sur sa chaise.

Elle laissa libre cours à son chagrin pendant un temps dont elle ne sut pas quelle était la durée exacte. Rien ne lui répondit pendant qu'elle pleurait, rien que le silence indifférent de son frère changé en Radiavailleux et le silence inquiet du docteur Curven.

Enfin, ses larmes se tarirent un peu et elle put reprendre assez ses esprits pour se rappeler de nouveau où elle était. Mais en voyant le regard vide de Ricky, ne trahissant toujours aucune pensée sinon l'automatisme qui devait lui suggérer de reprendre son travail, et qui tournait dans le vide tant qu'il était loin de sa mine.

« Docteur, dit-elle, que lui arrive-t-il ? Il ne me répond plus, il ne me reconnaît plus... Depuis que je l'ai ramené, il ne semble penser à rien sauf à reprendre son travail... Que lui a-t-on fait ? »

Alfred Curven déglutit et la regarda en hésitant. Ses yeux fuyaient et semblaient ne pas oser affronter ceux de Libbie.

« Quelque chose qu'on n'aurait jamais dû faire » répondit-il d'une voix étranglée.

Il s'approcha de Ricky et examina ses membres en tremblant.

« Je travaillais sur les médicaments au radianium et leurs effets, et tout se passait bien tant qu'on n'en utilisait que de petites quantités. Mais mes confrères ont eu l'idée d'étudier les effets sur les tissus humains du radianium quasi-pur, et nous avons découvert un phénomène aussi spectaculaire qu'atroce. J'ai quitté le projet peu après avoir été témoin de ce phénomène, et j'espérais qu'une telle horreur dissuaderait le reste de l'équipe d'aller plus loin dans l'étude du radianium. Ce que je vois là montre que j'ai tort.

– Mais de quoi parlez-vous ?

– Le radianium a le pouvoir de ranimer les tissus humains morts. »

Le docteur Curven se détourna complètement du regard de Libbie.

« Je suis désolée, mademoiselle. C'est ce que sont ces Radiavailleurs. C'est ce qu'est devenu votre frère. Un cadavre ramené à la vie grâce au radianium. »

Libbie sentit le souffle lui manquer, comme si ces mots venaient d'aspirer tout l'air vital en elle. Elle vacilla et le médecin eut le réflexe de la rattraper.

« Peut-il... me reconnaître quand même ?

– Même le radianium a des limites. Ses effets sur le cerveau se contentaient de rétablir les fonctions élémentaires. La mémoire n'était jamais restaurée. Je suis désolé, mais ce garçon n'est plus qu'une coquille vide. »

Ces derniers mots fermèrent brutalement l'esprit de Libbie à tout ce qui l'entourait, comme si le radianium l'avait elle aussi contaminée. Le médecin, son cabinet, l'agitation des ouvriers contre les Radiavailleurs en ville, furent noyés dans une lumière blanche aveuglante, où seul son frère, ou plutôt ce qu'il en restait, était encore visible.

Progressivement, quand le choc de la révélation se dissipa, d'autres images parvinrent à s'imposer dans son esprit, mais ce furent d'abord celles de Jack et Andrew Taylor vantant à leurs riches clients l'endurance et l'obéissance des Radiavailleurs soi-disant artificiels.

« Les Taylor... savent-ils de quoi les Radiavailleurs sont faits ?

– Andrew Taylor a toujours été fasciné par les effets du radianium. Il a visité nos laboratoires plusieurs fois. Il me semble impossible qu'il ne le sache pas. »

Les images d'Andrew présentant les Radiavailleurs avec un sourire satisfait tournaient en boucle devant les yeux de Libbie. Les mots qu'il avait prononcés lui revenaient aussi en tête : il parlait de progrès technologique, du confort de ses riches clients, de prestige et d'autres futilités, et tout cela sans sourciller devant des cadavres animés.

« Ils vont payer pour ça... tous ! Tous les Taylor ! »

La réalité revint s'imposer à elle, et elle se vit de nouveau dans le cabinet médical, assise sur une chaise face au docteur Curven qui la regardait, inquiet à la fois de son état de santé et de ses intentions.

« Que comptez-vous faire ? demanda-t-il. J'y ai pensé, moi aussi, bien évidemment. Mais les Taylor sont puissants, surtout maintenant qu'ils se sont encore enrichis grâce au radianium. Si j'avais fait quoi que ce soit, ils auraient fait en sorte que je passe pour un affabulateur et ils m'auraient ruiné en procès.

– Mais vous avez des preuves de ce que vous m'avez dit, n'est-ce pas ?

– Il me reste un dossier des travaux auxquels j'avais participé sur les effets du radianium sur les tissus humains morts. J'ai quitté le projet avant que les premiers Radiavailleurs ne soient créés, il n'y a donc pas de lien explicite entre les deux, mais ce dossier donne toutes les informations sur le radianium et les tissus humains, et donc une bonne partie de la recette pour fabriquer un Radiavaleur. Pour les raisons que je vous ai données, je n'ai jamais osé le révéler.

– Donnez-moi une copie de ce dossier.

– Vous ne savez pas de quoi les Taylor sont capables. Vous n'êtes qu'une femme seule, vous n'avez aucune chance contre un empire

industriel.

– Pas tout à fait. Je suis encore pour peu de temps Geraldine Balmont, la nièce du grand Sir Horace Hawkins. Lui sera capable de tenir tête aux Taylor, d'autant plus qu'il ne demande que cela. »

???

Les rouages refirent leur apparition autour de lui. Il ignorait depuis combien de temps il était resté inconscient.

Ils étaient entièrement recouverts du liquide brillant qui les déformait, et chacune de leurs rotations était effrayante, car ils étaient si tordus que le moindre mouvement semblait voué à disloquer le mécanisme et en faire tomber les pièces sur le malheureux prisonnier.

Pourtant, la machine folle continuait de tourner. La seule chose qui en tomba fut du liquide lumineux.

Il essaya d'éviter les gouttes, mais plusieurs lui tombèrent dessus. Le liquide brûlait comme de l'acide. Sur les rouages, il crut revoir les yeux et les bouches qui lui étaient apparus dans un autre cauchemar. Les yeux le regardaient avec condescendance et les bouches se moquaient de sa douleur.

Le liquide coulait de plus en plus et tout son corps se mit à brûler. Il voulut crier, mais sa gorge resta aussi muette que les visages monstrueux des rouages qui se moquaient de lui en silence.

Enfin une voix se fit entendre, mais elle n'était pas là pour compatir à ses souffrances. Elle n'avait ni intonation ni sentiment et se contenta de déclamer mécaniquement :

« On vous appelle dans la chambre *Cendrillon*. »

Il voulut répliquer que la chambre *Cendrillon* pouvait aller au diable, mais ses jambes se mirent en marche et répondirent d'elles-mêmes à la voix, sans lui laisser le choix. Les rouages, complices de l'ordre malgré leurs déformations, s'écartèrent pour lui laisser prendre le chemin de l'endroit où son devoir le menait.

Mais la douleur ne diminuait pas pour autant. L'acide répandu sur

son corps continuait de le brûler et ses jambes souffraient à chaque pas qu'elles faisaient.

Il pria pour retomber dans l'inconscience et mettre ainsi fin au cauchemar et à la souffrance, mais cette fois, cette consolation lui fut refusée. Chacun des pas qu'il fit vers la chambre *Cendrillon* résonna en lui, affreusement lent, avec la douleur de la brûlure qui s'intensifiait à chaque instant.

Il ignorait même s'il n'allait pas mourir avant d'arriver à son but. Mourir, à moins qu'il ne fût déjà mort et en enfer, où sa pauvre âme achevait de se consumer.

Et il ne savait même pas qui il était.

Victoria Taylor

Les bleus commençaient déjà à apparaître sur ses bras quand Victoria s'enfuit vers les chambres dans l'espoir d'échapper à son mari.

Andrew venait de la battre comme plâtre, et il ne semblait pas encore calmé. Lorsqu'elle s'était enfuie, la dernière image qu'elle avait vue de lui était celle d'une bête sauvage ayant à peine l'apparence d'un homme. Les médicaments au radium, qu'elle avait espérés fatals pour lui, ne faisaient qu'augmenter sa force, malgré les brûlures qui continuaient de s'étendre sur son visage, et semblaient aussi décupler sa rage quand il s'y laissait aller.

Au cours des multiples présentations et interviews au sujet des Radiavailleurs qu'il avait données ces derniers jours, Andrew avait toujours répondu à toutes les questions, même les plus embarrassantes, avec un calme olympien. Mais ce calme apparent en public devait être au prix d'une incroyable retenue de son caractère violent, et une fois loin des regards extérieurs, il se défoulait sur son épouse sans aucune limite.

Cette fois, il allait peut-être finir par la tuer.

Victoria se dirigea vers la suite des maîtres, mais au moment d'ouvrir la porte, un mouvement de répulsion l'en détourna. C'était l'endroit où s'était déroulée sa nuit de nocces, et où elle avait compris que son nouvel époux ne s'arrêterait pas à une simple gifle et qu'elle avait fait une terrible erreur en acceptant ce mariage.

Elle se replia vers une autre chambre proche, celle d'*Alice au pays des merveilles*. Mais encore une fois, elle s'en écarta. Lors de leur cérémonie de mariage, c'était la chambre d'Alice, avec qui Andrew

s'était toujours montré très aimable. Si aimable qu'elle l'apercevait de plus en plus souvent aux côtés d'Alice.

Depuis leur mariage, Victoria n'attendait plus rien de bien venant d'Andrew, mais elle n'arrivait toujours pas à croire qu'Alice, qu'elle avait introduite chez elle et à qui elle avait donné le titre de meilleure amie malgré leur différence de classe, ait pu la trahir et devenir en si peu de temps la maîtresse de son mari.

Elle s'en était ouverte une seule fois à sa mère, et n'avait pas renouvelé l'expérience, car comme pour la gifle, Georgia Moore s'était contentée de dire que les hommes avaient des besoins, qu'il était courant qu'ils aient des maîtresses, que Thomas Moore lui-même ne s'en était pas privé lorsqu'il était plus jeune, et que le devoir de l'épouse était de faire bonne figure dans ces conditions.

Mais Victoria ignorait pendant combien de temps elle allait encore pouvoir faire bonne figure. Elle pouvait cacher ses bleus sous une couche de maquillage au radianium de plus en plus épaisse, ou utiliser son éventail pour dissimuler ses larmes de rage impuissante, mais tout cela ne lui servait à rien. Au contraire, Andrew, sûr de son impunité, se retenait d'autant moins de lui faire subir tout ce qu'il voulait.

Victoria jura que si elle s'en sortait cette fois, elle jetterait au feu tous ses éventails et ses crèmes au radianium, et apparaîtrait au moins une fois – même si cela devait être la dernière apparition publique de sa vie – sans fard ni retenue afin que tout le monde puisse voir dans quel état elle était vraiment.

Afin que tout le monde puisse voir qui était Andrew Taylor.

Victoria se sentait prête à tout pour cela, y compris à entrer au couvent dès le lendemain, ou à se retirer jusqu'à la fin de sa vie en campagne en se voilant le visage de noir comme la tante Viola, pourvu qu'Andrew subît l'opprobre qu'il méritait.

« Victoria, où êtes-vous ? »

L'appel colérique d'Andrew en bas des escaliers rappela à Victoria que si elle voulait mettre son projet à exécution, il lui fallait d'abord survivre à l'accès de rage de son époux.

Elle entra dans la première chambre qui se présenta devant elle – ce devait être celle de *Cendrillon* – et, dans un élan de désespoir,

tira le cordon de la sonnette qui appelait un domestique. Tous les domestiques de Moortopia étaient des Radiavailleurs, donc incapables de la défendre contre Andrew, mais elle espérait au moins que celui ou celle qui se présenterait constituerait une diversion suffisante pour lui permettre de s'enfuir.

En attendant, elle n'avait pas d'autre choix que de se tapir dans l'ombre au fond d'une chambre de la maison où elle avait autrefois régné comme une reine.

Le bruit des portes des chambres qu'on ouvrait brutalement au risque de les arracher, qui se rapprochait d'elle au fur et à mesure, augmentait son désir de devenir une petite souris.

« Victoria, où êtes-vous ? Montrez-vous ! Cette plaisanterie a assez duré, et je vous jure que je vais vous en faire passer le goût ! »

Ces derniers mots l'incitèrent encore plus à se recroqueviller, cherchant du regard l'armoire où elle pourrait peut-être mieux se cacher d'Andrew. Mais l'entreprise était risquée, le bruit des portes de l'armoire pouvait parvenir aux oreilles de son mari et lui révéler ainsi son stratagème.

Elle pria pour que le domestique qu'elle avait sonné arrive rapidement. Découvrir que tout le personnel de Moortopia était constitué, à son insu, d'automates, avait été une humiliation, mais elle espérait que cette nature d'automates impliquait de répondre très vite aux ordres.

Elle s'en voulut de ne pas avoir observé davantage les domestiques de Moortopia plus tôt. Geraldine Balmont l'avait fait et avait subi les moqueries de Victoria pour cela, mais peut-être avait-elle ainsi découvert ce qu'on avait si soigneusement caché à celle qui croyait être l'unique propriétaire de Moortopia.

À une époque qui lui semblait remonter à la veille seulement, Victoria n'aurait jamais pensé ce genre de chose, mais elle se disait à présent que rayer Geraldine de la liste de ses amies avait été une erreur. Elle avait douté des domestiques de Moortopia et avait posé des questions pertinentes sur les Radiavailleurs. Elle aurait pu mettre en garde Victoria si cette dernière l'avait écoutée.

Mais à cette époque, Victoria était encore une enfant gâtée qui n'écoutait personne d'autre que ses propres caprices, et qui vivait

dans son petit monde dont elle était la reine avant qu'Andrew ne le fît voler en éclats.

Comme il allait peut-être la faire voler elle-même en éclats s'il la trouvait.

« Monsieur a appelé ? »

Ce n'était pas la voix d'Andrew. Cette voix sans intonation appartenait au jeune maître d'hôtel de Moortopia.

Espérant tenir la diversion dont elle avait besoin, Victoria écouta soigneusement, en essayant de localiser le domestique et de savoir s'il pouvait se placer entre elle et Andrew.

« Personne ne t'a appelé, Radiavailleux, répliqua la voix rageuse d'Andrew. Retourne à ton poste et laisse-moi tranquille. »

Victoria entendit quelques pas, qu'elle n'identifia ni comme ceux d'Andrew ni comme ceux d'un Radiavailleux. Ils étaient lourds, lents, presque maladroits.

Son mari sembla lui aussi se rendre compte du problème, car elle l'entendit dire :

« Qu'est-ce que c'est que cette allure, Radiavailleux ? »

Elle se rapprocha lentement de la porte. Ce maître d'hôtel Radiavailleux, pour qui elle avait éprouvé successivement tendresse et répulsion, était peut-être sa planche de salut. Quel que fût son problème, Andrew, avec son obsession toujours aussi vive pour le radianium, allait vouloir savoir de quoi il s'agissait et oublier pour un temps sa colère envers sa femme. Même si cela ne durait pas longtemps, Victoria pourrait au moins mettre ce court répit à profit pour quitter Moortopia et trouver un endroit où se réfugier. Elle pensa d'abord aux mines de radianium de Viola Taylor, mais elles étaient bien trop liées à Jack Taylor, et donc à Andrew. La maison de Sir Horace Hawkins lui paraissait une meilleure solution.

Et s'il fallait qu'elle présente de plates excuses à Geraldine pour y entrer, qu'il en soit ainsi. Chose impensable avant son mariage, cela semblait désormais un bien piètre sacrifice pour échapper à tout ce qu'elle subissait depuis lors.

« Radiavailleux... n'est pas... mon nom... »

C'était à nouveau la voix du domestique de Moortopia. Mais elle était de plus en plus traînante, et chaque mot semblait être une

souffrance pour celui qui le prononçait.

Mais les Radiavailleurs étaient des automates. La souffrance ne pouvait pas exister chez eux.

« On s'en fiche de ton nom ! répliqua Andrew. Retourne immédiatement à ton poste, et quand j'aurai réglé mon problème ici, j'irai t'y chercher pour qu'on te réapprenne comment t'adresser à tes maîtres !

– Ils m'avaient... appelé... Peter... mais ce... n'est pas... mon nom...

– Tais-toi, Radiavilleur ! »

Victoria posa doucement la main sur la poignée de la porte, pressentant un moyen de s'enfuir. Quelle que fût la raison du comportement étrange du Radiavilleur, il semblait être sur le point de détourner la colère et les coups d'Andrew sur lui.

Même si elle connaissait le caractère de plus en plus colérique et instable de son mari, elle se demanda quand même un court instant quel sens cela pouvait avoir de se mettre en colère contre un simple automate, même défectueux. Seuls les enfants capricieux se défoulaient sur une poupée parce qu'elle ne faisait pas ce qu'ils voulaient.

Les enfants capricieux dont Victoria faisait encore partie peu de temps avant. À présent elle était supérieure à son époux sur ce plan, mais cela ne suffirait pas à la mettre à l'abri des coups.

« Je vais t'apprendre à manquer de respect à ton maître, Radiavilleur, reprit Andrew. Et te rappeler que vous n'avez aucune valeur à part celle du radianium qui coule dans vos veines. »

Sa voix ressemblait à des grognements de bête enragée. Mais ses pas l'éloignaient lentement mais sûrement de la chambre *Cendrillon*, ce qui décida Victoria à ouvrir la porte en coup de vent et à se précipiter vers les escaliers, pressée de quitter Moortopia le plus vite possible.

Et pour sa propre sécurité, de ne plus jamais y revenir.

Jack Taylor

Le regard de Jack Taylor allait de son fils Andrew au Radiavailleuse étendu par terre, pressentant dans les deux une catastrophe imminente.

Andrew avait toujours eu un caractère instable, qui dénotait un homme fort et incapable de se laisser influencer par l'extérieur, mais qui avait aussi obligé son père à lui apprendre soigneusement à le canaliser en public. Depuis ses fiançailles, cependant, il semblait perdre de plus en plus le contrôle et s'adonnait à des crises de colère de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes. À tel point que Jack, même s'il avait, comme tout le reste de leurs deux familles, considéré le mariage d'Andrew comme un bon investissement avant tout, commençait à se faire du souci pour Victoria. Cette fleur élevée sous serre, ignorante de la vraie vie, risquait de ne pas tenir longtemps face à la violence d'Andrew. Jack se doutait que son fils avait déjà blessé sa nouvelle épouse, et avait envisagé de lui demander au moins de se défouler sur quelqu'un d'autre qu'une femme qui avait vocation à apparaître en public en de nombreuses occasions, et dont d'autres pouvaient donc finir par deviner l'état.

En voyant le Radiavailleuse face contre terre au beau milieu du couloir, Jack avait d'abord pensé qu'Andrew avait changé de cible de sa propre initiative. Mais l'état du corps, recouvert de cloques et de brûlures dont suintait du radium – Jack se demanda combien de ce précieux élément se déversait ainsi sur les moquettes de Moortopia – ne pouvait pas être dû seulement à des coups.

« L'as-tu touché ?

– Non ! Par contre, lui m'a touché. Ce Radiavailleuse était devenu

fou, il a même tenté de m'étrangler !

– Et tu l'as repoussé ? »

Andrew jeta un regard méprisant au corps brûlé à ses pieds.

« Je n'ai même pas eu besoin de le faire. Ses mains avaient à peine saisi mon cou qu'elles se sont desserrées et qu'il s'est écroulé. C'est juste après que les brûlures ont commencé à apparaître sur sa peau et que le radianium s'est mis à suinter. Je n'ai pas osé le toucher en voyant ça. Dieu sait comment notre précieux radianium a pu se corrompre dans un corps aussi fou. »

Jack Taylor se gratta le menton.

« Il faut immédiatement que nous rassemblions le personnel de Moortopia. Nos services scientifiques doivent inspecter tous les Radiavailleurs et nous dire au plus vite s'il y a d'autres modèles défectueux.

– Très bien, qu'ils le fassent. Pendant ce temps, j'ai encore un compte à régler avec Victoria. »

Andrew voulut se diriger vers l'escalier, mais son père l'arrêta d'un geste ferme.

« Tu n'as pas l'air de te rendre compte de la gravité de la situation. Nous avons un Radiavailleuse qui s'est autodétruit après avoir tenté de se rebeller contre son maître. Il nous faut vérifier de toute urgence s'il s'agissait bien d'un cas isolé, car si jamais ce n'en est pas un, nos premiers clients risquent d'avoir le même problème. Et si c'est à eux que cela arrive, ils risquent de perdre toute confiance non seulement dans les Radiavailleurs, mais aussi dans le radianium et dans tous nos produits !

– Celui-ci n'était qu'un prototype. L'un des premiers, peut-être même le tout premier si je me souviens bien.

– Nous devons quand même vérifier. Tous ceux qui ont participé à ce projet vont devoir s'impliquer là-dedans, y compris toi. »

Il pointa vers son fils un doigt accusateur.

« Je te rappelle que c'est toi qui, dès le début, as demandé à être impliqué dans tous les projets concernant le radianium. Voici une nouvelle leçon : quand on participe à un projet important, on en gère tous les aspects, les bons comme les mauvais. Tu iras frapper ta femme quand tu auras terminé ton travail, cela lui laissera au moins

le temps de se soigner un peu. Laisse-moi d'ailleurs te dire que je n'aime pas beaucoup cela, c'est mauvais pour l'image de notre famille. Une image qu'il va falloir tout faire pour conserver intacte, si jamais ce problème n'est pas isolé.

– Vous pouvez me donner des ordres concernant mon travail, mais vous n'avez pas à régir ma vie privée. Vous ne connaissez pas Victoria, elle mérite amplement ce qui lui arrive. Elle fait tout pour m'énervier et me rendre la vie impossible.

– Raison de plus pour la laisser éloignée quelque temps, afin que ton travail n'en souffre pas. Je vais convoquer toute la section scientifique qui a travaillé sur le radium et les Radiavailleurs. Mène l'enquête avec eux comme tu le veux, tu as carte blanche, mais je veux savoir au plus vite ce qui s'est passé et si nous en avons d'autres qui risquent de se retrouver dans cet état. »

Jack Taylor quitta Moortopia, non sans lancer un regard inquiet à la Radiavailleuse qui lui apporta son manteau à la sortie. Après cet accident imprévisible, il commençait déjà à voir tous les Radiavailleurs comme des bombes à retardement capables de saper tout ce qu'ils avaient construit ces derniers temps avec la découverte et la commercialisation du radium. Et si lui pensait déjà une chose pareille, il n'avait pas de mal à imaginer ce qui arriverait à ses clients si jamais la nouvelle de cette accident fuitait.

Andrew, qui avait été la tête de file de l'engouement pour le radium, avait intérêt à découvrir très rapidement ce qui avait causé une telle défaillance chez ce Radiavilleur. Sinon, et s'il devenait nécessaire de limiter les dégâts, Jack se réservait le droit de modifier la stratégie commerciale des industries Taylor. Ainsi que leur héritier si nécessaire.

Victoria Taylor

« Nous vous remercions pour votre témoignage, Victoria. Il va être très utile. »

Malgré ces remerciements, Victoria ne se sentait toujours pas à son aise. Chez Sir Horace Hawkins, elle se considérait toujours comme en territoire ennemi, a fortiori alors que ce dernier était accompagné de sa fille Margaret, de sa nièce Geraldine Balmont, et d'un grand homme chauve aux allures de professeur, dont elle n'avait pas retenu le nom mais qui l'avait écoutée avec beaucoup d'attention.

Cela avait aussi été le cas de Geraldine qui la remerciait à présent d'être venue leur parler. Elle n'avait fait aucune allusion aux événements de Moortopia ni au fait que Victoria avait souhaité ne plus la revoir. Son absence de rancune s'expliquait sans doute en partie par l'importance du témoignage que Victoria venait d'apporter sur les Radiavailleurs, mais elle se demanda non sans un frisson ce qui aurait pu lui arriver si Geraldine avait prétexté son comportement passé pour refuser de la recevoir.

Car la maison de Sir Horace était vraiment à ses yeux le seul endroit qu'elle estimait à la fois assez convenable pour elle et assez sûr pour l'abriter au moins un temps de la violence d'Andrew et de l'influence des Taylor et des Moore. La seule autre option qu'elle avait considérée avait été la ferme de Viola Taylor, mais l'influence de Jack Taylor là-bas était bien trop importante pour lui offrir un abri.

Et pour être parfaitement honnête, elle avait un peu peur de Viola Taylor, de son comportement étrange et de son visage toujours dissimulé alors qu'elle n'était plus censée porter le deuil. Et depuis quelque temps, elle avait de plus en plus peur de tout ce qui touchait

au radanium en général.

À en juger par les allures de comploteurs de ses interlocuteurs, qui avaient si bien écouté son histoire de Radiavailleux défaillant, elle n'était d'ailleurs pas la seule qui commençait à avoir des doutes à propos du radanium.

« Cela rejoint ce que j'avais déjà remarqué à Moortopia, déclara Geraldine. Que pensez-vous de tout cela, docteur ? »

L'homme chauve se gratta le menton.

« Voilà qui est très étonnant par rapport aux conclusions que nous avons tirées pendant nos expériences. Comme je vous l'ai dit, le radanium ne rétablissait jamais la mémoire lorsque nous l'expérimentions, mais ce Radiavailleux semble avoir recouvré au moins partiellement le souvenir de son identité précédente.

– Que voulez-vous dire par son identité précédente ? » intervint Victoria.

Cette réplique attira tous les regards vers elle, mais des regards plus embarrassés qu'irrités. Des coups d'œil furent discrètement échangés entre ses interlocuteurs qui semblaient essayer de se mettre silencieusement d'accord sur ce qu'il fallait lui dire.

Ce fut Geraldine qui prit finalement la parole.

« Vous avez été parmi les premières personnes à côtoyer les Radiavailleux, et ce que je m'appête à vous dire risque de vous faire un choc.

– Les choses qui me choquent maintenant n'ont plus rien à voir avec celles qui me choquaient avant mon mariage. Parlez sans détours. »

Elle entendit alors, ébahie, Geraldine lui expliquer la réalité derrière les Radiavailleux si bien présentés comme des automates par les Taylor. L'idée qu'elle avait ainsi été servie depuis la construction de Moortopia par des cadavres animés remplis de radanium, et pire, que tout cela avait été fait non seulement avec l'accord, mais par l'ordre, d'Andrew, la conduisit au bord de l'évanouissement.

« Et s'il y avait eu un accident plus tôt ? murmura-t-elle plus pour elle-même que pour ses interlocuteurs, tandis que Geraldine et le professeur s'assuraient qu'elle ne somnait pas dans l'inconscience.

Si une de ces choses m'avaient attaquée ? »

Ils ne répondirent rien et laissèrent Victoria répondre à sa propre question.

« Andrew s'en moquait. Il s'en est toujours moqué. Maintenant je le sais : je ne suis à ses yeux qu'un outil, un moyen commode de gagner plus d'argent, et une marionnette sur laquelle il croit pouvoir expérimenter et se défouler à sa guise ! »

La colère lui donna la force de se lever de son fauteuil, et elle s'excusa poliment en demandant où se trouvait le cabinet de toilette le plus proche.

Lorsqu'elle s'y fut enfermée, elle prit une grande inspiration en se disant qu'elle allait mettre à exécution le projet fomenté plus tôt à Moortopia, et que les choses ne seraient peut-être plus jamais les mêmes pour elle une fois qu'elle se serait montrée ainsi, faible et vulnérable, alors qu'elle avait toujours mis un point d'honneur à apparaître comme la reine de son petit royaume, supérieure aux mortelles qu'elle daignait accepter parmi ses amies.

Mais c'était avant. Son petit royaume avait été démoli à coups de poings rageurs par Andrew Taylor. Elle n'avait plus besoin d'une cour obéissant à ses caprices en apparence et s'éclipsant comme par magie quand son époux apparaissait, mais de véritables amies de confiance.

Et pour cela, elle devait poursuivre son témoignage jusqu'au bout.

Victoria attrapa la première serviette qu'elle trouva, l'imbiba d'eau et de quelques gouttes de son eau de Cologne préférée, se la passa abondamment sur le visage et observa le résultat dans le miroir.

Les traces des coups donnés par Andrew, des plus récents reçus pendant son dernier séjour à Moortopia à d'autres plus anciens qui guérissaient lentement, ressurgissaient, désormais privés de la couverture de fards au radium que Victoria rinçait dans le lavabo. Les marques de brûlures sur le visage de son mari lui parurent bien insignifiantes en comparaison, et elle se dit qu'elle était bien plus en danger que lui. Au moins, lorsqu'elle sortirait de ce cabinet, d'autres personnes sauraient ce qu'elle subissait et ce qu'elle risquait, et ces personnes auraient une raison supplémentaire de s'attaquer à Andrew Taylor.

Elle sortit donc du cabinet de toilette et revint dans le salon d'un pas aussi ferme qu'elle put.

Les regards apitoyés qui se tournèrent alors vers elle étaient prévus, et elle se mordit la lèvre en pensant qu'encore peu de temps avant, elle en avait terriblement voulu à Geraldine pour le même regard, ne supportant pas que ses faiblesses aient eu un témoin. Un témoin qu'elle était maintenant soulagée d'avoir, face à tous ceux qui préféraient nier ses souffrances.

« C'est Andrew qui vous a mise dans cet état, n'est-ce pas ? » demanda Geraldine.

Victoria hocha lentement la tête.

« Il ne s'est pas arrêté à la gifle que vous aviez vue, ajouta-t-elle amèrement.

– Nous avons là plus qu'une simple gifle, répondit le professeur. Depuis combien de temps cela dure-t-il ? »

Victoria ne répondit pas tout de suite. Des sanglots montaient en elle et menaçaient d'éclater. Elle chercha par réflexe son éventail pour cacher ses larmes, la dernière faiblesse qu'elle ne parvenait pas à se résoudre à révéler.

Geraldine et Margaret lui prirent chacun un bras pour la reconduire à son fauteuil.

« Asseyez-vous vite, ou vous allez encore vous écrouler... »

Ces mots eurent l'effet inverse de ce que Geraldine devait espérer, car Victoria ne put que fondre en larmes encore plus vite. Le reste de fierté qu'elle avait en elle supportait encore difficilement les marques de compassion à son égard. Elle enfouit son visage dans le fauteuil, tandis que les autres attendaient patiemment la fin de la crise.

« Est-ce Andrew Taylor qui lui a fait cela ? commenta Margaret à voix basse. Quelle brute ! Heureusement que Mère n'a pas réussi à me le faire épouser...

– Il y a bien d'autres hommes qui sont des brutes, répondit Geraldine. Si vous voulez être sûre d'éviter ce genre de chose, il vaudrait mieux que vous restiez célibataire.

– Être vieille fille n'est pas non plus une situation enviable, intervint Sir Horace. Mais ne vous en faites pas, je mènerai personnellement l'enquête sur chacun des jeunes gens susceptibles de

se fiancer avec vous. Il est regrettable que Thomas Moore n'ait pas fait de même, car à ce stade, cela ne s'appelle plus donner sa fille à n'importe qui, mais à n'importe quoi. On dirait qu'elle s'est battue contre une bête sauvage. »

Il s'adressa ensuite à Victoria :

« Ma chère, soyez assurée que vous serez à l'abri chez moi le temps qu'il faudra. J'empêcherai les Taylor d'entrer et de vous faire du mal. Et avec tout ce que nous avons maintenant contre eux, il ne faudra pas longtemps avant qu'ils ne soient plus en mesure d'entrer chez personne. »

Il jeta à Geraldine un regard satisfait, tandis que Victoria commençait à reprendre ses esprits, et à comprendre soudain quelque chose.

« Est-ce que votre nièce ne se serait rapprochée de moi que pour trouver des informations compromettantes sur les Taylor ? »

Ce fut Geraldine qui lui répondit.

« Je préfère vous parler franchement : c'est exact. Mais cela vous a finalement été salutaire puisque vous êtes devenue vous aussi une victime des Taylor. »

L'amertume lui revint. Elle avait finalement été manipulée des deux côtés. Même si entre Andrew qui mettait sa vie en danger, et Geraldine qui ne cherchait qu'à pénétrer les faiblesses des Taylor grâce à elle, mais qui pouvait la protéger avec Sir Horace, l'un des deux partis avait clairement plus d'attrait pour elle, la révélation restait dure à encaisser.

« Soyons tout à fait sincères, continua Geraldine, puisque vous l'avez été vous aussi. Sir Horace Hawkins n'a jamais été mon oncle. Je suis une détective qu'il a engagée pour connaître les projets des industries Taylor concernant le radium. »

– Je soupçonnais cet élément qu'ils vendaient comme merveilleux d'avoir un côté sombre. J'avais presque cru m'être trompé, mais je découvre à présent que c'est bien pire que ce que j'avais imaginé.

– Et c'est Andrew Taylor qui dirige tout ce qui concerne le radium, ajouta Geraldine. Lui qui n'a aucun scrupule à frapper sa jeune épouse à ce point, ni à utiliser des cadavres pour en faire des machines dociles. Si jamais il découvre une nouvelle utilisation du

radianium qui tue d'autres gens mais rapporte de l'argent aux industries Taylor, il ne se laissera pas freiner par sa conscience...

– Nous allons faire en sorte qu'il n'ait pas le temps d'en découvrir d'autres. » conclut Sir Horace.

Victoria voulut intervenir, mais le bruit de la sonnette retentit alors. L'attention se détourna d'elle vers le mystérieux visiteur, et un majordome fit rapidement son apparition dans le salon en affirmant être porteur d'un message pour le docteur Alfred Curven.

« Me doutant que j'allais passer un peu de temps ici, expliqua le professeur, j'ai demandé à mes domestiques de transmettre ici tout message urgent m'étant destiné. »

Il déplia un papier léger de télégramme et déclara avec surprise que le message venait des industries Taylor.

« On me demande de reprendre ma place dans l'équipe de scientifiques qui travaillent sur le radium, pour une enquête urgente à la suite d'un problème. Ils ne précisent pas lequel.

– Nul doute que c'est ce Radiavilleur ayant retrouvé la mémoire, ajouta Geraldine. Ils ne perdent pas de temps pour essayer de reprendre le contrôle.

– Ils ajoutent que je dois faire preuve d'une grande discrétion, ajouta le professeur, ce qui, entre nous, est déjà raté. Ils doivent être aux abois pour faire appel à quelqu'un qui a démissionné... à moins qu'ils aient déjà oublié pour quelle raison je l'ai fait.

– Refusez et qu'ils se débrouillent avec les monstruosité qu'ils ont créées, répondit rageusement Victoria.

– Au contraire, intervint Geraldine, nous tenons là le moyen d'avoir la preuve irréfutable de ce qui se cache derrière les Radiavilleurs. Les Taylor croient tout faire pour résoudre leur problème ou du moins l'étouffer, nous allons le faire éclater au grand jour pour nous assurer que ces monstruosité n'auront plus lieu. »

La détermination se lisait dans sa voix, la colère aussi, comme si Geraldine était personnellement touchée par les événements. Victoria s'en étonna ; elle qui ne s'était jamais préoccupée de ce que ressentaient ceux qui l'entouraient, et qui attendait d'eux d'être servie plutôt que d'être comprise, il lui semblait incroyable de voir à présent quelqu'un qui prenait ses intérêts tant à cœur.

Elle voulut lui dire de ne pas en faire tant pour elle, mais un reste d'hésitation à montrer complètement ses sentiments la fit se taire, d'autant que le professeur fut plus rapide :

« Qu'entendez-vous par nous et que comptez-vous faire ?

– Pour un travail aussi délicat, vous aurez certainement besoin d'une assistante, n'est-ce pas ? »

Libbie Miller

Carnet en main, Libbie suivait le docteur Curven comme son ombre, le tout dans l'indifférence presque totale des autres savants.

Elle avait pris la précaution de se teindre les cheveux en blond et d'éviter toute allusion à Geraldine Balmont, sans pour autant se présenter sous son vrai nom. Les autres membres de l'équipe de recherche la connaissaient comme Jane Higgins, l'efficace et discrète sténographe du docteur Curven.

De toute façon, ils n'avaient guère de temps pour s'intéresser à elle. La pression que leur mettait Andrew Taylor pour découvrir ce qui était arrivé aux Radiavailleurs défaillants les empêchaient de s'intéresser à autre chose pendant leurs très longues journées de travail.

Car à peine étaient-ils arrivés sur place qu'ils avaient découvert que « Radiavailleurs défaillants » s'écrivait désormais au pluriel. D'abord, l'homme qui avait commencé à se souvenir de son identité à Moortopia s'était écroulé quelques secondes plus tard, brûlé de l'intérieur par le radianium qui coulait dans ses veines comme l'autopsie l'avait clairement montré. Ensuite, une femme de chambre de Moortopia avait été amenée quelques heures plus tard, elle aussi brûlée de l'intérieur.

Depuis ce second accident, Andrew Taylor venait plusieurs fois par jour demander s'il y avait du nouveau, et s'énervait de plus en plus devant l'absence de réponse. À chacune de ses visites, Libbie se cachait prudemment derrière le docteur Curven, mais la précaution était probablement inutile : Andrew semblait trop à sa colère pour remarquer qui ou quoi que ce fût en-dehors des solutions tant

attendues, et surtout pas une jeune fille qu'il avait rencontrée quelques brèves fois.

« Il n'y a pas de solution, finit par déclarer le docteur Curven à ses confrères, entre deux visites d'Andrew. Ils vont continuer à nous amener d'autres Radiavailleurs qui vont s'écrouler les uns après les autres, et nous ne pourrons rien y faire. »

Il leur fit signe de se rassembler autour de l'installation qu'il avait mise en place. C'était un véritable circuit hydraulique miniature où des pompes assuraient la circulation permanente du fluide, à ceci près que ce n'était pas de l'eau mais du radium qui coulait dans les tubes de verre, et que le centre d'intérêt du circuit était un large bol de verre au centre duquel était posé, sur une grille, un doigt humain, prélevé sur l'un des corps destinés à la fabrication de Radiavailleurs. Libbie évitait de regarder ce doigt, pensant que cela aurait pu être celui de son frère.

Elle commençait à regretter d'être venue en personne. Alfred Curven voulait mettre fin à cette abomination des Radiavailleurs tout autant qu'elle, il aurait pu faire le travail seul. Mais après ce qui était arrivé à Ricky, rassembler les preuves irréfutables de cette horreur et provoquer la chute des Taylor était devenu pour elle une affaire personnelle.

Mais c'était une lutte de chaque instant pour ne pas exploser de chagrin ou de rage. Chaque Radiavaleur que l'on disséquait, chaque morceau de chair que l'on soumettait aux effets du radium, lui rappelait le corps de Ricky ranimé de manière impie par les Taylor, et si le docteur Curven avait raison, condamné à s'écrouler de nouveau tôt ou tard, brûlé par le radium injecté dans ses veines et redevenu un cadavre.

Le système était conçu de telle manière qu'un robinet, placé au-dessus du bol, versait lentement du radium sur le doigt. Libbie se souvint qu'au début de l'expérience, elle avait vu l'appendice bouger sous l'effet de l'élément maudit, et le docteur Curven lui avait expliqué que c'était une variante de l'une des premières expériences ayant permis de cerner le pouvoir du radium de ranimer les tissus humains morts.

Mais cette fois, il avait modifié l'installation en laissant couler une

grande quantité de radium en continu, espérant reproduire à plus petite échelle ce qui se produisait à long terme dans le corps des Radiavailleurs.

À présent, non seulement le doigt ne bougeait plus, mais des brûlures commençaient à y apparaître, en particulier là où le radium délivré par le robinet tombait.

« Chers confrères, déclara Alfred Curven, voici la preuve que j'avais raison de refuser de participer à la réanimation de corps par le radium. Comme vous pouvez le constater sur ce dispositif, cette réanimation est temporaire, et pire, illusoire. Elle masque le fait qu'à plus long terme, le radium brûle et détruit les tissus avec lesquels il est en contact. »

Son regard fit le tour des autres scientifiques avec amertume.

« Et cela reste encore à prouver, mais ce qui est vrai pour les tissus morts pourrait bien l'être aussi pour les tissus vivants. Ceux d'entre nous qui, rassurés par les effets revigorants du radium, ont travaillé sur cet élément sans protection, pourraient bien y avoir perdu quelques années d'espérance de vie.

– Qu'importe quelques années d'espérance de vie, déclara un autre savant dans l'assemblée. Ce fou dangereux d'Andrew Taylor est bien capable de tuer l'un d'entre nous s'il lui fait part de ce résultat ! N'y a-t-il pas un moyen d'empêcher cela ?

– J'ai bien peur que pour les Radiavailleurs déjà fabriqués, ce soit déjà trop tard. Si nous laissons le radium dans leurs corps, il continuera de les brûler de l'intérieur et il leur arrivera la même chose qu'à ceux qu'on nous a déjà amenés. Et si nous l'extrayons, ils perdront toutes leurs propriétés et s'effondreront.

– Alors il nous faut tout reprendre et développer un antidote, une protection, quelque chose qui empêcherait les Radiavailleurs d'être rongés par leur propre radium ! Si les Taylor... »

Profondément choquée par cette réplique, Libbie voulut sortir de sa réserve habituelle pour demander à cet homme s'il comptait sérieusement reprendre des expériences qui visaient à ranimer des corps morts pour les transformer en esclaves, avec un élément dont on venait de démontrer à l'instant à quel point il était dangereux.

Mais ce fut autre chose qui interrompit l'homme. L'une des vitres

du bâtiment qui leur servait de laboratoire vola en éclats et les scientifiques se dispersèrent comme une volée de moineaux effrayés. Il y eut quelques cris de peur, puis de douleur quand les morceaux de verre transpercèrent des peaux ; Libbie eut le soulagement de constater que le docteur Curven avait été assez éloigné de la fenêtre pour ne rien recevoir, et qu'elle-même n'avait que quelques petits éclats sur ses vêtements.

Par le trou béant de la fenêtre, c'étaient désormais des éclats de voix que l'on entendait.

« Non aux Radiavailleurs !

– Faites sortir ces machines qu'on s'en occupe ! »

D'autres cris se firent entendre ainsi que des coups dans les murs et dans la porte. Les ouvriers qui protestaient contre les Radiavailleurs ne se contentaient plus, ou du moins plus tous, de manifester. Ils voulaient en découdre, et ils ne feraient sûrement pas la différence entre les Radiavailleurs eux-mêmes et ceux qui avaient contribué à leur création.

« Il n'y a pas de Radiavailleurs ici ! cria l'un des savants vers la fenêtre brisée. Nous ne sommes qu'un atelier de recherches ! Si vous cherchez des Radiavailleurs, c'est à l'usine principale qu'il faut vous rendre ! »

Ce n'était que partiellement vrai, et Libbie le savait aussi bien que les autres. Profitant de la fuite provisoire de Victoria, Andrew avait amené, en plus des deux Radiavailleurs détruits, une demi-douzaine de domestiques de Moortopia encore opérationnels, en leur demandant de les utiliser comme ils voulaient pour leurs expériences. Ils n'avaient pas encore été examinés – et cela valait mieux, car Libbie n'était pas certaine des réactions qu'elle aurait eues en voyant disséquer un Radiavailleur encore conscient – et attendaient dans une pièce du bâtiment aménagée en réserve, immobiles de l'immobilité des travailleurs soi-disant automates ; ou peut-être que certains d'entre eux commençaient déjà à retrouver partiellement la mémoire et la peur, et les derniers spasmes de vie artificielle avant de mourir à nouveau.

Ceux qui étaient dehors ne semblaient d'ailleurs pas dupes, car les bruits extérieurs ne diminuaient pas.

« Il faut qu'on sorte de là, dit à voix basse le docteur Curven. Nous allons faire sortir les quelques Radiavailleurs qui nous restent. Pendant ce temps, préparez-vous à évacuer par la porte de derrière.

– Vous comptez vraiment les envoyer au massacre ? s'indigna Libbie.

– Peut-on vraiment parler de massacre ? Ils sont déjà morts. Le semblant de vie qui leur reste est artificiel, et il ne durera pas longtemps de toute façon : s'ils ont été fabriqués dans la même période que ceux qui ont déjà succombé, il leur reste au maximum quelques heures avant d'être brûlés de l'intérieur. »

Elle frissonna en se représentant les Radiavailleurs, à qui on avait déjà ôté la bénédiction du repos éternel, utilisés comme boucliers humains et envoyés se faire mettre en pièces par des ouvriers en colère. Des ouvriers qui croyaient détruire les automates qui leur volaient leur travail, et qui, sans le savoir, allaient simplement mutiler les cadavres de gens qui, avant leur mort et leur transformation en Radiavailleurs, avaient sans doute vécu des vies similaires à celles de ces ouvriers – en tout cas, Libbie n'imaginait pas les Taylor utiliser comme Radiavailleurs les corps de gens ayant un tant soit peu de richesse ou d'importance.

Mais le docteur Curven avait raison, ils devaient sortir. Ils avaient désormais toutes les informations nécessaires sur les Radiavailleurs, leur véritable origine et ce qui les attendait, et il fallait que ces informations sortent du laboratoire et deviennent publiques, afin de faire tomber les Taylor et de s'assurer que ni eux, ni d'autres ne se remettraient impunément à fabriquer des Radiavailleurs avec cette monstrueuse formule.

L'un des plus jeunes des chercheurs ouvrit la porte de la réserve où étaient entreposés les Radiavailleurs destinés aux recherches, et leur ordonna d'avancer jusqu'à la porte d'entrée. Ils s'exécutèrent tous du même pas mécanique, à l'exception d'une femme, dont l'uniforme et la coiffe amidonnés importés tout droit de Moortopia ne dissimulaient pas que le corps qu'ils enveloppaient traînait des pieds et allait bientôt succomber aux brûlures du radianium.

« Vous avez bien toutes les notes en sténo ? » demanda à voix basse le docteur Curven.

Libbie acquiesça nerveusement.

« Venez tous à la porte de derrière et préparez-vous à sortir ! lança-t-il aux autres chercheurs. Monsieur Fisher, vous ferez sortir les Radiavailleurs à mon signal ! »

Les scientifiques se regroupèrent tandis que Libbie observait avec angoisse les Radiavailleurs à qui on ordonnait d'ouvrir la porte d'entrée et d'avancer le plus loin possible. Aussitôt après, l'homme qui venait de leur donner l'ordre se mit à courir le plus vite possible pour rejoindre le reste du groupe. Le docteur Curven ouvrit en trombe la porte de derrière et le groupe de scientifiques s'enfuit en courant sans demander son reste.

Mais ce ne fut pas le cas de Libbie. Nonobstant le fait qu'elle possédait encore sur elle les notes qui retraçaient les expériences menées jusque-là sur les Radiavailleurs défectueux, et qui prouvaient de manière certaine la véritable origine des Radiavailleurs ainsi que les dangers du radium, elle ne voulait pas partir sans savoir ce qui était arrivé aux cobayes que l'on venait d'envoyer au massacre.

Avec ses origines modestes, elle ne pouvait pas détourner le regard d'une bataille aussi absurde, ces ouvriers massacrant des ouvriers pour quelque chose dont ni les uns ni les autres n'étaient responsables. Libbie se doutait que les Radiavailleurs n'auraient pas le dessus, soit parce qu'ils seraient incapables de se défendre d'eux-mêmes, soit parce que le radium les achèverait avant les coups. Mais quelle que fût l'issue de la bataille, tout le monde serait perdant.

Elle fit le tour du bâtiment et regarda discrètement vers l'entrée. Elle estimait qu'en portant une robe simple de secrétaire, elle avait une chance de ne pas être prise pour une adversaire par les ouvriers en colère, mais ce n'était qu'une supposition qui ne tenait pas à grand-chose et la prudence était de mise.

Les ouvriers en colère étaient moins nombreux qu'elle ne l'avait supposé, au mieux une quinzaine, mais qui faisaient du bruit pour cinquante. À leurs pieds on distinguait une forme allongée, dont la robe était aux couleurs des uniformes de Moortopia. Libbie supposa que c'était la femme de chambre qui marchait à peine, et il était impossible de savoir ce qui de la bataille ou du radium, l'avait tuée en premier. Que ce fût l'un ou l'autre, le corps inerte ne remuait

désormais plus qu'à cause des coups de pied qu'on lui donnait à terre.

Et ce n'était qu'une question de minutes, voire de secondes, avant que les autres ne subissent le même sort. Les ouvriers étaient venus avec leurs outils, des marteaux pour certains, des pelles ou des pioches pour d'autres, tandis que les Radiavailleurs de Moortopia n'avaient même pas une aiguille à tricoter sur eux.

Ce fut un coup de pioche qui ouvrit la poitrine d'un autre Radiavaleur. Sous la violence du coup, la tête partit en arrière, sans plus d'expression que s'il n'était rien arrivé. Libbie ferma les yeux et pria pour que le malheureux n'ait réellement rien ressenti au moment du coup. Ce dernier fut suivi d'un coup de pelle, dont le bord tranchant déchira à la fois la chemise et l'abdomen ; et quand le Radiavaleur tomba à terre, toujours inexpressif, une partie des intestins échappés de la plaie donnèrent l'impression de tomber au ralenti et de ne rejoindre leur propriétaire qu'au bout de très longues secondes.

À ce moment, quelques ouvriers retinrent leurs pelles et leurs pioches ; deux ou trois seulement, mais c'était assez pour ne plus faire ressembler la bataille à un simple massacre. Ils se regardèrent d'un air hésitant, et Libbie comprenait leurs pensées : eux qui étaient venus démolir de simples automates sans âme menaçant leur gagne-pain, ils avaient dû s'attendre à ce que leurs coups fassent jaillir des fils, des ressorts et des engrenages. Ils commençaient à douter en voyant dans le ventre de l'objet de leur colère, des boyaux qui ressemblaient beaucoup trop à leurs propres entrailles pour ne pas éveiller des doutes en eux.

Leur hésitation permit à une Radiavailleuse de les dépasser sans être arrêtée par leurs armes. Alors que le reste du petit groupe de cobayes subissait les coups des ouvriers qui n'avaient pas eu les mêmes doutes, celle-ci dépassa ceux qui s'étaient arrêtés, et, ayant reçu l'ordre d'avancer tout droit mais pas celui de s'arrêter, continua de marcher mécaniquement en s'éloignant de ses camarades lynchés et de l'atelier de recherches. Une marche sans but qui ne prendrait fin que lorsque le radium dans ses veines aurait terminé de la brûler de l'intérieur.

Jack Taylor

« Non, non, non ! »

La fureur d'Andrew était telle qu'il renversait désormais tous les papiers et les objets sur le bureau au hasard, et si le meuble lui-même avait échappé à ce traitement, c'était probablement parce qu'avec son corps de bois épais et massif, il était trop lourd pour être soulevé par un seul homme même en colère.

Jack Taylor jetait à son fils des regards emplis de déception, auxquels Andrew ne semblait plus du tout réceptif. Décidément, plus le temps passait et plus ce fils lui faisait honte. Après avoir eu l'air prêt à participer à l'administration des industries Taylor et à les mener dans la nouvelle ère du radianium, Andrew ne ressemblait plus qu'à un sauvage en furie, qui perdait un peu du maigre sang-froid qui lui restait à chaque mauvaise nouvelle.

Il fallait avouer que ces dernières avaient été particulièrement nombreuses. Après les deux domestiques de Moortopia qui s'étaient écroulés coup sur coup, les espoirs avaient brièvement reposé sur l'équipe de recherche montée en vitesse avec les scientifiques travaillant ou ayant travaillé sur les projets liés au radianium. Mais l'atelier où ils s'étaient installés avait été attaqué par des ouvriers en colère cherchant à se venger sur les Radiavailleurs, dispersant l'équipe en fuite et détruisant leurs recherches et la plupart des Radiavailleurs sur place.

La réaction des ouvriers devant l'arrivée des Radiavailleurs avait été bien plus violente que prévue. Jack Taylor soupira en se disant qu'avec tous les problèmes dont son entreprise souffrait à présent à cause de ces mêmes Radiavailleurs, les raisons de la colère de ces

gens étaient largement exagérées.

Le dernier coup en date était la révélation de la véritable origine des Radiavailleurs. Afin de ne pas choquer l'opinion publique, les Taylor avaient toujours soutenu que les Radiavailleurs étaient de simples automates. Les recherches menées sur le radium et ses effets sur les tissus humains avaient conclu que le cerveau ne pouvait être ranimé par le radium et qu'on ne pouvait rien espérer au-delà des réflexes et des connaissances élémentaires ; partant de là, Jack et Andrew avaient décidé que considérer les Radiavailleurs comme des automates était assez proche de la réalité scientifique pour être viable, et qu'il suffisait de jeter un voile pudique sur les détails de leur fabrication en se retranchant derrière le secret industriel.

Mais quelqu'un avait décidé qu'il ne fallait plus rien cacher de cette vérité.

À présent, il n'y avait plus que la colère des ouvriers qui était dirigée contre les Taylor. Les journaux de tous bords s'emportaient contre « l'invention inhumaine » de Jack et Andrew Taylor, les rares clients qui s'étaient décidés à acheter des Radiavailleurs écrivaient et télégraphiaient des messages scandalisés où ils demandaient qu'on vienne reprendre au plus vite ces créatures du diable, et Andrew, ne sachant comment réagir, ne parvenait qu'à déverser sa colère sur tout ce qui passait à sa portée, à l'exception notable de son père.

Victoria n'était pas revenue, ce qui était heureux pour elle car dans l'état où il était, Andrew l'aurait achevée. En attendant, ne pas savoir où elle se trouvait ne faisait qu'ajouter à sa colère. Jack savait où elle se trouvait : Sir Horace Hawkins avait discrètement télégraphié sur leur ligne privée pour dire qu'elle se reposait chez lui et qu'elle espérait compter sur la discrétion de tous les partis concernés. Le vieux renard, éternel concurrent des Taylor, jouait les *gentlemen* dans cette histoire, mais Jack commençait à se demander s'il n'avait pas joué un rôle dans cette dernière révélation sur l'affaire du radium.

La source d'information, cependant, devait se trouver dans l'équipe de recherches hâtivement mise par Andrew sur l'enquête sur les défauts des Radiavailleurs. Personne d'autre n'aurait pu décrire avec une telle précision l'utilisation du radium dans la

réanimation des tissus humains, et encore moins les effets délétères d'une exposition prolongée de ces mêmes tissus au radianium.

Si ces révélations étaient vraies, tous les Radiavailleurs encore présents à Moortopia, puis tous ceux qui avaient été fabriqués ensuite, allaient s'écrouler les uns après les autres pour ne plus se relever. Et avec eux, toutes les affaires des Taylor liées au radianium.

Et face à tout cela, Andrew ne savait rien faire d'autre que hurler et taper sur tout ce qui passait à sa portée. Mieux valait finalement que Victoria reste un peu chez Sir Horace : chez les Taylor ou à Moortopia, elle se serait rapidement retrouvée à portée des coups d'Andrew, qui n'aurait pas mis longtemps à l'achever.

Jack Taylor avait eu la malchance de n'avoir qu'un fils. La naissance d'Andrew avait été une véritable épreuve pour Dorothy, son épouse, qui n'avait pu mettre son fils au monde qu'au bout d'interminables heures de travail douloureux, et les manœuvres des obstétriciens pour forcer la sortie du bébé avaient alors dû la rendre stérile, car aucun des efforts de Jack et Dorothy pour concevoir d'autres enfants n'avait porté de fruits par la suite. Quant à Viola, stupidement mariée à un fermier, veuve de ce fermier et décidée à rester veuve toute sa vie, il ne fallait plus espérer d'elle un neveu ou une nièce.

Le mariage d'Andrew avec Victoria Moore avait aussi eu pour but d'ajouter des héritiers potentiels à l'empire Taylor. Les deux familles n'avaient pas eu de mal à s'entendre sur ce point : les Moore aussi cherchaient à s'assurer une nouvelle génération d'héritiers, et ne pouvaient compter que sur Victoria, leur seconde fille Juliana étant folle et impossible à marier.

De grands espoirs reposaient sur ce couple pour la future génération, mais Andrew semblait plus enclin à frapper sa femme qu'à lui faire des enfants : même si Victoria parvenait à tomber enceinte, recevoir trop de coups avait toutes les chances de lui provoquer une fausse couche, voire de la rendre aussi stérile que sa belle-mère.

Et Jack Taylor tenait à ce que son empire industriel ne s'éteigne pas avec lui ou avec Andrew. Il était urgent de ramener son fils à la raison, la question de Victoria et des futurs héritiers viendrait ensuite.

« Vas-tu te calmer ! »

L'injonction brutale calma Andrew au moins pour un instant. Son père avait rarement besoin d'élever la voix pour se faire obéir, ce qui, en plus de lui donner une aura de calme et de raison, avait l'avantage de rendre d'autant plus impressionnants les moments où il décidait de crier plus fort. Plus fort même que son fils, ce qui était en soi un exploit en un tel moment.

« Nous avons des problèmes, mais ce n'est pas en hurlant et en cassant tout comme si tu étais atteint d'hystérie que tu seras capable de les résoudre. Tu me fais honte. »

Andrew se tut mais le regarda avec colère, ce qui n'impressionnait pas son père qui continua :

« Je te rappelle que tu étais, à ta propre demande, le principal responsable des projets liés au radium et en particulier aux Radiateurs. La réussite comme l'échec de ces projets est de ta responsabilité, il serait temps que tu l'assumes au lieu de passer ta rage sur tout ce que tu trouves. »

La seule réponse qu'il obtint fut une réplique sèche et rageuse :

« Vous êtes tout aussi responsable, vous qui n'avez jamais cru qu'à moitié à ce projet et à mes capacités à le gérer. Ne croyez pas que je ne m'en suis pas rendu compte !

– Et tout ce que je vois ici me prouve que j'ai eu raison de me méfier. Comment comptes-tu t'y prendre pour que les dégâts sur nos entreprises ne soient pas trop importants ?

– Les scientifiques qui ont travaillé sur le radium étaient des incapables. Ils nous ont amenés à fabriquer des Radiateurs défectueux et ils se sont bien gardés de le dire ! Je vais avant tout embaucher une toute nouvelle équipe pour fabriquer des Radiateurs dignes de ce nom, et faire en sorte que les membres de l'ancienne équipe ne puissent même plus se faire embaucher comme balayeurs ! »

Son père soupira.

« Tu ne vois donc pas que le radium est voué à l'échec ? Avec la publication de ces informations, plus personne n'aura confiance dans le radium ni dans les Radiateurs avant bien longtemps. Nous allons en effet déclarer que nous n'avions pas été mis au

courant des dangers de cet élément par ceux qui travaillaient dessus, mais ensuite, nous allons cesser immédiatement toute fabrication de produits contenant du radium. Nous ne la reprendrons que quand nous aurons prouvé que ces allégations étaient fausses ou que le radium ne présente aucun danger s'il est utilisé correctement, ce sur quoi nous allons devoir faire démarrer les recherches dès maintenant... ou quand ce scandale se sera effacé des mémoires, selon ce qui arrivera le plus vite. »

Le visage d'Andrew se décomposa. Presque littéralement, car en pâissant, sa peau rendait encore plus visibles les étranges marques de brûlures qui couraient désormais sur ses deux joues.

« Nous n'allons pas renoncer au radium, à l'essence de l'avenir, juste parce que des concurrents jaloux ont réussi à dresser quelques agités et des feuilles de choux contre nous !

– Tu ne comprends toujours pas l'influence des agitateurs et des journalistes, n'est-ce pas ? Tu ne te rends pas compte que si tu t'obstines à faire comme s'ils n'existaient pas, tu seras bientôt le seul à défendre le radium ? Même le plus précieux et le plus miraculeux des produits n'a aucune valeur si personne n'en veut. Et ton cher radium pas plus que les autres.

– Le radium reste un élément miraculeux, quoi qu'en disent ces imbéciles ! Et s'ils veulent que nous réagissions et que nous leur donnions des preuves, je peux leur en apporter quand ils veulent ! J'ai été le premier utilisateur de nos médicaments au radium, et depuis, je n'ai jamais été aussi en forme !

– Tu le fais exprès, ou tu es vraiment assez stupide pour choisir à chaque fois la seule solution qu'il ne faut surtout pas envisager ? »

Andrew s'interrompt quelques secondes et soutint le regard de son père. Jack crut déceler du mépris dans ses yeux.

« Je me demande bien pourquoi nous continuons d'avoir cette discussion. C'est déjà établi, vous savez tout et je suis un incapable. En attendant, vous n'avez jamais eu le courage d'expérimenter les effets du radium, contrairement à moi. »

Désireux de joindre le geste à la parole, il tira de son veston le flacon qui contenait sa dose quotidienne d'eau au radium. Pour Jack, les quelques gouttes contenues dans ce flacon étaient celles qui

faisaient déborder le vase, et il l'arracha de la main de son fils.

« La fabrication de ce produit va cesser, et tu vas arrêter immédiatement d'en prendre.

– Sûrement pas, et rendez-moi ça, dit Andrew dont le regard se portait désormais sur la main qui tenait le flacon.

– Pas avant de savoir si cette histoire sur les dangers du radianium est vraie.

– Elle est fausse, et vous le savez aussi bien que moi ! Depuis que je prends ce médicament, je ne me suis jamais senti aussi en forme ! Et c'est parce que vous êtes jaloux de ce que le radianium m'apporte que vous voulez maintenant m'empêcher d'en prendre, avouez-le ! »

Excédé par cette nouvelle réplique délirante, Jack fit encore une chose qu'il faisait rarement, et qu'il regrettait désormais de ne pas avoir faite davantage : il frappa Andrew, dont la joue s'orna d'une marque de main rouge en surimpression des marques de brûlure qu'elle arborait.

« Tu ne vois donc pas ce que ce produit te fait ? Regarde-toi dans un miroir !

– Ce ne sont que des effets secondaires. Une petite altération de mon apparence n'a rien d'important comparé au reste.

– Au reste ? Tu deviens de plus en plus irascible, incohérent, tu n'as plus aucun intérêt en-dehors de ton radianium adoré et pour le protéger, tu compromets tout ton avenir ! Et encore, s'il ne s'agissait que de ton propre avenir... Mais c'est à toute l'industrie et à toute la famille Taylor que tu fais prendre ces risques ! Et ça, c'est hors de question ! »

Jack Taylor laissa tomber à terre le flacon d'eau au radianium. Le verre, solide, ne se brisa pas sur le tapis du bureau d'Andrew, mais Jack remédia à cela en écrasant le flacon d'un grand coup de talon.

Andrew s'agenouilla par terre et gémit en voyant s'étendre la tache formée par le produit absorbé par le tapis. Il n'aurait pas été plus abattu en voyant son propre sang couler à la place du médicament.

« Le radianium, c'est fini pour toi, déclara Jack sur un ton calme mais qui n'admettait pas de réplique. Dans tous les sens du terme. »

Andrew poussa un cri bestial et voulut bondir sur son père comme

un fauve blessé sur son chasseur. Mais son geste était si brouillon et prévisible que Jack n'eut aucun problème à dévier son mouvement et à l'envoyer s'effondrer sur le plancher.

Jack sortit de la pièce tandis qu'Andrew continuait de se lamenter pêle-mêle sur la perte de son radanium et sur la bêtise de son père, de ses clients et du monde entier qui ignoraient ce dont lui et le radanium étaient capables.

De son côté, Jack se lamenta silencieusement sur ce qu'était devenu son fils, tout en se demandant s'il avait raté quelque chose dans son éducation, ou si la nature d'Andrew, ou peut-être le radanium, l'avait poussé inexorablement à devenir un incapable borné et geignard.

Il fallait vraiment espérer que Victoria était encore en mesure de donner un héritier. Et si ce n'était pas le cas, il existait d'autres solutions. Jack ne croyait guère les femmes capables de diriger une entreprise, mais dans l'état où se trouvait désormais Andrew, même Victoria avait plus de chances de limiter les dégâts pour les industries Taylor si elle en prenait la tête maintenant.

Ensuite, une fois la crise passée, il serait toujours possible d'envisager d'autres solutions.

Libbie Miller

La salle d'audience était la plus grande disponible, mais elle était encore beaucoup trop petite pour accueillir tout le monde, si bien qu'une foule compacte se pressait à ses portes, suivie d'une longue queue qui remontait jusqu'à la sortie du tribunal.

Le « procès du radianium » promettait d'être celui du siècle. Au milieu des simples curieux, une importante proportion des gens présents affirmait avoir été victime d'une manière ou d'une autre des agissements des Taylor. Les plus riches, ceux qui avaient acheté très cher un Radiavailleux et s'en mordaient désormais les doigts, avaient pu entrer dans la salle avec l'aide intéressée des huissiers. Au-dehors se mêlaient deux catégories de victimes : des ouvriers qui affirmaient avoir été licenciés pour être remplacés par des Radiavailleux, et des femmes, souvent de classes moyennes plus ou moins aisées, qui se plaignaient des effets secondaires des crèmes et maquillages au radianium. Les discussions étaient animées et il semblait à Libbie que les deux catégories de victimes faisaient un concours de souffrance et tenaient à déterminer laquelle avait le plus perdu à cause des Taylor et de leur radianium.

Libbie laissait le soin à la justice de trancher, mais elle avait tendance à se prononcer en faveur des femmes. Les Radiavailleux étaient finis, quelle que fût l'issue du procès : ceux qui n'étaient pas déjà tombés sous l'effet du radianium allaient bientôt le faire – comme son malheureux frère Ricky, dont elle attendait maintenant la fin à tout moment – ou être détruits sur l'ordre des juges si ceux-ci estimaient qu'il ne fallait pas prolonger leur malheureuse existence. Les entreprises et les particuliers qui en avaient acheté allaient bien

être obligés de réembaucher du personnel normal, d'autant plus qu'avec ce procès retentissant, les prochaines tentatives de créer des travailleurs artificiels, quelle que soit la méthode, n'allaient pas être vues d'un bon œil.

En revanche, les femmes qui s'étaient laissées appâter par les promesses d'éternelle jeunesse et s'étaient empoisonnées au radium en auraient probablement des séquelles toute leur vie. Plusieurs d'entre elles cachaient d'ailleurs les effets des cosmétiques au radium sous des voiles plus ou moins colorés et élaborés, qui n'étaient pas sans rappeler la manière dont Viola Taylor dissimulait son visage.

Des brouhahas et quelques huées dans l'assistance indiquèrent à Libbie que les Taylor venaient d'entrer dans la salle. Elle avait choisi de ne pas reprendre l'identité de Geraldine Balmont afin que personne n'ait de soupçons sur son rôle dans la dénonciation du scandale, et n'assistait au procès que sous l'aspect d'une simple femme du peuple ; mais elle y avait perdu du même coup tous les passe-droits qui auraient pu être accordés à la nièce de Sir Horace. En écoutant les rumeurs qui venaient des gens devant elle, elle comprit que Jack Taylor et son fils Andrew se trouvaient désormais dans la salle, et essaya de jeter un coup d'œil à travers la foule.

Elle aperçut, entre deux mouvements de têtes devant elle, Jack et Andrew assis à la tribune des accusés. Le père avait l'air digne, le fils dans une colère noire contre le reste des occupants de la salle voire le reste du monde, mais aucun des deux n'avait l'air de se sentir coupable. Elle se demanda s'ils étaient conscients qu'au cas où le procès tournerait mal – ce qui avait toutes les chances d'arriver avec la foule de mécontents qui se pressait aux environs de la salle d'audience – se croire blancs comme neige ne les sauverait pas du lynchage.

« Silence dans la salle ! »

Les clameurs et les disputes se turent jusqu'au couloir tandis que le juge, que Libbie parvint à distinguer grâce à sa perruque d'un autre siècle, prenait place à sa tribune. Elle le vit balayer la salle d'un regard sévère, qui disait, sans avoir besoin de l'exprimer verbalement, que tout serait mis en œuvre pour que le procès se

déroule dans le calme.

Jack Taylor semblait être reconnaissant au représentant de l'autorité pour cela, et le regardait calmement, d'homme respectable à homme respectable, sûr qu'il était possible de trouver un arrangement raisonnable. Andrew, quant à lui, avait toujours le regard fuyant et rageur, et Libbie se demanda s'il ne serait pas le premier à rompre le silence imposé.

Les mots d'ouverture du procès résonnèrent comme dans une cathédrale, le silence à peine troublé par le crissement des crayons des journalistes, caricaturistes et autres pamphlétaires présents un peu partout dans la salle, qui s'appliquaient à représenter les protagonistes ou à prendre note des moindres mots de chacun.

Les accusations contre les Taylor furent ensuite détaillées par l'avocat de l'accusation, qui parla d'escroquerie et d'empoisonnement à grande échelle ainsi que de profanation de cadavres. Libbie essuya une larme en regrettant de ne pas voir le meurtre de son frère dans la liste des accusations. Faute de preuves formelles, il était impossible de déterminer si les Taylor ou leurs employés l'avaient tué, ou avaient simplement trouvé et ranimé son cadavre ; et même si Libbie n'avait aucun doute sur le sujet, elle ne pouvait qu'attendre la sentence en espérant que ce dont on les accusait déjà serait suffisant.

Le premier éclat de voix du procès eut lieu juste à la fin de l'acte d'accusation, et comme Libbie le prévoyait, il vint d'Andrew Taylor.

« Vous ne savez pas de quoi vous parlez ! Vous n'avez aucune idée des miracles que peut accomplir le radium !

– Silence ! cria le juge. Vous parlerez quand votre tour viendra !

– Et de la profanation de cadavres ! ajouta Andrew dédaigneusement en ignorant l'avertissement. Ridicule ! Nous leur donnions une occasion de se rendre utiles et il faut qu'on trouve le moyen de nous le reprocher ! »

Il fut interrompu par une gifle qui surprit tout le monde, car elle venait de son père. Les clameurs qui commençaient à s'élever de nouveau face aux mots d'Andrew se turent plus vite que sous le maillet du juge.

« Tais-toi, imbécile ! Excusez-nous pour cette interruption, Votre

Honneur, je vais veiller personnellement à ce que cela ne se reproduise pas.

– C’est dans votre intérêt, monsieur Taylor. Monsieur Taylor junior, je vous avertis qu’au prochain écart de ce genre, vous sortirez de la salle. »

Andrew grinça des dents et marmonna quelque chose que personne ne comprit, à part peut-être son père, qui le fit taire très rapidement de ce qui semblait être un pincement sec à l’épaule.

« Poursuivez » dit le juge à l’avocat de l’accusation.

Ce dernier se leva et exposa en détails ce dont les Taylor étaient accusés, d’abord les médicaments et les cosmétiques au radianium vendus comme des produits miraculeux et causant maladies et brûlures, puis l’abomination des Radiavailleurs constitués de cadavres ranimés artificiellement grâce au radianium et présentés comme des automates pour induire leurs acheteurs en erreur.

L’exposé fut houleux et difficile. À chaque nouvel élément évoqué par le procureur, les personnes concernées dans l’assistance réagissaient, vite calmées par le juge et ses menaces de faire évacuer la salle, tandis qu’Andrew, dans le box des accusés comme un animal en cage, se retenait difficilement de répondre violemment au procureur, et peut-être même de lui faire ravalier ses paroles.

À la fin, cependant, les regards menaçants de son père ne suffirent plus, et il se dressa d’un bond et criant, alors que le procureur venait à peine d’arrêter :

« Tout ça est un ramassis d’âneries ! Je ne vois pas pourquoi nous sommes là sinon pour perdre notre temps !

– Monsieur Taylor junior, coupa le juge, vous étiez prévenu ! Vous allez sortir de cette salle et attendre la fin du procès en détention ! »

Andrew allait protester encore une fois, mais son père intervint :

« Faites, Votre Honneur. Mon fils, de tout évidence, n’est pas en état de comprendre ce qui se passe...

– J’en ai assez, père ! Je vois clair dans votre jeu ! Depuis le début, vous voulez me faire porter le chapeau pour vous en sortir la tête haute ! Moi, le fou du radianium, et vous, l’homme respectable qui n’a rien pu faire pour empêcher le drame, c’est ça ?

– Tu te fais passer toi-même pour un fou du radianium, ne

t'étonne pas que moi et tous les gens dans cette salle le pensent.

– Vous êtes un... Un... »

La fin de la phrase ne put s'échapper de la gorge d'Andrew. Il se figea, les mains crispées et tendues vers son père, et un peu de vapeur d'un jaune verdâtre sortit de ses yeux et de sa bouche. Puis les brûlures qui s'étendaient de plus en plus sur ses mâchoires et ses joues semblèrent prendre vie, et se changèrent en quelques secondes en cloques purulentes. Enfin ses jambes fléchirent, puis s'écroulèrent au fond du box.

« Andrew ! » cria Jack Taylor dont le flegme s'était évanoui.

Dans la salle, ce revirement de situation inattendu attisa de nouveau l'agitation de la foule. Le maillet du juge ne suffit pas à la calmer, et les policiers durent intervenir pour empêcher ceux qui étaient encore à l'extérieur de la salle d'y entrer. Libbie s'écarta pour éviter des victimes énervées qui essayaient d'avancer en vociférant que ce n'était qu'une nouvelle mise en scène des Taylor pour ne pas assumer leurs responsabilités.

Pour elle, il était clair que ce n'était pas le cas. Mais c'était une étrange ironie, et si inquiétante qu'elle ne trouvait pas du tout qu'il y avait de quoi s'en réjouir.

Alfred Curven, qui attendait jusque-là dans une autre pièce en attendant d'être cité comme témoin, se précipita dans la salle et écarta Jack Taylor et tous ceux qui se pressaient autour du corps d'Andrew Taylor.

« Il n'y a plus rien à faire, déclara-t-il après l'avoir examiné. Mort par empoisonnement au radium. Et ces brûlures ressemblent tellement à celles des Radiavailleurs en fin de vie que j'ai examinés, qu'il devait en avoir à peu près autant dans les veines que l'un d'entre eux.

– C'est impossible ! cria Jack Taylor.

– Et en voyant la localisation des brûlures, ajouta le docteur Curven, je dirais qu'il a ingéré le produit. Quelle quantité de ces médicaments buvables au radium votre fils prenait-il ? »

Jack Taylor ne dit rien et pâlit, tandis que ses yeux dans le vague semblaient se repasser les événements du passé récent d'Andrew.

« Votre fils était peut-être un fou du radium, dit amèrement le

docteur, mais j'ai l'impression que vous n'avez pas fait grand-chose pour lui en limiter l'accès. Vous êtes tout aussi responsable, vous qui ne l'avez pas empêché de faire tout ce mal, y compris à lui-même. »

Le juge tentait désespérément de ramener le calme dans la salle. Il fit signe aux policiers en faction de faire sortir tout le public et de fermer les portes. Libbie, qui se tenait à l'écart du flot des gens qui entraient et sortaient, put entendre les dernières phrases qui s'échangèrent avant la fermeture des portes de la salle :

« Le décès d'un des accusés change bien des choses, déclara le juge. Il va falloir reporter le procès. Je crains que vous ne deviez revenir témoigner plus tard, docteur.

– Est-ce vraiment nécessaire de reporter, Votre Honneur ? demanda Alfred Curven. Je trouve au contraire que je me suis tu trop longtemps et qu'il est temps de crever cet abcès définitivement... »

Jack Taylor

Andrew avait été son seul héritier. Un mauvais héritier, mais il l'avait perdu.

Il n'avait d'ailleurs pas perdu que son héritier. Le procès avait été à peine reporté sous la pression populaire, et même la reine, ayant eu vent du scandale jusque dans son palais, avait insisté pour faire le plus vite possible la lumière sur le radianium et les procédés des Taylor.

Et en l'absence d'Andrew, Jack était désormais le principal responsable. Les multiples témoignages, dont celui de ce docteur Curven, cet oiseau de mauvais augure qui avait constaté le décès d'Andrew, avaient été accablants, sans parler des notes qu'il détenait, prises à l'occasion des recherches commandées par Andrew après les premiers incidents, et qui décrivaient avec précision l'effet d'une longue exposition de la chair humaine au radianium.

L'élément qui avait tant fasciné Andrew, et que les Taylor avaient présenté comme révolutionnaire sous son impulsion, avait donc été un poison dès le début. Il leur avait pris leur chance de devenir les plus grands inventeurs de l'industrie pharmaceutique, celle de fournir en Radiavailleurs le pays puis le monde entier, et maintenant, il leur avait pris Andrew lui-même. Maintenant, il leur prenait leur fortune et leur réputation.

Victoria avait quitté son séjour chez Sir Horace Hawkins, mais malgré la mort de son mari, elle n'était pas retournée chez les Taylor mais chez les Moore. Alors que Jack avait déjà entendu Thomas et Georgia Moore sermonner leur fille sur les devoirs d'obéissance d'une femme à son mari et sa belle-famille, ils semblaient maintenant

tout faire pour convaincre Victoria qu'elle était avant tout une Moore et que rien ne l'obligeait à fréquenter encore les Taylor. Les obligations mondaines obligeraient les parents et leur fille à être présents à l'enterrement d'Andrew – qui allait se dérouler en toute discrétion, pour éviter une émeute contre les Taylor qui restait toujours possible – mais ensuite, Jack voyait déjà les Moore se partager par anticipation ce qui pourrait encore rester de l'empire Taylor, le décès d'Andrew faisant de Victoria leur nouvelle héritière.

« Monsieur ? fit timidement le majordome. Madame Branson demande à vous voir.

– Je ne connais aucune madame Branson, et je vous ai dit que je ne veux recevoir personne à part la famille proche.

– Je suis de la famille proche, répondit une voix de femme. Et je constate encore une fois que mon nom d'épouse est toujours oublié ici. »

Jack sursauta. C'était bien Viola qui venait de faire son entrée, vêtue de noir et lourdement voilée de crêpe comme à son habitude. Après la mort d'Andrew, elle faisait l'effet d'un spectre menaçant qui venait emmener le père dans l'au-delà après le fils.

« Voilà donc à quoi vous a amenés tout le radium que vous avez extrait de mes terres. » dit-elle en s'asseyant dans un fauteuil près du sien.

Il ne parvenait pas à distinguer au ton de sa voix ce qu'elle ressentait. Il ne semblait y avoir ni tristesse ni colère, l'intonation était neutre, une simple constatation. Et son visage toujours invisible ne l'aidait pas non plus à comprendre les intentions de sa sœur.

« Pourquoi es-tu venue ? Maintenant que tout est terminé, tu vas me dire que tu nous l'avais bien dit ?

– Oh, bien sûr que non. Parce que nous savons très bien que je n'ai jamais rien dit sur ce sujet. Même si je l'avais fait, m'aurais-tu écoutée ? Tu étais trop occupé à te demander quel profit tu pourrais tirer de tout ce radium.

– Tu es injuste, Viola. Je me suis toujours préoccupé de toi.

– Oui, les rares fois où tu étais sûr que cela ne mettait pas en danger les affaires ou la réputation de la famille. Le reste du temps, tu creusais mes terres à la recherche de ton radium, en te disant

que je n'avais pas fait un si mauvais mariage finalement.

– Où veux-tu en venir ? Je ne me rappelle pas non plus t'avoir vue t'opposer à l'installation des mines !

– Tu as vraiment un don admirable pour rejeter la faute sur les autres. Les mines de radium ? C'est la faute de Viola Taylor, qui ne s'est pas opposée à son frère aîné quand il est arrivé comme en terrain conquis avec son cortège d'ouvriers et de contremaîtres ! Et qu'en est-il d'Andrew ?

– Andrew est mort ! Ne souille pas sa mémoire.

– Ce serait en rajouter inutilement, puisque la presse en a déjà largement fait sa part. Andrew Taylor, le fou du radium, l'acharné qui tenait à défendre sa propre drogue contre toutes les évidences, contre toutes les lois, jusqu'à l'issue fatale ! Et avec cela, la peine du père trop raisonnable, dépassé par les idées fixes de son fils et qui s'en veut de ne pas pouvoir éviter le drame... Mais si mes souvenirs sont bons, tu ne t'es pas non plus préoccupé des effets négatifs du radium non plus quand, dans mes mines, les ouvriers étaient étrangement nombreux à tomber malades. Il a fallu que cela apparaisse à Moortopia, là où tu ne pouvais plus l'ignorer, pour que tu te décides à comprendre le danger ! »

Viola se leva d'un bond.

« Et comment l'éviter, ce danger ? Heureusement, il y a Andrew, l'admirateur du radium de la première heure, persuadé que ce nouvel élément va faire des miracles ! Andrew qui, de plus, est irréfléchi, impulsif, et pour couronner le tout, frappe sa femme ! Oui, je suis aussi au courant de cela, Victoria me l'a avoué à demi-mot... Bref, tout est réuni pour faire d'Andrew le premier responsable du scandale du radium tandis que son père passerait presque pour une victime ! »

Il se leva à son tour, frustré de ne pas pouvoir la regarder dans les yeux.

« Il suffit, Viola ! Ce scandale m'a beaucoup pris à moi aussi, et je ne me laisserai pas insulter sur ce sujet et dans ma propre maison !

– Ta maison, je te suggérerais d'en profiter tant qu'elle est encore à toi. Mais je te rassure, je t'ai dit tout ce que j'avais à dire. À part une dernière petite chose : le radium m'a tout pris à moi aussi, et

bien avant toi. Quand Earl est mort sur cette terre empoisonnée, j'ai bien compris d'où cela venait, parce que peu de temps après, j'en ai été victime aussi. »

Elle souleva d'un geste brusque son voile qu'elle rejeta en arrière.

Jack Taylor, qui ne se rappelait pas avoir reculé devant qui que ce fût par le passé, fit quasiment un bond en arrière en voyant ce qui se cachait sous le voile noir de sa sœur. Viola Taylor Branson avait été une très belle jeune femme, et si le côté droit de son visage affichait toujours cette beauté un peu mûrie par le temps et la vie à la campagne, le gauche était celui d'un cadavre aux chairs brûlées et décomposées par le radium, laissant apparaître les muscles et presque les os comme les écorchés des facultés de médecine. Le seul œil valide irradiait de folie et de colère froide.

« Mon Dieu, Viola... es-tu morte ou vivante ?

– Je ne le sais pas moi-même. Peut-être que je suis comme ces Radiavailleurs ranimés pour un temps et que je vais m'effondrer dans quelques minutes comme eux et comme Andrew. Ce qui est sûre, c'est que le radium est dans chaque fibre de mon corps et que personne dans cette famille ne s'est jamais inquiété de ce qui m'arrivait.

– Mais comment aurais-je pu le savoir ? Tu ne m'as jamais rien dit !

– Et tu ne m'as jamais demandé ! Alors comme tu ne voulais rien savoir, j'ai laissé le radium dévorer toute cette famille comme il m'avait dévorée. Il aurait suffi que tu me demandes une seule fois comment Earl était mort, ou même que tu me demandes une seule fois comment j'allais sans faire à la fois la question et la réponse, pour le savoir ! J'étais prête à tout dévoiler à n'importe quel moment, à cette seule condition. Mais tu ne pensais jamais qu'à ta chère entreprise ! »

Jack essayait d'éviter de regarder Viola, mais ses yeux, même brouillés par les larmes, revenaient toujours sur son visage, et plus précisément sur le côté gauche, qui lui apparaissait comme le visage de la mort.

« Je te remercie quand même, dit-elle. Aujourd'hui, je vais enfin pouvoir quitter le deuil. Earl et moi sommes vengés.

– Et que vas-tu en faire ? Je doute que tu puisses retourner dans le monde avec... ce visage...

– Je ne compte pas retourner dans le monde, j'en suis bien assez dégoûtée. Je me contenterai de rester sur mes terres et de regarder la déchéance de cette famille en attendant que le radium mette fin à toutes les souffrances que lui et vous m'avez causées. »

Elle sortit de la pièce, laissant derrière elle un frère trop choqué par ce qu'il venait de voir et d'entendre pour songer à la poursuivre. Jack essayait de se repasser mentalement toute l'aventure du radium depuis sa découverte sous les terres de Viola, ces terres où son mari n'avait rien pu cultiver ni élever décemment, et il se demandait à quel moment il aurait pu empêcher tout cela et sauver Andrew.

S'il avait su ce qu'il savait à présent, il aurait pu tout arrêter dès le début. Mais les paroles de Viola résonnaient dans son esprit et lui faisaient admettre, difficilement, amèrement, que s'il avait un peu plus ouvert les yeux à l'époque, il aurait pu entrevoir les dangers du radium.

« Au fait, dit Viola avant de refermer la porte, un dernier mot. Prends soin de Victoria. Elle a ses défauts, mais elle est tout ce qui vous reste... »

Libbie Miller

Croiser autant de monde dans le parc de Moortopia la surprenait toujours, elle qui avait connu le petit royaume de Victoria Taylor ouvert uniquement aux amies triées sur le volet.

Moortopia avait été la première possession des Taylor qu'ils avaient vendue pour essayer de se renflouer. Le prix n'avait pas été à la hauteur de leurs espérances : au faîte de leur gloire, ils auraient pu vendre le parc pour un million de livres, mais après le scandale du radianium, la ville de Londres avait été le seul acheteur en lice, et ses représentants avaient dû clairement faire comprendre qu'ils ne feraient aucun effort sur le prix d'un lieu de sinistre réputation, où avait commencé la triste aventure des Radiavailleurs.

Le manoir et son parc, autrefois jalousement gardés par Victoria, étaient désormais ouverts au public et se visitaient comme des curiosités, y compris l'ancienne gare privée où plus aucun train ne s'arrêtait. Les Taylor avaient aussi vendu l'unique train, avant de faire dresser une clôture en travers des voies pour éviter un déferlement de curieux vers leur demeure.

Libbie s'assit sur un banc et regarda le manoir de contes de fées qui ressemblait de plus en plus au château de la Belle au Bois dormant. Jack Taylor n'avait vu Moortopia que comme une couveuse commode pour les premiers Radiavailleurs, Thomas Moore avait été pressé de le construire le plus vite possible avant le mariage de Victoria pour impressionner les Taylor, et personne n'avait vraiment étudié la longévité de la construction. Faute d'un entretien adéquat par la ville, le résultat faisait peine à voir seulement un an après : les peintures s'écaillaient sur tous les murs, les dorures des statues

n'étaient plus que des souvenirs, et de nombreuses tuiles du toit étaient déplacées par le vent et la pluie.

Elle avait visité l'intérieur et savait que ce n'était guère mieux. Les décors floraux et féeriques se dégradèrent et côtoyaient des graffitis anti-Taylor que les agents d'entretien se lassaient d'enlever. Les bibelots qui n'avaient pas été vendus aux enchères avant l'ouverture avaient été volés, et dans le carrousel de porcelaine, les glaces étaient brisées et toutes les poupées avaient disparu. Libbie soupçonnait que plus d'une fillette dans Londres possédait, sciemment ou non, une des anciennes poupées de Moortopia.

« Geraldine Balmont ? »

Libbie se retourna d'instinct, même si son nom d'emprunt n'avait plus été utilisé depuis un bon moment. Elle eut la surprise de voir un visage connu, mais qui avait été un peu oublié dans l'emballage de l'enquête sur le radium. Alice Whitegate était décidément le genre de personne qu'on oubliait facilement, même si la revoir permettait de s'en souvenir instantanément.

« Je ne pensais pas vous revoir, dit Alice. Vous aviez disparu après le mariage de Victoria, quand elle avait refusé de vous y inviter. Comment vont Sir Horace et sa famille ? »

– Je suppose qu'il va bien. Après tout, il est le grand gagnant du scandale du radium et de la chute des Taylor.

– Pourquoi dites-vous que vous supposez ? N'est-il pas votre oncle ? »

Libbie se souvint alors que seule Victoria avait été mise au courant de la supercherie. Apparemment elle n'avait pas jugé nécessaire de raconter cela à Alice.

« Non. Sir Horace n'a jamais été mon oncle. »

Et elle raconta à Alice le rôle qu'elle avait joué auprès de Sir Horace, de Victoria, et finalement dans la révélation des véritables conséquences du radium.

« Quand j'y repense, conclut-elle, je me dis que je n'ai pas fait grand-chose. Le radium était si dangereux, les Radiavailleurs si instables, que tout aurait fini par s'écrouler tôt ou tard.

– Vous avez fait en sorte que cela se termine plus vite, répondit Alice. Croyez-moi, vous avez mis prématurément fin à des

souffrances inutiles. En particulier les miennes, et celles de Victoria comme je l'ai découvert plus tard. »

Libbie entendit alors de la bouche d'Alice sa version de l'histoire. Alice avait sans doute été dans les dernières à découvrir que Victoria avait été battue par son mari, les deux « amies » s'étant brouillées après que Victoria avait commencé à soupçonner Alice d'être la maîtresse d'Andrew. Une maîtresse contrainte et forcée, qui avait découvert à ses dépens qu'être la dame de compagnie sans salaire ni reconnaissance de Victoria n'était rien à côté d'être l'esclave d'Andrew.

« Je suis bien contente qu'il soit mort. Et c'est aussi bien pour Victoria. Elle a eu des torts envers moi, mais dans cette histoire, nous avons toutes les deux été des victimes. Nous avons renoué il y a peu de temps, et j'espère qu'après être passées par les mêmes épreuves, nous pourrions devenir réellement des amies cette fois.

– D'autant plus qu'après avoir été éclaboussée par le scandale du radium, elle doit avoir une cour moins nombreuse à présent.

– Elle vit surtout chez ses parents maintenant, et ils évitent de parler des Taylor à moins d'y trouver de l'intérêt. Sa période de grand deuil est terminée, et ses parents lui ont fait quitter le crêpe noir à la seconde même où la période légale a pris fin ; je crois qu'ils ne voulaient pas qu'elle ait l'air de pleurer Andrew Taylor plus que la décence ne l'exige, même si pendant ce temps les gens l'ont appelée la veuve Taylor, et c'est un surnom qui risque de rester.

– La fin du grand deuil implique la possibilité de se remarier, mais après ce qu'elle a vécu, je ne suis pas sûre que ce soit encore son plus cher désir.

– Elle recommence à avoir des prétendants, moins pour ce qui reste des industries Taylor que pour l'héritage des Moore. Il y en a certains qui plaisent à ses parents, mais elle fait tout pour retarder d'éventuelles fiançailles, et je devine qu'elle ne veut pas découvrir après le mariage que son nouveau mari ne vaut pas mieux que le précédent. Dans un certain sens, cette expérience l'a endurcie, et si elle n'était pas la seule héritière valable des industries Moore, je serais prête à parier qu'elle fera en sorte de ne jamais se marier.

– Et si elle allait jusqu'au bout ? »

Les deux jeunes femmes échangèrent un sourire.

« S'ils le pouvaient, ses parents seraient assez tordus pour faire épouser sa petite sœur Juliana à l'héritier qu'ils auraient choisi. Ce serait un mariage complètement factice et tout le monde le saurait, Juliana est folle et n'a probablement aucune idée de ce qu'est le mariage. Mais Juliana est entrée au couvent peu avant que le scandale du radianium n'éclate, elle passera le reste de sa vie à faire semblant de prier sans savoir à quoi elle a échappé. Si Victoria ne se marie pas, le plus grand risque pour elle serait qu'un lointain cousin revendique l'héritage pour la seule raison qu'il est un homme. Mais c'est aller un peu loin dans les hypothèses : qui sait de quoi demain sera fait ?

– Pas de radianium, heureusement.

– Grâce à vous. »

Libbie se leva et contempla pensivement ce qui restait de Moortopia.

« Si vous allez voir Victoria, j'aimerais vous accompagner. Elle aura peut-être besoin de moi pour enquêter sur ses futurs prétendants.

– Savez-vous ce qu'elle cherchera en eux ?

– Après Andrew, je pense qu'elle cherchera quelqu'un capable de lui apporter un véritable amour et de la fidélité. Des choses qui se voient moins qu'un palais factice rempli de poison, mais ô combien plus importantes et moins dangereuses. »

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Science-fiction, Anticipation »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>